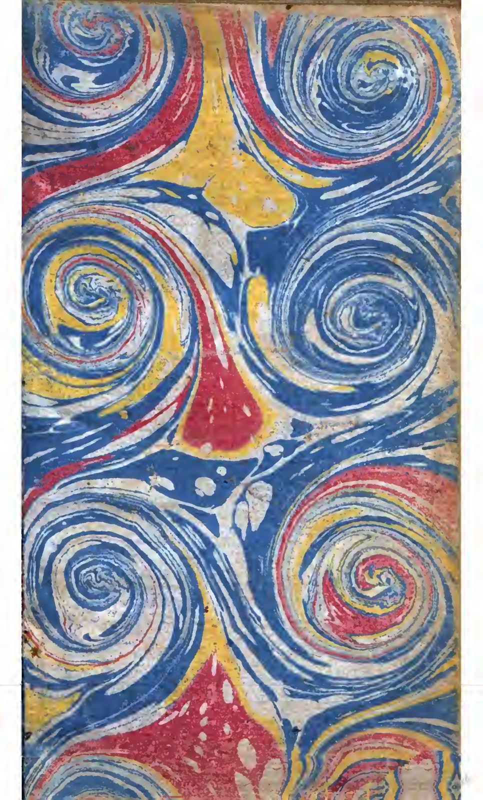

ALLI


BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE B
PLUTEO I
N.° CATENA 12
Pr. Sala - B. I. 12



THÉATRE COMPLET DE M. DE VOLTAIRE;

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & corrigée par l'AUTEUR.

TOME NEUVIÈME,

CONTENANT

LE DROIT DU SEIGNEUR,
LE DÉPOSITAIRE, L'ÉCOSSAISE.



A AMSTERDAM,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVII.



LE DROIT *DU* SEIGNEUR,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES.

---

*Elle a été jouée à Paris sous le nom de l'*Écueil du Sage *, qui n'était pas son véritable nom.*

ACTEURS.

Le Marquis de CARRAGE,

Le Chevalier GERNANCE.

Le Bailli.

MATURIN, Fermier.

DIGNANT, ancien domeſtique.

ACANTE, élevée chez Dignant.

BERTHE, ſeconde femme de Dignant.

DORMÈNE.

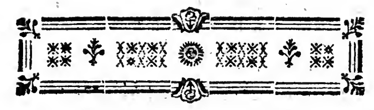
COLETTE.

CHAMPAGNE.

Domeſtiques.

Les deux premiers actes ſe paſſent ſous les arbres du village ; les trois derniers dans le veſtibule du château.

La ſcène eſt ſuppoſée en Picardie ; & l'action du tems de Henri ſecond.



LE DROIT DU SEIGNEUR,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

MATURIN, LE BAILLI.

MATURIN.

ECOUTEZ-MOI, monſieur le Magiſter,
Vous ſavez tout, du moins vous avez l'air
De tout ſavoir ; car vous liſez ſans ceſſe
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtreſſe
S'appelle Acante, & n'a point d'autre nom ?
D'où vient cela ?

LE BAILLI.

Plaiſante queſtion !
Eh que t'importe ?

MATURIN.

Oh ! cela me tourmente ;
J'ai mes raiſons.

LE BAILLI.

Elle s'appelle Acante.....
C'eſt un beau nom, il vient du Grec *Antos*,
Que les Latins ont depuis nommé *Flos*.
Flos ſe traduit par *Fleur* ; & ta future
Eſt une fleur que la belle nature
Pour la cueillir façonna de ſa main ;
Elle fera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom ? chaque père à ſa guiſe
Donne des noms aux enfans qu'on baptiſe.
Acante a pris ſon nom de ſon parrain,
Comme le tien te nomma Maturin.

MATURIN.

Acante vient du Grec ?

LE BAILLI.

Choſe certaine.

MATURIN.

Et Maturin d'où vient-il ?

LE BAILLI.

Ah ! qu'il vienne
De Picardie, ou d'Artois, un ſavant
A ces noms-là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi, ce n'eſt qu'aux belles
D'en avoir un, car il faut parler d'elles.

MATURIN.

Je ne sais, mais ce nom Grec me déplaît.
Maître, je veux qu'on soit ce que l'on est:
Ma maîtresse est villageoise, & je gage
Que ce nom-là n'est pas de mon village.
Acante, soit. Son vieux père Dignant
Semble accorder sa fille en rechignant;
Et cette fille, avant d'être ma femme,
Paraît aussi rechigner dans son ame.
Oui, cette Acante, en un mot, cette fleur,
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur,
De supporter que Maturin la cueille.
Elle est hautaine, & dans soi se recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas;
Et quand je parle, elle n'écoute pas:
Et n'eût été Berthe sa belle-mère,
Qui haut la main régente son vieux père,
Ce mariage en mon chef résolu,
N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLI.

Il l'est enfin: & de manière exacte
Chez ses parens je t'en dresserai l'acte;
Car si je suis le magister d'ici,
Je suis bailli, je suis notaire aussi;
Et je suis prêt dans mes trois caractères
A te servir dans toutes tes affaires.
Que veux-tu? dis.

MATURIN.

Je veux qu'incessamment
On me marie.

LE BAILLI.

Ah! vous êtes pressant.

MATURIN.

Et très-pressé .... Voyez-vous? l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aisance;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux;
Mais l'être seul! ... il vaut mieux l'être deux.
Il faut se marier avant qu'on meure.

LE BAILLI.

C'est très-bien dit : & quand donc?

MATURIN.

Tout à l'heure.

LE BAILLI.

Oui; mais Colette à votre sacrement,
Mons Maturin, peut mettre empêchement.
Elle vous aime avec quelque tendresse,
Vous & vos biens; elle eut de vous promesse
De l'épouser.

MATURIN.

Oh bien, je dépromets.
Je veux, pour moi, m'arranger désormais,
Car je suis riche, & coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaisir, & non pas pour le sien.
Je n'aime plus Colette : c'est Acante,
Entendez-vous, qui seule ici me tente.
Entendez-vous, Magister trop rétif!

LE BAILLI.

Oui, j'entends bien : vous êtes trop hâtif;

Et pour signer vous devriez attendre
Que Monseigneur daignât ici se rendre ?
Il vient demain, ne faites rien sans lui.

MATURIN.

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui.

LE BAILLI.

Comment ?

MATURIN.

Eh oui : ma tête est peu savante ;
Mais on connaît la coutume impudente
De nos seigneurs de ce canton Picard.
C'est bien assez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encor à nos épouses.
Des Maturins les têtes sont jalouses.
J'aimerois mieux demeurer vieux garçon,
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit !

LE BAILLI.

Mais il est fort honnête.
Il est permis de parler tête à tête
A sa sujette, afin de la tourner
A son devoir, & de l'endoctriner.

MATURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette disciple à qui je me destine ;
Cela me fâche.

LE BAILLI.

Acante a trop d'honneur
Pour te fâcher. C'est le droit du Seigneur ;
Et c'est à nous, en personnes discrètes,
A nous soumettre aux loix qu'on nous a faites.

MATURIN.

D'où vient ce droit?

LE BAILLI.

Ah! depuis long-tems
C'est établi, ... ça vient du droit des gens.

MATURIN.

Mais sur ce pied, dans toutes les familles
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLI.

Oh! point du tout.... c'est une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De monseigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos aïeux, régnaient sur nos hameaux.

MATURIN.

Ouais! nos aïeux étaient donc de grands sots?

LE BAILLI.

Pas plus que toi. Les seigneurs du village
Devaient avoir un droit de vasselage.

MATURIN.

Pourquoi cela? sommes-nous pas pétris
D'un seul limon, de lait comme eux nourris?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes?
Et mieux tournés, & plus forts, plus ingambes?
Une cervelle avec quoi nous pensons
Beaucoup mieux qu'eux, car nous les attrapons?
Sommes-nous pas cent contre un? ça m'étonne
De voir toujours qu'une seule personne
Commande en maître à tous ses compagnons

Comme un berger fait tondre ses moutons.
Quand je suis seul à tout cela je pense
Profondément. Je vois notre naissance,
Et notre mort, à la ville, au hameau,
Se ressembler comme deux gouttes d'eau.
Pourquoi la vie est-elle différente ?
Je n'en vois pas la raison : ça tourmente.
Les Maturins & les godelureaux,
Et les baillis, ma foi sont tous égaux.

LE BAILLI.

C'est très-bien dit, Maturin, mais je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,
Qu'un nerf de bœuf appliqué sur le dos
Réfuterait puissamment leurs propos.
Tu les ferais rentrer vîte à leur place.

MATURIN.

Oui, vous avez raison; ça m'embarrasse;
Oui, ça pourrait me donner du souci.
Mais palsambleu, vous m'avoûrez aussi,
Que quand chez moi mon valet se marie,
C'est pour lui seul, non pour ma seigneurie,
Qu'à sa moitié je ne prétends en rien,
Et que chacun doit jouir de son bien.

LE BAILLI.

Si les petits à leurs femmes se tiennent,
Compère, aux grands les nôtres appartiennent.
Que ton esprit est bas, lourd & brutal !
Tu n'as pas lu le code *féodal*.

MATURIN.

Féodal ! qu'est-ce ?

LE BAILLI.

Il tient son origine
Du mot *fides* de la langue latine :
C'eſt comme qui dirait...

MATURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux latin & ton ennuyeux grec,
Si tu me dis des ſottiſes pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles.

(*Il menace le Bailli, qui parle toujours en reculant; & Maturin court après lui.*)

LE BAILLI.

Je ſuis Bailli, ne t'en aviſe pas.
Fides veut dire *foi*. Conviens-tu pas.
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage.
A monſeigeur le marquis du Carrage?
Que tu lui dois dixmes, champart, argent?
Que tu lui dois.....

MATURIN.

Baillif outrecuidant,
Oui, je dois tout; j'en enrage dans l'ame;
Mais palſandié je ne dois point ma femme,
Maudit Bailli!

LE BAILLI (*en s'en allant.*)

Va, nous ſavons la loi;
Nous aurons bien ta femme ici ſans toi.



SCÈNE II.

MATURIN *seul.*

CHIEN de Bailli ! que ton latin m'irrite !
Ah ! sans latin marions-nous bien vîte ;
Parlons au père, à la fille sur-tout,
Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voilà comme je suis. . . . J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite. Une fille d'ici
Me tracassait, me donnait du souci,
C'était Colette, & j'ai vu la friponne
Pour mes écus muguetter ma personne ;
J'ai voulu rompre, & je romps : j'ai l'espoir
D'avoir Acante, & je m'en vais l'avoir,
Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Est dédaigneuse, & son allure est fière ;
Moi je le suis : & dès que je l'aurai,
Tout aussi-tôt je vous la réduirai ;
Car je le veux. Allons. . . .



SCENE III.

MATURIN, COLETTE (*courant après.*)

COLETTE.

Je t'y prends, traître.

MATURIN (*sans la regarder.*)

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître?

MATURIN.

Si fait.., bon jour.

COLETTE.

Maturin, Maturin!
Tu causeras ici plus d'un chagrin.
De tes bonjours je suis fort étonnée,
Et tes bonjours valaient mieux l'autre année.
C'était tantôt un bouquet de jasmin,
Que tu venais me placer de ta main;
Puis des rubans pour orner ta bergère;
Tantôt des vers que tu me faisais faire
Par le bailli qui n'en entendait rien,
Ni toi, ni moi, mais tout allait fort bien:
Tout est passé, lâche! tu me délaisses!

MATURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promesses ;
Tant de bouquets acceptés & rendus ,
C'en est donc fait? je ne te plais donc plus ?

MATURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi , misérable ?

MATURIN.

Mais , je t'aimais ; je n'aime plus. Le Diable
A t'épouser me poussa vivement ,
En sens contraire il me pousse à présent ;
Il est le maître.

COLETTE.

Eh va , va , ta Colette
N'est plus si sotte , & sa raison s'est faite.
Le Diable est juste , & tu diras pourquoi
Tu prends les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage ,
Te voilà donc petit maître au village ?
Tu penses donc que le droit t'est acquis
D'être en amour fripon comme un marquis ?
C'est bien à toi d'avoir l'ame inconstante !
Toi , Maturin , me quitter pour Acante !

MATURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle est la raison ?

MATURIN.

C'est que je suis le maître en ma maison ;

Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu me parais un peu trop dégourdie.
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous :
Je n'en veux point, car je suis né jaloux.
Acante, enfin, aura la préférence.
La chose est faite. Adieu, prends patience.

COLETTE.

Adieu ! non pas, traître, je te suivrai,
Et contre ton contrat je m'inscrirai.
Mon père était procureur : ma famille
A du crédit, & j'en ai, je suis fille ;
Et monseigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton ;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit maître,
Fait l'inconstant, se mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état.
Nous apprendrons à ta mine insolente,
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATURIN.

Cette innocente est dangereuse ; il faut
Voir le beau-père, & conclure au plutôt.



SCÈNE IV.

MATURIN, DIGNANT, ACANTE, COLETTE.

MATURIN.

Allons, beau-père, allons bacler la chofe.

COLETTE.

Vous ne baclerez rien, non, je m'oppofe
A fes contrats, à fes noces, à tout.

MATURIN.

Quelle innocence !

COLETTE.

Oh ! tu n'es pas au bout.
Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voifine ;
De vous laiffer enjoler fur fa mine.
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chaffez cet homme.

ACANTE.

Hélas ! très-volontiers.

MATURIN.

Très-volontiers ! . . . tout ce train-là me laffe ;
Je fuis têtu ; je veux que tout fe paffe
A mon plaifir, fuivant mes volontés ;
Car je fuis riche... Or, beau-père, écoutez ;
Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décraffe, & j'achète au baillage

L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à sel ; ça n'eſt pas mal.
Mon fils ſera conſeiller ; & ma fille
Relèvera quelque noble famille.
Mes petits-fils deviendront préſidens.
De monſeigneur un jour les deſcendans
Feront leur cour aux miens, & quand j'y penſe ;
Je me rengorge, & me carre davance.

DIGNANT.

Carre-toi bien ; mais ſonge qu'à préſent
On ne peut rien ſans le conſentement
De monſeigneur ; il eſt encor ton maître.

MATURIN.

Et pourquoi ça ?

DIGNANT.

Mais, c'eſt que ça doit être ;
A tous ſeigneurs tous honneurs.

COLETTE (à *Maturin.*)

Oui, vilain.
Il t'en cuira, je t'en réponds.

MATURIN.

Voiſin,
Notre Bailli t'a donné ſa folie.
Eh ! dis-moi donc, s'il prend en fantaiſie
A monſeigneur d'avoir femme au logis :
A-t-il beſoin de prendre ton avis.

DIGNANT.

C'eſt différent : je fus ſon domeſtique
De pere en fils dans cette terre antique ;
Je ſuis né pauvre, & je deviens caſſé,

Le peu d'argent que j'avais amassé
Fut employé pour élever Acante.
Notre Bailli dit qu'elle est fort savante,
Et qu'entre nous, son éducation
Est au-dessus de sa condition.
C'est ce qui fait que ma seconde épouse,
Sa belle-mère, est fâchée & jalouse,
Et la maltraite, & me maltraite aussi.
De tout cela je suis fort en souci.
Je voudrais bien te donner cette fille,
Mais je ne puis établir ma famille
Sans monseigneur; je vis de ses bontés,
Je lui dois tout; j'attends ses volontés;
Sans son aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTE.

Ah! croyez-vous qu'il le donne, mon père?

COLETTE.

Eh bien, fripon, tu crois que tu l'auras?
Moi je te dis que tu ne l'auras pas.

MATURIN.

Tout le monde est contre moi, ça m'irrite.



SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, Madame BERTHE.

MATURIN (*à Berthe qui arrive.*)

MA belle-mère, arrivez, venez vîte.
Vous n'êtes plus la maîtresse au logis.
Chacun rebèque, & je vous avertis,
Que si la chose en cet état demeure,
Si je ne suis marié tout-à-l'heure,
Je ne le ferai point, tout est fini,
Tout est rompu.

BERTHE.

Qui m'a désobéi ?
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne ?
Serait-ce vous, mon mari ? vous ?

DIGNANT.

Personne ;
Nous n'avons garde ; & Maturin veut bien
Prendre ma fille à peu près avec rien ;
J'en suis content ; & je dois me promettre
Que monseigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce soin ;
C'est de moi seule ici qu'on a besoin ;
Et quand la chose une fois sera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais....

BERTHE.

Mais il faut suivre ce que je dis.
Je ne veux plus souffrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne se tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté;
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiselle avec sa froide mine;
Ne daigne pas aider à la cuisine;
Elle se mire, ajuste son chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, & le soir en cachette
Lit des romans que le Bailli lui prête.
Eh bien voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle est muette ainsi qu'une pécore.

MATURIN.

Ah! c'est tout jeune, & ça n'a pas encore
L'esprit formé; ça vient avec le tems.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens
Pour une fille; elles ont d'ordinaire
De l'embarras de cette grande affaire;
C'est modestie, & pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous passâtes par là;
Je m'en souviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh! finissons. Allons, qu'o[illegible]e dépêche :
Qu[illegible]ts propos! Suivez-moi promptement
[illegible]ez le Bailli.

COLETTE.

N'en fais rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acante.

ACANTE.

O ciel! que dois-je faire?

COLETTE.

Refuse tout, laiſſe ta belle-mère,
Viens avec moi.

BERTHE.

Quoi donc! fans fourciller;
Mais parlez donc.

ACANTE.

A qui puis-je parler?

DIGNANT.

Chez le Bailli, ma bonne, allons l'attendre;
Sans la gêner; & laiſſons lui reprendre
Un peu d'haleine.

ACANTE.

Ah! croyez que mes ſens
Sont pénétrés de vos ſoins indulgens;
Croyez qu'en tout je diſtingue mon père.

MATURIN.

Madame Berthe, on nediſtingue guère,
Ni vous, ni moi: la belle a le maintien,
Un peu bien ſec, mais cela n'y fait rien:
Et je réponds, dès qu'elle ſera nôtre,
Qu'en peu de tems je la rendrai toute autre.

(*Ils ſortent.*)

ACANTE.

Ah ! que je sens de trouble & de chagrin !
Me faudra-t-il épouser Maturin ?

SCÈNE VI.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

Ah ! n'en fais rien, crois-moi, ma chère amie !
Du mariage aurais-tu tant d'envie ?
Tu peux trouver beaucoup mieux... que fait-on ?
Aimerais-tu ce méchant ?

ACANTE.

Mon Dieu, non.
Mais vois-tu bien, je ne suis plus soufferte,
Dans le logis de la marâtre Berthe ;
Je suis chassée, il me faut un abri,
Et par besoin je dois prendre un mari.
C'est en pleurant que je cause ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine ;
Mais je ne sais comment m'y prendre ; hélas !
Que devenir ? ... Dis-moi, ne sais-tu pas
Si monseigneur doit venir dans ses terres ?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTE.

Bientôt ?

COLETTE.

Je ne fais guères
Dans mon taudis les nouvelles de cour.
Mais s'il revient, ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles;
Il rend justice, il a grand soin des filles.

ACANTE.

Ah! s'il pouvait me protéger ici!

COLETTE.

Je prétends bien qu'il me protége aussi.

ACANTE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles,
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles?
Que Charles-Quint a loué sa valeur.

COLETTE.

Qu'est-ce que Charles-Quint?

ACANTE.

Un empereur
Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe?
Ne m'en faites pas, vous, & que je sorte
A mon honneur du cas triste où je suis.

ACANTE.

Comme le tien, mon cœur est plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène....

COLETTE.

Près de nos bois? .... Ah! le plaisant château!
De Maturin le logis est plus beau;

Et Maturin eſt bien plus riche qu'elle.

ACANTE.

Oui, je le ſais; mais cette demoiſelle
Eſt autre choſe; elle eſt de qualité;
On la reſpecte avec ſa pauvreté.
Elle a près d'elle une vieille perſonne
Qu'on nomme Laure, & de qui l'ame eſt bonne.
Laure eſt auſſi d'une grande maiſon.

COLETTE.

Qu'importe encor?

ACANTE.

Les gens d'un certain nom?
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En ſavent plus, ont l'ame autrement faite,
Ont de l'eſprit, des ſentimens plus grands,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans;
Avec grand ſoin leur ame eſt façonnée;
La nôtre, hélas! languit abandonnée.
Comme on apprend à chanter, à danſer,
Les gens du monde apprennent à penſer.

ACANTE.

Cette Dormène, & cette vieille dame,
Semblent donner quelque choſe à mon ame;
Je crois en valoir mieux quand je les vois;
J'ai de l'orgueil, & je ne ſais pourquoi;
Et les bontés de Dormène & de Laure
Me font haïr, mille fois plus encore,
Madame Berthe, & monſieur Maturin.

COLETTE.

Quittez-les tous.

ACANTE.

Je n'ose ; mais enfin
J'ai quelque espoir : que ton conseil m'assiste.
Dis-moi d'abord, Colette, en quoi consiste
Ce fameux droit du seigneur ?

COLETTE.

Oh ! ma foi,
Va consulter de plus doctes que moi.
Je ne suis point mariée : & l'affaire,
A ce qu'on dit, est un très-grand mystère.
Seconde-moi ; fais que je vienne à bout
D'être épousée, & je te dirai tout.

ACANTE.

Ah ! j'y ferai mon possible.

COLETTE.

Ma mère
Est très-alerte, & conduit mon affaire ;
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pousser mon droit pardevant le Baillif.
J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

ACANTE.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice !
Chère Colette, agissons bien à point,
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.
Tu gagneras assez à ce partage,
Mais en perdant, je gagne davantage.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BAILLI, PHILIPPE son valet.

LE BAILLI

MA robe, allons... du respect... vîte, Philippe,
C'est en Bailli qu'il faut que je m'équipe.
J'ai des cliens qu'il faut expédier.
Je suis Bailli; je te fais mon huissier.
Amène-moi Colette à l'audience.
(*Il s'assied devant une table, & feuillette un grand livre.*)
L'affaire est grave, & de grande importance.
De Matrimonio... chapitre deux.
Empêchemens... Ces cas-là sont verreux,
Il faut savoir de la jurisprudence.
(*A Colette.*)
Approchez-vous... faites la révérence,
Colette; il faut dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLI *écrit.*

Bon,



Colette... Il faut dire enfuite fon âge.
N'avez-vous pas trente ans, & davantage ?

COLETTE.

Fi donc, Monfieur, j'ai vingt ans tout au plus.

LE BAILLI (*écrivant.*)

Çà, vingt ans, paffe : ils font bien révolus ?

COLETTE.

L'âge, Monfieur, ne fait rien à la chofe ;
Et jeune ou non, fachez que je m'oppofe
A tout contrat qu'un Maturin fans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLI.

Vos oppofitions feront notoires.
Çà, vous avez des raifons péremptoires ?

COLETTE.

J'ai cent raifons.

LE BAILLI.

Dites-les... Aurait-il...

COLETTE.

Oh ! oui, Monfieur.

LE BAILLI.

Mais vous coupez le fil ;
A tout moment, de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, Monfieur.

LE BAILLI.

Vous a-t-il fait injure ?

COLETTE.

Oh tant ! j'aurais plus d'un mari fans lui ;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLI.

Il vous a fait, sans doute, des promesses ?

COLETTE.

Mille pour une, & pleines de tendresses.
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœu.

LE BAILLI (*écrivant.*)

En légitime nœud... quelle malice !
Çà, produisez ses lettres en justice.

COLETTE.

Je n'en ai point, jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me disait.
Quand tous les jours on parle tête à tête
A son amant d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire ? à quoi bon ?

LE BAILLI.

Mais du moins ;
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins ?

COLETTE.

Moi ? point du tout : mon témoin c'est moi-même ;
Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime ?
Et puis, Monsieur, pouvais-je deviner
Que Maturin osât m'abandonner ?
Il me parlait d'amitié, de constance ;
Je l'écoutais, & c'était en présence
De mes moutons, dans son pré, dans le mien ;
Ils ont tout vu, mais ils ne disent rien.

LE BAILLI.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
Votre complainte en droit ne peut suffire.

On ne produit ni témoins, ni billets,
On ne vous a rien fait, rien écrit....

COLETTE.

Mais
Un Maturin aura donc l'infolence
Impunément d'abufer l'innocence?

LE BAILLI.

En abufer! mais vraiment, c'eft un cas
Épouvantable, & vous n'en parliez pas!
Inftrumentons... Laquelle nous remontre,
Que Maturin en plus d'une rencontre,
Se prévalant de fa fimplicité,
A méchamment contre icelle attenté:
Laquelle infifte, & répète dommages,
Frais, intérêts, pour raifon des outrages
Contre les loix faits par le fuborneur,
Dit Maturin, à fon préfent honneur.

COLETTE.

Rayez cela; je ne veux pas qu'on dife
Dans le pays une telle fottife.
Mon honneur eft très-intact; & pour peu
Qu'on l'eût bleflé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLI.

Que prétendez-vous donc?

COLETTE.

Être vengée.

LE BAILLI.

Pour fe venger, il faut être outragée;
Et par écrit coucher en mots exprès,
Quels attentats encontre vous font faits.

Articuler les lieux, les circonstances,
Quis, *quid*, *ubi*, les excès, insolences,
Énormités sur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Écrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLI.

Ce n'est pas tout : il faut savoir la suite
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLELTE.

Comment produite ! Eh, rien ne produit rien.
Traître Bailli, qu'entendez-vous ?

LE BAILLI.

Fort bien,
Laquelle fille a dans ses procédures,
Perdu le sens, & nous dit des injures ;
Et n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement est nul, de nul effet.
(Il se lève.)
Depuis une heure en vain je vous écoute.
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLELTE.

Me débouter, moi ?

LE BAILLI.

Vous.

COLETTE.

Maudit Bailli !
Je suis déboutée ?

LE BAILLI.

Oui, quand le plaintif
Ne peut donner des raisons qui convainquent,

On le déboute, & les adverses vainquent.
Sur Maturin n'ayant point action,
Nous procédons à la conclusion.

COLETTE.

Non, non, Bailli, vous aurez beau conclure,
Instrumenter, & signer, je vous jure
Qu'il n'aura point son Acante.

LE BAILLI.

Il l'aura;
De monseigneur le droit se maintiendra.
Je suis Bailli, & j'ai les droits du maître:
C'est devant moi qu'il faudra comparaître.
Consolez-vous, sachez que vous aurez
Affaire à moi quand vous vous marîrez.

COLELTE.

J'aimerais mieux le reste de ma vie
Demeurer fille.

LE BAILLI.

Oh, je vous en défie.

SCÈNE II.

COLETTE *seule.*

Ah! comment faire? où reprendre mon bien?
J'ai protesté, cela ne sert de rien.
On va signer. Que je suis tourmentée!



SCÈNE III.

COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

A MON fecours ! me voilà déboutée.

ACANTE.

Déboutée !

COLETTE.

Oui, l'ingrat vous eft promis.
On me déboute.

ACANTE.

Hélas ! je fuis bien pis.
De mes chagrins mon ame eft oppreffée;
Ma chaîne eft prête, & je fuis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche ?

ACANTE.

Honnêtement.
Entre nous deux, juges-tu fur ma mine
Qu'il foit bien doux d'être ici Maturine ?

COLETTE.

Non pas pour toi ; tu portes dans ton air
Je ne fais quoi de brillant & de fier ;
A Maturin cela ne convient guère ;
Et ce m[illegible]aud était mieux mon affaire.

ACANTE.

J'ai par malheur de trop hauts ſentimens.
Dis-moi, Colette, as-tu lu des romans?

COLETTE.

Moi? non; jamais.

ACANTE.

Le bailli Métaproſe
M'en a prêté.... Mon Dieu, la belle choſe!

COLETTE.

En quoi ſi belle?

ACANTE.

On y voit des amans;
Si courageux, ſi tendres, ſi galans!

COLETTE.

Oh Maturin n'eſt pas comme eux.

ACANTE.

Colette,
Que les romans rendent l'ame inquiète!

COLETTE.

Et d'où vient donc?

ACANTE.

Ils forment trop l'eſprit.
En les liſant le mien bientôt s'ouvrit.
A réfléchir que de nuits j'ai paſſées!
Que les romans font naître de penſées!
Que les héros de ces livres charmans
Reſſemblent peu, Colette, aux autres gens!
Cette lumière était pour moi féconde;
Je me voyais dans un tout autre monde.
J'étais au ciel.... Ah! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obſcur!

Le cœur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village !
Et de defcendre, après ce vol divin,
Des Amadis à maître Maturin !

COLETTE.

Votre propos me ravit; & je jure
Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

ACANTE.

T'en fouvient-il, autant qu'il m'en fouvient,
Que ce marquis, ce beau feigneur qui tient
Dans le pays, le rang, l'état d'un prince,
De fa préfence honora la province ?
Il s'eft paffé jufte un an & deux mois
Depuis qu'il vint pour cette feule fois.
T'en fouvient-il ? nous le vîmes à table ;
Il m'accueillit; ah ! qu'il était affable !
Tous fes difcours étaient des mots choifis,
Que l'on n'entend jamais dans ce pays.
C'était, Colette, une langue nouvelle,
Supérieure, & pourtant naturelle;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras fans doute à fon retour.

ACANTE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où monfeigneur, tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts fuivi d'un peuple entier,
Le fer en main courait le fanglier ?

COLETTE.

Oui, quelque idée, & confufe & légère,
Peut [illegible] refter.

ACANTE.

Je l'ai diftincte & claire.
Je crois le voir avec cet air fi grand,
Sur ce cheval fuperbe & bondiffant;
Près d'un gros chêne il perce de fa lance
Le fanglier qui contre lui s'élance.
Dans ce moment j'entendis mille voix,
Que répétaient les échos de nos bois;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De fon départ je fus encor témoin;
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
Il me parla... Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah qu'un roman eft beau!

ACANTE.

C'eft la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature!... Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en fecret Monfeigneur?

ACANTE.

Oh non, je n'ofe; & je fens la diftance
Qu'entre nous deux mit fon rang & fa naiffance.
Crois-tu qu'on ait des fentimens fi doux
Pour ceux qui font trop au-deffus de nous?
A cette erreur trop de raifon s'oppofe.
Non, je ne l'aime point, mais il eft caufe

Que l'ayant vu je ne peux à présent
En aimer d'autre, & c'est un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le suivaient, ma bonne;
Aucun n'a-t-il cajolé ta personne ?
J'avoûrai, moi, que l'on m'en a conté.

ACANTE.

Un étourdi prit quelque liberté ;
Il s'appelait le chevalier Gernance ;
Son fier maintien, ses airs, son insolence;
Me révoltaient, loin de m'en imposer.
Il fut surpris de se voir mépriser ;
Et réprimant sa poursuite hardie,
Je lui fis voir combien la modestie
Etait plus fière, & pouvait d'un coup d'œil
Faire trembler l'impudence & l'orgueil.
Ce chevalier serait assez passable,
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.
Ah ! la douceur est l'appas qui nous prend.
Que Monseigneur, ô ciel ! est différent !

COLETTE.

Ce chevalier n'était donc guère sage,
Çà, qui des deux te déplaît davantage,
De Maturin, ou de cet effronté ?

ACANTE.

Oh Maturin !... c'est sans difficulté.

COLETTE.

Mais Monseigneur est bon : il est le maître;
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître ?
Tu me parais si belle.

ACANTE.

Hélas !

COLETTE.

Je croi

Que tu pourras mieux réussir que moi.

ACANTE.

Est-il bien vrai qu'il arrive ?

COLETTE.

Sans doute ;

Car on le dit.

ACANTE.

Penses-tu qu'il m'écoute ?

COLETTE.

J'en suis certaine, & je retiens ma part
De ses bontés.

ACANTE.

Nous le verrons trop tard ;

Il n'arrivera point ; on me fiance,
Tout est conclu, je suis sans espérance.
Berthe est terrible en sa mauvaise humeur ;
Maturin presse, & je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh ! moque-toi de Berthe.

ACANTE.

Hélas ! Dormène ;

Si je lui parle, entrera dans ma peine.
Je vais prier Dormène de m'aider
De son appui, qu'elle daigne accorder
Aux malheureux : cette dame est si bonne !
Laure, sur-tout, cette vieille personne

Qui m'a ſouvent montré tant d'amitié,
De moi, ſans doute, aura quelque pitié,
Me donnera des conſeils.

COLETTE.

À notre âge,
Il faut de bons amis, rien n'eſt plus ſage.
Tu trembles ?

ACANTE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés
Viens avec moi.

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT, MATURIN.

BERTHE (*arrêtant Acante.*)

QUEL chemin vous prenez !
Êtes-vous folle ? & quand on doit ſe rendre
A ſon devoir, faut-il ſe faire attendre ?
Quelle indolence ! & quel air de froideur !
Vous me glacez : votre mauvaiſe humeur
Juſqu'à la fin vous ſera reprochée.
On vous marie, & vous êtes fâchée !
Hom l'idiote ! Allons, çà, Maturin,
Soyez le maître, & donnez-lui la main.

MATURIN (*approche sa main, & veut l'embrasser.*)
Ah! palsandié....

BERTHE.
Voyez la malhonnête!
Elle rechigne & détourne la tête!

ACANTE.
Pardon, mon père, hélas! vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amère
Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.
Et rien pour moi?

MATURIN.
Ni rien pour moi non plus?

COLETTE.
Non, rien, méchant, tu n'auras qu'un refus.

MATURIN.
On me fiance.

COLETTE.
Et va, va, fiançailles
Assez souvent ne sont pas épousailles.
Laisse-moi faire.

DIGNANT.
Eh! qu'est-ce que j'entends?
C'est un courrier: c'est je pense un des gens
De Monseigneur; oui, c'est le vieux Champagne.



SCÈNE V.

Les acteurs précédens, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

OUI, nous avons terminé la campagne,
Nous avons sauvé Metz, mon maître & moi;
Et nous aurons la paix. Vive le roi!
Vive mon maître!... il a bien du courage;
Mais il est trop sérieux pour son âge:
J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici.
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui.... vous serez de la cérémonie.
Nous marions Acante.

CHAMPAGNE.

Bon! tant mieux!
Nous danserons, nous serons tous joyeux.
Ta fille est belle... Ah, ah, c'est toi, Colette;
Ma chère enfant, ta fortune est donc faite,
Maturin est ton mari?

COLETTE.

Mon Dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon;

Je ne veux point ſoumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du Seigneur.

BERTHE.

Eh pourquoi tant s'effaroucher ? la choſe
Eſt bonne au fond ; quoique le monde en cauſe,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve ; & je peux proteſter
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,
On s'en alla dès l'inſtant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant, la raiſon
Doit conſeiller de fuir l'occaſion.
Hâtons la noce, & n'attendons perſonne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATURIN (*à Colette, en s'en allant.*)
C'eſt très-bien dit. Eh bien, l'aurai-je enfin ?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Maturin.
(*Ils ſortent.*)

CHAMPAGNE.

Oh, oh, nos gens viennent en diligence.
Eh quoi, déja le chevalier Gernance ?



SCENE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Vous êtes fin, monsieur le Chevalier,
Très à propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on marie une fille;
Acante est belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh oui vraiment,
Je la connais; j'apprends en arrivant
Que Maturin se donne l'insolence
De s'appliquer ce bijou d'importance;
Mon bon destin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre: il ne faut pas souffrir
Qu'un riche rustre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus hupés & des plus délicats.
Pour le Marquis, il ne se hâte pas;
C'est, je l'avoue, un grave personnage,
Pressé de rien, bien compassé, bien sage,
Et voyageant comme un ambassadeur.
Parbleu, jouons un tour à sa lenteur.
Tiens, il me vient une bonne pensée,
C'est d'enlever *presto* la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château,
Quelque masure.

CHAMPAGNE.

Oui, le projet eſt beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que poſſède Dormène,
Avec ſa vieille....

CHAMPAGNE.

Oui, c'eſt Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois;
Je m'en ſouviens : votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, & puis ſe moquant d'elles.
Il mangea tout, & ne vous laiſſa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le Marquis, & c'eſt avoir du bien.
Sans nul ſouci je vis de ſes largeſſes.
Je n'aime point l'embarras des richeſſes.
Eſt riche aſſez qui ſait toujours jouir.
Le premier bien, crois-moi, c'eſt le plaiſir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène?
Bien plus qu'Acante elle en vaudrait la peine;
Elle eſt très-fraîche : elle eſt de qualité;
Cela convient à votre dignité.
Laiſſez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormène eſt un très-doux partage ;
C'eſt très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,
S'il m'en ſouvient, pour elle un peu d'amour.
Mais entre nous elle ſent trop ſa dame.
On ne pourrait en faire que ſa femme.
Elle eſt bien pauvre, & je le ſuis auſſi ;
Et pour l'hymen j'ai fort peu de ſouci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acante ;
Cette conquête eſt beaucoup plus plaiſante.
Oui, cette Acante aujourd'hui m'a piqué.
Je me ſentis, l'an paſſé, provoqué
Par ſes refus, par ſa petite mine.
J'aime à dompter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi ;
Nous tiendrons prêt, à cent pas, un caroſſe,
Et nous fondrons tous quatre ſur la noce.
Cela ſera plaiſant ; j'en ris déja.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que monſeigneur rira ?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, & que Dormène
En rie encor, quoique prude & hautaine ;
Et je prétends que Laure en rie auſſi.
Je viens de voir, à cinq cens pas d'ici,
Dormène & Laure en très-mince équipage,
Qui s'en allaient vers le prochain village
Chez quelque vieille. Il faut prendre ce tems.

CHAMPAGNE.

C'eſt bien penſé ; mais vos déportemens
Sont dangereux, je crois, pour ma perſonne.

LE CHEVALIER.

Bon! l'on ſe fâche, on s'apaiſe, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens ſérieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'eſprit le plus atrabilaire
Eſt ſubjugué quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on ſoupe, & puis l'on eſt d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux : mais votre belle Acante
Eſt bien revêche.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt ce qui m'enchante.
La réſiſtance eſt un charme de plus ;
Et j'aime aſſez une heure de refus.
Comment ſouffrir la ſtupide innocence
D'un ſot tendron faiſant la révérence,
Baiſſant les yeux, muette à mon aſpect,
Et recevant mes faveurs par reſpect !
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
D'Acante ici j'éprouvai le courage.
Va, ſous mes loix je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, & ſonne les alarmes.

Point de quartier, marchons, alerte, aux armes.
Vîte.

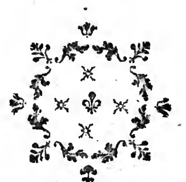
CHAMPAGNE.

Je crois que nous sommes trahis;
C'eſt du ſecours qui vient aux ennemis;
J'entends grand bruit, c'eſt monſeigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe;
Sois prêt ce ſoir à me ſervir d'eſcorte.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, le Chevalier GERNANCE.

LE MARQUIS.

CHER Chevalier, que mon cœur eſt en paix !
Que mes regards ſont ici ſatisfaits !
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines me ſont chères !
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illuſion, les manéges des cours !
Tous ces grands riens, ces pompeuſes chimères ;
Ces vanités, ces ombres paſſagères,
Au fond du cœur laiſſent un vide affreux.
C'eſt avec nous que nous ſommes heureux.
Dans ce grand monde où chacun veut paraître ;
On eſt eſclave, & chez moi je ſuis maître.
Que je voudrais que vous euſſiez mon goût !

LE CHEVALIER.

Eh oui, l'on peut ſe réjouir partout,
En garniſon, à la cour, à la guerre,
Long-tems en ville, & huit jours dans ſa terre.

LE MARQUIS.

Que vous & moi nous ſommes différens !

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le tems.
En attendant vous savez qu'on apprête
Pour ce jour même une très-belle fête;
C'est une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Maturin vraiment
Fait un beaux choix, & mon consentement
Est tout acquis à ce doux mariage.
L'époux est riche, & sa maîtresse est sage;
C'est un bonheur bien digne de mes vœux,
En arrivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acante encor en peut faire un troisième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous, par vos galans exploits.
Tout peut passer dans des villes de guerre;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaisir apparemment?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce soit prudemment;
Daignez en croire un parent qui vous aime.
Si vous n'avez du respect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puissiez porter,
Vous ne pourrez vous faire respecter.
Je ne suis pas difficile & sévère,
Mais entre nous songez que votre pè

Pour

Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ses biens, languit dans la misère,
Fit de douleur expirer votre mère,
Et près d'ici mourut assassiné.
J'étais enfant; son sort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible,
Qui se grava dans mon ame sensible.
Utilement témoin de ses malheurs,
Je m'instruisais en répandant des pleurs.
Si comme moi cette fin déplorable
Vous eût frappé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein;
J'y pense quelquefois, mais c'est en vain;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous présage
Que vous serez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais; mais on fait comme on peut.
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez, on est un peu son maître;
J'en fis l'épreuve, est sage qui veut l'être;
Et croyez-moi, cette Acante, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous:
Mais ma raison ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre.
Je rejetai ce desir passager,
Dont la [illegible]suite aurait pu m'affliger,

Dont le ſuccès eût perdu cette fille,
Eût fait ſa honte aux yeux de ſa famille,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis pas ſi timide que vous.
La même pâte, il faut que j'en convienne,
N'a point paîtri votre branche & la mienne.
Quoi, vous penſez être dans tous les tems
Maître abſolu de vos yeux, de vos ſens?

LE MARQUIS.

Eh pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous reſpecte;
Mais la ſageſſe eſt tant ſoit peu ſuſpecte.
Les plus prudens ſe laiſſent captiver,
Et le vrai ſage eſt encor à trouver.
Craignez ſur-tout le titre ridicule
De philoſophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange ſcrupule!
Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,
Le ſot le craint, le fripon le décrie;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des frippons & des ſots:
Et ce n'eſt pas ſur les diſcours du monde
Que le bonheur & la vertu ſe fonde.
Écoutez-moi. Je ſuis las aujourd'hui
Du train des Cours où l'on vit pour autrui;
Et j'ai penſé, pour vivre à la campagne

Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très-humble serviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie
N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais
Un esprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeunesse,
Les agrémens n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maison,
Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai pensé que Dormène
Serait ...es-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène eſt bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
C'eſt un bonheur ſi pur, ſi précieux,
De relever l'indigente nobleſſe,
De préférer l'honneur à la richeſſe !
C'eſt l'honneur ſeul qui chez nous doit former
Tout notre ſang : lui ſeul doit animer
Ce ſang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour ſes maîtres.

LE CHEVALIER.

Je penſe ainſi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux deſſeins,
Vous avez donc, malgré votre réſerve,
Un peu d'amour ?

LE MARQUIS.

Qui, moi ? Dieu m'en préſerve !
Il faut ſavoir être maître chez ſoi ;
Et ſi j'aimais, je recevrais la loi.
Se marier par amour, c'eſt folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, Marquis, votre philoſophie
Me paraît toute à rebours du bon ſens ;
Pour moi, je crois au pouvoir de nos ſens.
Je les conſulte en tout, & j'imagine
Que tous ces gens ſi graves par la mine,
Pleins de morale & de réflexions,
Sont deſtinés aux grandes paſſions.
Les étourdis eſquivent l'eſclavage,
Mais un coup d'œil peut ſubjuguer un ſage.

LE MARQUIS.

Soit; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux;
Voici la noce; allons, égayons-nous.
C'eſt Maturin, c'eſt la gentille Acante,
C'eſt le vieux père, & la mère, & la tante,
C'eſt le Bailli, Colette & tout le bourg.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BAILLI *à la tête des habitans.*

LE MARQUIS.

J'EN ſuis touché. Bonjour, enfans, bonjour.

LE BAILLI.

Nous venons tous avec conjouiſſance,
Nous préſenter devant votre Excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus....
Comme les Grecs.

LE MARQUIS.

Les Grecs ſont ſuperflus.
Je ſuis Picard; je revois avec joie
Tous mes vaſſaux.

LE BAILLI.

Les Grecs de qui la joie....

LE CHEVALIER.

Ah finiſſez ! . . . Notre gros Maturin ,
La belle Acante eſt votre proie enfin?

MATURIN.

Oui-dà , Monſieur , la fiançaille eſt faite ,
Et nous prions que Monſeigneur permette
Qu'on nous finiſſe.

COLETTE.

Oh tu ne l'auras pas ;
Je te le dis , tu me demeureras.
Oui , Monſeigneur , vous me rendrez juſtice ;
Vous ne ſouffrirez pas qu'il me trahiſſe ;
Il m'a promis. . . .

MATURIN.

Bon , j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut , Bailli , tirer la choſe au clair.
A-t-il promis ?

LE BAILLI.

La choſe eſt conſtatée.
Colette eſt folle , & je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien , & Monſeigneur ſaura
Qu'on force Acante à ce beau marché-là ,
Qu'on la maltraite , & qu'on la violente
Pour épouſer.

LE MARQUIS.

Eſt-il vrai , belle Acante ?

ACANTE.

Je dois d'un père, avec raiſon chéri,
Suivre les loix ; il me donne un mari.

MATURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponſe eſt d'une prudence extrême ;
Eh bien, chez moi la noce ſe fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS (*à Acante.*)

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle,
Et les travaux d'un ſerviteur fidèle.
Votre ſageſſe à mes yeux ſatisfaits
Augmente encor le prix de vos attraits.
Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
Je prendrai ſoin de toute ſa famille.

COLETTE.

Et de moi donc!

LE MARQUIS.

De vous, Colette, auſſi.
Cher Chevalier, retirons-nous d'ici ;
Ne troublons point leur naïve alégreſſe.

LE BAILLI.

Et votre droit, Monſeigneur, le tems preſſe.

MATURIN.

Quel chien de droit! Ah me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Maturin, que crains-tu ?

LE MARQUIS.

Vous aurez ſoin, Bailli, en homme ſage,
D'arranger, tout ſuivant l'antique uſage;
D'un ſi beau droit je veux m'autoriſer,
Avec décence, & n'en point abuſer.

LE CHEVALIER.

Ah quel Caton ! mais mon Caton, je penſe,
La fait des yeux, & non ſans complaiſance.
Mon cher couſin.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux.
Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi! mon couſin.

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance !

LE CHEVALIER.

Vous le ferez, j'en ris déjà d'avance.
Gageons, vous dis-je, une diſcrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.

SCÈNE III.

LE BAILLI, les autres acteurs.

MATURIN.

QUE disent-ils ?

LE BAILLI.

Ils disent que sur l'heure
Chacun s'en aille & qu'Acante demeure.

MATURIN.

Moi, que je sorte ?

LE BAILLI.

Oui, sans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.
Oh ! nous aimons la loi, nous.

MATURIN (*au Bailli.*)

Mais doit-on ?...

BERTHE.

Eh quoi, benêt, te voilà bien à plaindre !

DIGNANT.

Allez, d'Acante on aura rien à craindre.
Trop de vertu règne au fond de ſon cœur;
Et notre maître eſt tout rempli d'honneur.

(*à Acante.*)

Quand près de vous il daignera ſe rendre;
Quand ſans témoin il pourra vous entendre,
Remettez-lui ce paquet cacheté,

(*Lui donnant des papiers cachetés.*)

C'eſt un devoir de votre piété,
N'y manquez pas... O fille toujours chère! ...
Embraſſez-moi.

ACANTE.

Tous vos ordres, mon père,
Seront ſuivis, ils ſont pour moi ſacrés;
Je vous dois tout.... D'où vient que vous pleurez?

DIGNANT.

Ah! je le dois... de vous je me ſépare,
C'eſt pour jamais: mais ſi le ciel avare,
Qui m'a toujours refuſé ſes bienfaits,
Pouvait ſur vous les verſer déſormais,
Si votre ſort eſt digne de vos charmes,
Ma chère enfant, je dois ſécher mes larmes.

BERTHE.

Marchons, marchons, tous ces beaux complimens
Sont pauvretés qui ſont perdre du tems.
Venez, Colette.

COLETTE (*à Acante.*)

Adieu, ma chère amie,

Je recommande à votre prud'hommie
Mon Maturin ; vengez-moi des ingrats.

ACANTE.

Le cœur me bat... que deviendrai-je, hélas !

SCÈNE VI.

LE BAILLI, MATURIN, ACANTE.

MATURIN.

Je n'aime point cette cérémonie,
Maître Bailli, c'eſt une tyrannie.

LE BAILLI.

C'eſt la condition, *ſine qua non.*

MATURIN.

Sine qua non ; quel diable de jargon !
Morbleu, ma femme eſt à moi.

LE BAILLI.

Pas encore !
Il faut, premier, que monſeigneur l'honore
D'un entretien, ſelon les nobles us,
En ce châtel de tous les tems reçus.

MATURIN.

Ces maudits us quels ſont-ils ?

LE BAILLI.

L'épouſée
Sur une chaiſe eſt ſagement placée ;
Puis monſeigneur dans un fauteuil à bras,

Vient vis-à-vis fe camper à fix pas.

MATURIN.

Quoi, pas plus loin ?

LE BAILLI.

C'eft la régle.

MATURIN.

Allons, paffe.

Et puis après ?

LE BAILLI.

Monfeigneur, avec grace,
Fait un préfent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plaît.

MATURIN.

Paffe pour des rubans.

LE BAILLI.

Puis il lui parle, il vous la confidère,
Il examine à fond fon caractère;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATURIN.

Fort bien;
Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien ?

LE BAILLI.

Expreffément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'efpace d'un quart d'heure.

MATURIN.

Un quart d'heure eft beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins fe tenir près d'ici,
Pour écouter fa femme ?

LE BAILLI.

L'a loi porte
Que s'il osait se tenir à la porte,
Se présenter avant le tems marqué,
Faire du bruit, se tenir pour choqué,
S'émanciper à sottises pareilles,
On fait couper sur le champ ses oreilles.

MATURIN.

Le belle loi ! les beaux droits que voilà !
Et ma moitié ne dit mot à cela ?

ACANTE.

Moi ! j'obéis, & je n'ai rien à dire.

LE BAILLI.

Déniche, il faut qu'un mari se retire :
Point de raisons.

MATURIN (*sortant.*)

Ma femme heureusement
N'a point d'esprit, & son air innocent,
Sa conversation ne plaira guère.

LE BAILLI.

Veux-tu partir ?

MATURIN.

Adieu donc, ma très-chère ;
Songe sur-tout au pauvre Maturin,
Ton fiancé.

(*Il sort.*)

ACANTE.

J'y songe avec chagrin.
Quelle sera cette étrange entrevue ?
La peur me prend, je suis toute éperdue.

LE BAILLI.

Aſſeyez-vous ; attendez en ce lieu
Un maître aimable & vertueux. Adieu.

SCÈNE V.

ACANTE *ſeule.*

Il eſt aimable... ah! je le ſais ſans doute.
Pourrai-je, hélas ! mériter qu'il m'écoute ?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins, & dans mes torts ſecrets ?
Il me croira du moins fort imprudente,
De refuſer le ſort qu'on me préſente ;
Un mari riche, un état aſſuré.
Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus, avec bien peu d'eſtime ;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime ;
Et ſi mon ame avait oſé former
Quelque ſouhait, c'eſt qu'il pût m'eſtimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette dame & ſi noble & ſi tendre,
Qui fuit le monde, & qu'en ce triſte jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour ? ...
Où ſuis-je ? ... on ouvre ? ... à peine j'enviſage
Celui qui vient.... je ne vois qu'un nuage.



SCÈNE VI.

LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS.

Asseyez-vous. Lors qu'ici je vous vois;
C'est le plus beau, le plus cher de mes droits.
J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTE (*s'asseyant.*)

Trop de bontés se répandent sur nous;
J'en suis confuse; & ma reconnoissance
N'a pas besoin de tant de bienfaisance;
Mais avant tout il est de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père présente
Très-humblement.

LE MARQUIS (*les mettant dans sa poche.*)

Donnez-les, belle Acante,
Je les lirai; c'est sans doute un détail
De mes forêts: ses soins & son travail
M'ont toujours plu; j'aurai de sa vieillesse
Les plus grands soins; comptez sur ma promesse;
Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui vous causant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaîne odieuse?
J'en suis fâché... Vous deviez être heureuse,

ACANTE.

Ah ! je le suis un moment, Monseigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur;
Mais tant d'audace est-elle ici permise ?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien; parlez avec franchise;
Tous vos secrets seront en sûreté.

ACANTE.

Qui douterait de votre probité ?
Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le sais bien, & j'avoûrai sur-tout
Que c'est trop tard expliquer mon dégoût;
Que dans les champs élevée & nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui sous vos loix me retient pour jamais;
Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.
Mais après tout, Maturin, le village,
Ces paysans, leurs mœurs & leur langage,
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur;
De mon esprit c'est une injuste erreur;
Je la combats, mais elle a l'avantage.
En frémissant je fais ce mariage.

LE MARQUIS (*approchant son fauteuil.*)

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTE (*à genoux.*)

J'ose à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,
Non d'autres nœuds, tous me feraient horribles;
Mais que je puisse avoir des jours paisibles;
Le premier bien serait votre bonté,

Et le second de tous, la liberté.

LE MARQUIS (*la relevant avec empressement.*)

Eh! relevez-vous donc.... Que tout m'étonne
Dans vos desseins, & dans votre personne,

(*Ils s'approchent.*)

Dans vos discours, si nobles, si touchans,
Qui ne sont point le langage des champs!
Je l'avoûrai, vous ne paraissez faite
Pour Maturin, ni pour cette retraite.
D'où tenez vous, dans ce séjour obscur,
Un ton si noble, un langage si pur?
Par-tout on a de l'esprit; c'est l'ouvrage
De la nature, & c'est votre partage:
Mais l'esprit seul sans éducation
N'a jamais eu ni ce tour, ni ce ton,
Qui me surprend,.. je dis plus, qui m'enchante;

ACANTE.

Ah! que pour moi votre ame est indulgente!
Comme mon sort, mon esprit est borné.
Moins on attend, plus on est étonné.
Un peu de soins, peut-être, & de lecture,
Ont pu dans moi corriger la nature;
C'est vous sur-tout, vous qui dans ce moment
Formez en moi l'esprit, le sentiment,
Qui m'élevez, qui dans moi faites naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

LE MARQUIS.

Je n'y tiens plus; son mérite inoui
M'a plus encor pénétré qu'ébloui.
Quoi, dans ces lieux la nature bizarre
Aura voulu mettre une fleur si rare,

Et le deftin veut ailleurs l'enterrer !
Non, belle Acante, il vous faut demeurer.
(*Il s'approche.*)

ACANTE.

Pour époufer Maturin ?

LE MARQUIS.

Sa perfonne
Mérite peu la femme qu'on lui donne,
Je l'avoûrai.

ACANTE.

Mon père quelquefois
Me conduifit au-delà de vos bois,
Chez une dame aimable & retirée,
Pauvre, il eft vrai, mais noble & révérée,
Pleine d'efprit, de fentimens, d'honneur ;
Elle daigne m'aimer : votre faveur,
Votre bonté peut me placer près d'elle.
Ma belle-mère eft avare & cruelle,
Elle me hait, & je hais malgré moi
Ce Maturin qui compte fur ma foi.
Voilà mon fort, vous en êtes le maître.
Je ne ferai point heureufe peut-être ;
Je fouffrirai, mais je fouffrirai moins,
Et devant tous à vos généreux foins.
Protégez-moi, croyez qu'en ma retraite
Je refterai toujours votre fujette.

LE MARQUIS.

Tout me furprend. Dites-moi, s'il vous plaît,
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant fu vous connaître,
Serait-ce point Dormène ?

ACANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais, peut-être...?
Il eſt aiſé d'ajuſter tout cela.
Oui... votre idée eſt très-bonne... oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence
Ce ſot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets... en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un deſtin noble & doux?

ACANTE.

J'aimerais mieux la ſervir, ſervir Laure,
Laure ſi bonne, & qu'à jamais j'honore,
Manquer de tout, goûter dans leur ſéjour
Le ſeul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richeſſe importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acante, allez.... vous pénétrez mon cœur;
Oui, vous pourrez, Acante, avec honneur
Vivre auprès d'elle... & dans mon château même;

ACANTE.

Auprès de vous! ah! ciel!

LE MARQUIS (*s'approche un peu.*)

Elle vous aime,
Elle a raiſon... J'ai, vous dis-je, un projet;
Mais je ne ſai s'il aura ſon effet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaîne eſt déjà commencée,
La noce prête, & le contrat ſigné.
Le ciel voulut que je fuſſe éloigné,

Lorsqu'en ces lieux on parait la victime ;
J'arrive tard, & je m'en fais un crime.

ACANTE.

Quoi ! vous daignez me plaindre ? ah qu'à mes yeux
Mon mariage en est plus odieux !
Qu'il le devient chaque instant davantage !

LE MARQUIS. (*Ils s'approchent.*)

Mais après tout, puisque de l'esclavage
(*Il s'approche.*)
Avec décence on pourra vous tirer....

ACANTE (*s'approchant un peu.*)

Ah ! le voudriez vous ?

LE MARQUIS.

J'ose espérer....
Que vos parens, la raison, la loi même,
Et plus encor votre mérite extrême...
(*Il s'approche encor.*)
Oui, cet hymen est trop mal assorti.
(*Elle s'approche.*)
Mais... le tems presse, il faut prendre un parti.
Ecoutez-moi....
(*Ils se trouvent tout près l'un de l'autre.*)

ACANTE.

Juste ciel ! si j'écoute !

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, ACANTE, LE BAILLI, MATURIN.

MATURIN (*entrant brusquement.*)

Je crains, ma foi, que l'on ne me déboute.
Entrons, entrons, le quart-d'heure est fini.

ACANTE.

Eh quoi! sitôt?

LE MARQUIS (*tirant sa montre.*)

Il est vrai, mon ami.

MATURIN.

Maître Bailli, ces siéges sont bien proches;
Est-ce encor un des droits?

LE BAILLI.

Point de reproches;
Mais du respect.

MATURIN.

Mon Dieu! nous en aurons;
Mais aurons-nous ma femme?

LE MARQUIS.

Nous verrons.
Eh! (*Il sonne.*)

UN DOMESTIQUE.

Monſeigneur !

LE MARQUIS.

Que l'on ramène Acante
Chez ſes parens.

MATURIN.

Ouais ! ceci me tourmente.

ACANTE (*s'en allant.*)

Ciel ! prends pitié de mes ſecrets ennuis.

LE MARQUIS (*ſortant d'ûn autre côté.*)

Sortons, cachons le déſordre où je ſuis.
Ah ! que j'ai peur de perdre la gageure !

SCÈNE VIII.

MATURIN, LE BAILLI.

MATURIN.

Dis-moi, Bailli, ce que cela figure ?
Notre ſeigneur eſt ſorti bien ſournois :
Il me parlait poliment autrefois ;
J'aimais aſſez ſes honnêtes manières,
Et même à cœur il prenait mes affaires ;
Je me marie.... il s'en va tout penſif !

LE BAILLI.

C'eſt qu'il penſe beaucoup.

MATURIN.

Maître Baillif,

Je penſe auſſi. Ce *nous verrons*, m'aſſomme ;
Quand on eſt prêt, *nous verrons !* Ah quel homme !
Que je fis mal, ô ciel ! quand je naquis
Chez mes parens, de naître en ce pays !
J'aurais bien dû choiſir quelque village,
Où j'aurais pu contracter mariage
Tout uniment, comme cela ſe doit,
A mon plaiſir, ſans qu'un autre eût le droit
De diſpoſer de moi-même à mon âge,
Et de fourrer ſon nez dans mon ménage !

LE BAILLI.

C'eſt pour ton bien.

MATURIN.

Mon ami Baillival,
Pour notre bien on nous fait bien du mal.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS *seul.*

NON, je ne perdrai point cette gageure.
Amoureux ! moi ! quel conte ! ah, je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir ;
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acante est assez belle....
Et de la grace ! ah ! nul n'en a plus qu'elle....
Et de l'esprit !... quoi, dans le fond des bois !
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès ! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature !
J'estime Acante : oui, je dois l'estimer ;
Mais, grace au ciel, je suis très-loin d'aimer.

(*Il s'assied à une table.*)

Ah ! respirons. Voyons sur toute chose,
Quel plan de vie enfin je me propose...
De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en sortir que pour servir mon Roi,
De m'attacher, par un sage hyménée,
Une compagne agréable & bien née,
Pauvre de bien, mais riche de vertu,

Dont

Dont la nobleſſe & le ſort abattu,
A mes bienfaits doivent des jours proſpères:
Dormène ſeule a tous ces caractères;
Le ciel pour moi la réſerve aujourd'hui.
Allons la voir... d'abord écrivons-lui
Un compliment... mais que puis-je lui dire?
Acante eſt là * qui m'empêche d'écrire;

* *En ſe cognant le front avec la main.*

Oui, je la vois; comment la fuir? par où?

(*Il ſe relève.*)

Qui ſe croit ſage, ô ciel! eſt un grand fou.
Achevons donc... Je me vaincrai ſans doute.

(*Il finit ſa lettre.*)

Holà! quelqu'un... Je ſais bien qu'il en coûte.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, un Domeſtique.

LE MARQUIS.

TENEZ, portez cette lettre à l'inſtant.

LE DOMESTIQUE.

Où?

LE MARQUIS.

Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.

Acante? mais vraiment...

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acante, c'eſt Dormène

A qui j'écris... on a bien de la peine
Avec ſes gens.... tout le monde en ces lieux
Parle d'Acante; & l'oreille & les yeux
Sont remplis d'elle, & brouillent ma mémoire.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, Madᵉ. BERTHE, MATURIN.

MATURIN.

AH! voici bien pardienne une autre hiſtoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

MATURIN.

Pour le coup c'eſt le droit du ſeigneur;
On m'a volé ma femme.

BERTHE.

Oui, votre honneur
Sera honteux de cette vilenie;
Et je n'aurais pas cru cette infamie,
D'un grand ſeigneur, ſi bon, ſi libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'eſt-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal.

MATURIN.

Vous le ſavez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître,

Parle.

MATURIN.

Fort bien, vous vous fâchez, mon maître;
Oh! c'eſt à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment?

Explique-toi.

MATURIN.

C'eſt un enlèvement.
Savez-vous pas qu'à peine chez ſon père
Elle arriva pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont priſe à mon nez;
Tout en riant, & vîte l'ont conduite
Je ne ſais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur pourſuite....
Holà! quelqu'un.... ne perdez point de tems;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, & s'il faut ma préſence,
J'irai moi-même.

BERTHE (*à ſon mari.*)

Il parle tout de bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monſeigneur regarde cette injure,
Que c'eſt à lui qu'on a pris ſa future.

LE MARQUIS.

Et vous ſon père, & vous qui l'aimez tant;

Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre;
Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher?
Un tel malheur semble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur est pour elle;
C'est mon devoir; & j'ai dû pressentir
Que par votre ordre on la faisait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laissez-moi, sortez tous.
Ah! s'il se peut, modérons mon courroux....
Non, vous, restez.

MATURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS (*à Dignant.*)

Non; vous, vous, dis-je.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS *fur le devant*, DIGNANT *au fond*.

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le Chevalier m'avait prefque promis
De fe porter à des coups fi hardis.
Il croit au fond que cette gentilleffe
Eft pardonnable au feu de fa jeuneffe.
Il ne fait pas combien j'en fuis choqué,
A quel excès ce fou-là m'a manqué,
Jufqu'à quel point fon procédé m'offenfe.
Il déshonore, il trahit l'innocence;
Il perd Acante: & pour percer mon cœur,
Je n'ai paffé que pour fon raviffeur?
Un étourdi, que la débauche anime,
Me fait porter la peine de fon crime!
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il eft pétri des vices de fon père,
Il a fes traits, fes mœurs, fon caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, & je veux qu'aujourd'hui
Il foit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux.
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au tranſport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre perſonne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a préſenté ?

LE MARQUIS.

Eh, mon ami ! ſuis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi, ce paquet n'eſt pas encor ouvert ?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juſte ciel ! ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS.

Comment ! . . . J'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire
Que cet écrit était intéreſſant.

LE MARQUIS.

Eh ! liſons vîte.... Une table à l'inſtant ;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah mon maître !
Qu'aura-t-on fait, & qu'allez-vous connaître !

LE MARQUIS *assis examine ce paquet.*

Mais ce paquet, qui n'est pas à mon nom,
Est cacheté des sceaux de ma maison ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère
En d'autre tems aurait de quoi vous plaire ;
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS *lisant.*

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un sang illustre : & cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains ! quoi ! Laure est donc sa mère ?
Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père ?
Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, & j'ai dû vous prier
En sa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En un moment Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,
Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est à moi de l'aller consoler.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMÈNE.

LE MARQUIS (*à Dormène qui entre.*)

PARDONNEZ-MOI, j'allais chez vous, Madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
Acante.... à peine encor entré chez moi,
J'attendais peu l'honneur que je reçoi...
Une aventure assez désagrable....
Me trouble un peu... Que Gernance est coupable !

DORMÈNE.

De tous mes biens il me reste l'honneur ;
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur
Ne respectât le malheur qui m'opprime,
Et d'un parent ne détestât le crime.
Je ne viens point vous demander raison
De l'attentat commis dans ma maison....

LE MARQUIS.

Comment? chez vous ?

DORMÈNE.

C'est dans ma maison même
u'il a conduit le triste objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître !

DORMÈNE.

Il eſt plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être. . . . . Hélas ! ma faible voix
En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur ſenſiblement me touche ;
Daignez parler, & ne redoutez rien.

DORMÈNE.

Apprenez donc. . . .

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, DORMÈNE, DIGNANT ; *quelques* Domeſtiques *entrent précipitamment avec* MATURIN.

MATURIN.

TOUT va bien, tout va bien,
Tout eſt en paix, la femme eſt retrouvée ;
Votre parent nous l'avait enlevée :
Il nous la rend ; c'eſt peut-être un peu tard ;
Chacun ſon bien. Tu-dieu, quel égrillard !

LE MARQUIS (*à Dignant.*)

Courez ſoudain recevoir votre fille,
Qu'elle demeure au ſein de ſa famille.
Veillez ſur elle : ayez ſoin d'empêcher
Qu'aucun mortel oſe s'en approcher.

MATURIN.

Excepté moi ?

LE MARQUIS.

Non ; l'ordre que je donne
Eſt pour vous-même.

MATURIN.

Ouais ! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéiſſez...

MATURIN.

Par ma foi tous ces grands
Sont dans le fond de bien vilaines gens.
Droit du ſeigneur, femme que l'on enlève !
Défenſe à moi de lui parler,... Je crève.
Mais je l'aurai, car je ſuis fiancé.
Conſolons-nous, le plus fort eſt paſſé.

(*Il ſort.*)

LE MARQUIS.

Elle revient ; mais l'injure cruelle
Du Chevalier retombera ſur elle ;
Voilà le monde : & de tels attentats
Faits à l'honneur ne ſe réparent pas.
(*A Dormène.*)
Eh bien parlez, parlez ; daignez m'apprendre
Ce que je brûle & que je crains d'entendre.
Nous ſommes ſeuls.

DORMÈNE.

Il le faut bien, Monſieur !
Apprenez donc le comble du malheur :
C'eſt peu qu'Acante en ſecret étant née
De cette Laure illuſtre infortunée,
Soit ſous vos yeux prête à ſe marier

Indignement à ce riche fermier ;
C'eſt peu qu'au poids de ſa triſte miſère
On ajoutât ce fardeau néceſſaire.
Votre parent qui voulait l'enlever,
Votre parent qui vient de nous prouver
Combien il tient de ſon coupable père,
Gernance enfin....

LE MARQUIS.

Gernance !

DORMÈNE.

Il eſt ſon frère.

LE MARQUIS.

Quel coup horrible ! O ciel ! qu'avez-vous dit ?

DORMÈNE.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre aſſez ce que nous devons craindre :
Liſez, voyez combien Laure eſt à plaindre.

(*Le Marquis lit.*)

C'eſt ma parente ; & mon cœur eſt lié
A tous ſes maux que ſent mon amitié.
Elle mourra de l'affreuſe aventure
Qui ſous ſes yeux outrage la nature.

LE MARQUIS.

Ah ! qu'ai-je lu ? Que ſouvent nous voyons
D'affreux ſecrets dans d'illuſtres maiſons !
De tant de coups mon ame eſt oppreſſée ;
Je ne vois rien, je n'ai point de penſée.
Ah pour jamais il faut quitter ces lieux :
Ils m'étaient chers ; ils me ſont odieux.
Quel jour pour nous ! quel parti dois-je prendre ?

Le malheureux ose chez moi se rendre!
Le voyez-vous?

DORMÈNE.

Ah, Monsieur, je le voi;
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il passe, il vient à moi.
Daignez rentrer, Madame, & que sa vue
N'accroisse pas le chagrin qui vous tue;
C'est à moi seul de l'entendre, & je crois
Que ce sera pour la dernière fois.
Sachons dompter le courroux qui m'anime.

(*En regardant de loin.*)

Il semble, ô ciel! qu'il connaisse son crime!
Que dans ses yeux je lis d'égarement!
Ah! l'on n'est pas coupable impunément.
Comme il rougit! comme il pâlit... le traître!
A mes regards il tremble de paraître.
C'est quelque chose.

(*Tandis qu'il parle, Dormène se retire en regardant attentivement Gernance.*)



SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER (*de loin se cachant le visage.*)

AH ! Monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous ?
Vous malheureux ?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux. . .

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,
Dont je ressens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords ! vous ! est-il bien possible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible,
Plus que vous ne pensez : mais votre cœur
Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,

A l'amitié ? Vous ſentez-vous capable
D'oſer me faire un aveu véritable
Sans rien cacher !

LE CHEVALIER.

Comptez ſur ma candeur;
Je ſuis un libertin, mais point menteur,
Et mon eſprit que le trouble environne,
Eſt trop ému pour abuſer perſonne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout ſavoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai,
Que de débauche & d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au poſſeſſeur de ſes jeunes appas,
(Qu'à mon avis, il ne mérite pas.)
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure & de Dormène;
C'eſt une faute, il eſt vrai, j'en convien,
Mais j'étais fou, je ne penſais à rien.
Cette Dormène, & Laure ſa compagne,
Etaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu tems;
J'ai commencé par des propos galans,
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes;
Mais qu'ai-je vu ? la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait reſpecter l'innocence
S'armait pour elle, & prenait ſa défenſe.

J'ai recouru dans ces premiers momens,
A l'art de plaire, aux égards séduisans,
Aux doux propos, à cette déférence;
Qui fait souvent pardonner la licence.
Mais pour réponse, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'est alors que ses yeux moins sévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main;
Dans cet état, sa grace attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;
Et tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tansé ma hardiesse!
Oui, j'ai cru voir une chaste déesse,
Qui rejetait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse, & dans l'obscurité,
Elle ait cet air & cette dignité,
Ces sentimens, cet esprit, ce langage;
Je ne dis pas au dessus du village,
De son état, de son nom, de son sang;

Mais convenable au plus illuſtre rang ?
Non, il n'eſt point de mère reſpectable,
Qui condamnant l'erreur d'un fils coupable;
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'eſt écarté;
N'employant point l'aigreur & la colère,
Fière & décente, & plus ſage qu'auſtère.
De vous ſur-tout elle a parlé long-tems.

LE MARQUIS.

De moi? . . .

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, diſait-elle,
Etre à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un ſecret reſpect,
Que je n'avais ſenti qu'à ſon aſpect,
Je ſuis honteux, mes fureurs ſe captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent;
Et me voyant maître de leur logis,
Avec Acante, & deux ou trois bandits,
D'un juſte effroi leur ame s'eſt remplie;
La plus âgée en tombe évanouie.
Acante en pleurs la preſſe dans ſes bras;
Elle revient des portes du trépas.
Alors, ſur moi fixant ſa triſte vue,
Elle retombe, & s'écrie éperdue,
Ah! je crois voir Gernance... c'eſt ſon fils;
C'eſt lui... je meurs... A ces mots je frémis;
Et la douleur, l'effroi de cette dame,
Au même inſtant ont paſſé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, & je ſors,
Confus, ſoumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame eſt ſaiſie,
Charme mon cœur, & nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Liſez-le ſeul, peſez-le mûrement;
Et ſi pour moi vous conſervez, Gernance,
Quelque amitié, quelque condeſcendance,
Promettez-moi, lorſqu'Acante en ces lieux
Pourra paraître à vos coupables yeux,
D'avoir ſur vous un aſſez grand empire,
Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
L'abîme affreux d'où vos pas ſont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE MARQUIS.

Allez, vous tremblerez, vous dis-je.



SCÈNE VIII.

LE MARQUIS *seul.*

QUEL jour pour moi! tout m'étonne & m'afflige.
La belle Acante est donc de ma maison!
Mais sa naissance avait flétri son nom;
Son noble sang fut souillé par son père;
Rien n'est plus beau que le nom de sa mère;
Mais ce beau nom a perdu tous ses droits,
Par un hymen que réprouvent nos loix.
La triste Laure, ô pensée accablante!
Fut criminelle en faisant naître Acante.
Je le sais trop, l'hymen fut condamné,
L'amant de Laure est mort assassiné.
De maux cruels quel tissu lamentable!
Acante, hélas! n'en est pas moins aimable,
Moins vertueuse; & je sais que son cœur
Est respectable au sein du déshonneur;
Il ennoblit la honte de ses pères;
Et cependant, ô préjugés févères!
O loi du monde! injuste & dure loi!
Vous l'emportez...



SCÈNE IX.

LE MARQUIS, DORMÈNE.

LE MARQUIS.

MADAME, instruisez-moi,
Parlez, Madame, avez-vous vu son frère?

DORMÈNE.

Oui, je l'ai vu, sa douleur est sincère.
Il est bien étourdi; mais, entre nous,
Son cœur est bon, il est conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh! mais, Acante!

DORMÈNE.

Elle ne peut connaître
Jusqu'à présent le sang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi, sa naissance illégitime!

DORMÈNE.

Hélas!
Il est trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'est pas.

DORMÈNE.

Que dites-vous?

LE MARQUIS (*relisant un papier qu'il a gardé.*)

Sa mère était sans crime ;
Sa mère au moins crut l'hymen légitime ;
On la trompa, son destin fut affreux.
Ah ! quelquefois le ciel moins rigoureux
Daigne approuver ce qu'un monde profane
Sans connaissance avec fureur condamne.

DORMÈNE.

Laure n'est point coupable, & ses parens
Se sont conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier sa fille en un village !
A ce beau sang faire un pareil outrage !

DORMÈNE.

Elle est sans biens ; l'âge, la pauvreté,
Un long malheur abaisse la fierté.

LE MARQUIS.

Elle est sans biens ! votre noble courage
La recueillit !

DORMÈNE.

Sa misère partage
Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,
Ayant si peu, de faire encor du bien !
Riches & grands, que le monde contemple,
Imitez donc un si touchant exemple.
Nous contentons à grands frais nos desirs ;
Sachons goûter de plus nobles plaisirs.
Quoi ! pour aider l'amitié, la misère,

Dormène a pu s'ôter le nécessaire ;
Et vous n'osez donner le superflu !
O juste ciel ! qu'avez-vous résolu ?
Que faire enfin ?

DORMÈNE.

Vous êtes juste & sage;
Votre famille a fait plus d'un outrage
Au sang de Laure, & ce sang généreux
Fut par vous seuls jusqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment ? comment ?

DORMÈNE.

Le comte votre père ;
Homme inflexible en son humeur sévère,
Opprima Laure, & fit par son crédit
Casser l'hymen ; & c'est lui qui ravit
A cette Acante, à cette infortunée,
Les nobles droits du sang dont elle est née.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en est trop... mon cœur est ulcéré.
Oui, c'est un crime... il sera réparé,
Je vous le jure.

DORMÈNE.

Et que voulez-vous faire ?

LE MARQUIS.

Je veux...

DORMÈNE.

Quoi donc ?

LE MARQUIS.

Mais lui servir de père.

DORMÈNE.

Elle en eſt digne.

LE MARQUIS.

Oui... mais je ne dois pas
Aller trop loin.

DORMÈNE.

Comment trop loin !

LE MARQUIS.

Hélas ! ...
Madame, un mot : conſeillez-moi de grace ;
Que feriez-vous, s'il vous plaît, à ma place ?

DORMÈNE.

En tous les tems je me ferais honneur
De conſulter votre eſprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! ...

DORMÈNE.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien. Mais, Madame,
En quel état eſt Acante ?

DORMÈNE.

Son ame
Eſt dans le trouble, & ſes yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ſes douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti : je vous laiſſe ;
Soyez ici ſouveraine maîtreſſe,
Et pardonnez à mon eſprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.

(*Il ſort.*)

SCÈNE X & dernière.

DORMÈNE *seule.*

Dans cet état, quel chagrin peut le mettre?
Qu'il est troublé ! j'en juge par sa lettre;
Un style assez confus, des mots rayés,
De l'embarras, d'autres mots oubliés;
J'ai lu pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il passe pour très-sage;
Il veut me voir, me parler, & ne dit
Pas un seul mot sur tout ce qu'il m'écrit !
Et pour Acante il paraît bien sensible !
Quoi ! voudrait-il ? ... Cela n'est pas possible.
Aurait-il eu d'abord quelque dessein
Sur son parent? ... Demandait-il ma main?
Le chevalier jadis m'a courtisée,
Mais qu'espérer de sa tête insensée?
L'amour encor n'est point connu de moi;
Je dus toujours en avoir de l'effroi;
Et le malheur de Laure est un exemple
Qu'en frémissant tous les jours je contemple !
Il m'avertit d'éviter tout lien;
Mais qu'il est triste, ô ciel ! de n'aimer rien !

Fin du quatrième acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

FAISONS la paix, Chevalier, je confeſſe
Que tout mortel eſt paîtri de faibleſſe,
Que le ſage eſt peu de choſe; entre nous,
J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure?
Vous aimez donc?

LE MARQUIS.

Oh non, je vous le jure:
Mais par l'hymen, tout prêt de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconſtance eſt étrange & ſoudaine.
Paſſe pour moi: mais que dira Dormène?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
Où par haſard le mot d'hymen ſe lit?

LE

LE MARQUIS.

Il eſt trop vrai ; c'eſt là ce qui me gêne.
Je prétendais m'impoſer cette chaîne ;
Mais à la fin m'étant bien conſulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh bien, ſi j'aime,
Je ſuis encor le maître de moi-même ;
Et je pourrai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager, & ſans me compromettre.
Car en effet, ſi j'avais pu promettre,
Je ne pourrais balancer un moment.
A gens d'honneur promettre vaut ſerment.
Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau deſſein, qui paraît fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarraſſant ;
Et tout le monde ici ſera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous ? contenter tout le monde ?
Quelle folie !

LE MARQUIS.

En un mot, ſi l'on fronde
Mon changement, j'oſe eſpérer au moins
Faire approuver ma conduite & mes ſoins.
Colette vient, par mon ordre on l'appelle ;
Je vais l'entendre, & commencer par elle.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.

VENEZ, Colette.

COLETTE.

Oh j'accours, Monſeigneur;
Prête en tous tems, & toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuſe?

COLETTE.

Oui, ſur ma vie;
N'en doutez pas, c'eſt ma plus forte envie.
Que faut-il faire?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux, & du bien?

COLETTE.

Oui, l'un & l'autre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour la dot, & j'ordonne
Que Maturin vous épouſe aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Maturin, ou tout autre que lui;

Qui vous voudrez, j'obéis ſans replique.
Trois mille francs ! ah l'homme magnifique !
Le beau préſent ! que monſeigneur eſt bon !
Que Maturin va bien changer de ton !
Qu'il va m'aimer ! que je vais être fière!
De ce pays je ſerai la première.
Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en reſſens auſſi,
D'avoir déjà pleinement réuſſi ;
L'une des trois eſt déjà fort contente.
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acante
Que devient-elle ? on va la marier,
A ce qu'on dit, à ce beau chevalier.
Tout le monde eſt heureux, j'en ſuis charmée.
Ma chère Acante !

LE CHEVALIER (*en regardant le Marquis.*)

Elle doit être aimée,
Et le ſera.

LE MARQUIS (*au Chevalier.*)

La voici, je ne puis
La conſoler en l'état où je ſuis.
Venez, je vais vous dire ma penſée.

(*Ils ſortent.*)



SCÈNE III.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

MA chère Acante, on t'avait fiancée,
Moi déboutée, on me marie.

COLETTE.

A qui?

COLETTE.

A Maturin.

ACANTE.

Le ciel en ſoit béni.
Et depuis quand?

COLETTE.

Eh, depuis tout à l'heure.

ACANTE.

Eſt-il bien vrai?

COLETTE.

Du fond de ma demeure
J'ai comparu pardevant monſeigneur.
Ah! la belle ame! ah qu'il eſt plein d'honneur!

ACANTE.

Il l'eſt, ſans doute.

COLETTE.

Oui, mon aimable Acante;

Il m'a promis une dot opulente,
Fait ma fortune, & tout le monde dit
Qu'il fait la tienne, & l'on s'en réjouit.
Tu vas, dit-on, devenir chevalière,
Cela te fied, car ton allure eſt fière.
On te fera dame de qualité,
Et tu me recevras avec bonté.

ACANTE.

Ma chère enfant, je ſuis fort ſatisfaite
Que ta fortune ait été ſi-tôt faite.
Mon cœur reſſent tout ton bonheur... Hélas!
Elle eſt heureuſe, & je ne le ſuis pas!

COLETTE.

Que dis-tu là? qu'as-tu donc dans ton ame?
Peut-on ſouffrir quand on eſt grande dame?

ACANTE.

Va, ces ſeigneurs qui peuvent tout oſer,
N'enlèvent point, crois-moi, pour épouſer.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaiſies,
Non de l'amour; leurs démarches hardies,
Leurs procédés montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de notre état:
C'eſt ce dédain qui me met en colère.

COLETTE.

Bon, des dédains! c'eſt bien tout le contraire;
Rien n'eſt plus beau que ton enlèvement;
On t'aime, Acante, on t'aime aſſurément.
Le chevalier va t'épouſer, te dis-je,
Tout grand ſeigneur qu'il eſt: ... cela t'afflige?

ACANTE.

Mais monſeigneur le marquis, qu'a-t-il dit?

COLETTE.

Lui ? rien du tout.

ACANTE.

Hélas !

COLETTE.

C'eſt un eſprit
Tout en dedans, ſecret, plein de myſtère ;
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

ACANTE.

Du chevalier je déteſte l'amour.

COLETTE.

Oui, oui, plains-toi de te voir en un jour
De Maturin pour jamais délivrée,
D'un beau ſeigneur pourſuivie, adorée ;
Un mariage en un moment caſſé
Par monſeigneur, un autre commencé.
Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me parais difficile, ma chère....
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva ?
Il vient à toi, n'eſt-ce rien que cela ?
T'ai-je trompée ? es-tu donc tant à plaindre ?

ACANTE.

Allons, fuyons.



SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

DEMEUREZ, fans me craindre ;
Le marquis veut que je fois à vos pieds.

COLETTE (*à Acante.*)

Qu'avais-je dit ?

LE CHEVALIER (*à Acante.*)

Eh quoi ! vous me fuyez ?

ACANTE.

Ofez-vous bien paraître en ma préfence ?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offenfe ;
Par moi, vous dis-je, il veut vous confoler.

ACANTE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.

(*A Colette qui veut s'en aller.*)

Ah ! refte ici : ce raviffeur m'accable.

COLETTE.

Ce raviffeur eft pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER (*à Acante.*)

Confervez-vous au fond de votre cœur
Pour ma préfence une invincible horreur ?

ACANTE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le fuis, mais mon remords extrême
Répare tout, & doit vous apaiser.
Ma folle erreur avait pu m'abuser.
Je fus furpris par une indigne flamme ;
Et mon devoir m'amène ici, Madame.

ACANTE.

Madame ! à moi ! quel nom vous me donnez !
Je fais l'état où mes parens font nés.

COLETTE.

Madame ! . . oh ! oh ! quel eft donc ce langage ?

ACANTE.

Ceffez, Monfieur, ce titre eft un outrage ;
C'eft s'avilir que d'ofer recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je fuis Acante, & mon nom doit fuffire,
Il eft fans tache.

LE CHEVALIER.

Ah ! que puis je vous dire ?
Ce nom m'eft cher : allez, vous oublîrez
Mon attentat; quand vous me connaîtrez,
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

ACANTE.

Qui ? moi, Monfieur !

COLETTE (*à Acante.*)

C'eft fon remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette, je prétends
Qu'elle ait pour moi les plus purs ſentimens.

ACANTE.

Je ne ſais pas quel deſſein vous anime ;
Mais commencez par avoir mon eſtime.

LE CHEVALIER.

C'eſt le ſeul but que j'aurai déſormais ;
J'en ſerai digne, & je vous le promets.

ACANTE.

Je le deſire, & me plais à vous croire.
Vous êtes né pour connaître la gloire ;
Mais ménagez la mienne, & me laiſſez.

LE CHEVALIER.

Non, c'eſt en vain que vous vous offenſez.
Je ne ſuis point amoureux, je vous jure ;
Mais je prétends reſter.

COLETTE.

Bon, double injure.
Cet homme eſt fou, je l'ai penſé toujours.
Dormène vient, ma chère, à ton ſecours.
Démêle-toi de cette grande affaire ;
Ou donne grace, ou garde ta colère.
Ton rôle eſt beau, tu fais ici la loi.
Tu vois les grands à genoux devant toi.
Pour moi je ſuis condamnée au village.
On ne m'enlève point, & j'en enrage.
On vient, adieu, ſuis ton brillant deſtin ;
Et je retourne à mon gros Maturin.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE V.

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMÈNE, DIGNANT.

ACANTE.

HÉLAS, Madame, une fille éperdue
En rougiſſant paraît à votre vue.
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
Que l'on me laiſſe avec mon raviſſeur?
Et vous auſſi, vous m'accablez, mon père!
A ce méchant au lieu de me ſouſtraire,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux;
Je l'y revois; mon maître fuit mes yeux.
Mon père, au moins, c'eſt en vous que j'eſpère...

DIGNANT.

O cher objet! vous n'avez plus de père!

ACANTE.

Que dites-vous?

DIGNANT.

Non, je ne le ſuis pas.

DORMÈNE.

Non, mon enfant, de ſi charmans appas
Sont nés d'un ſang dont vous êtes plus digne.
Préparez-vous au changement inſigne
De votre ſort; & ſur-tout pardonnez
Au chevalier.

ACANTE.

Moi, Madame?

DORMÈNE.

Apprenez,

Ma chère enfant, que Laure eſt votre mère.

ACANTE.

Elle!... Eſt-il vrai?

DORMÈNE.

Gernance eſt votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui, je le ſuis, oui, vous êtes ma ſœur.

ACANTE.

Ah! je ſuccombe. Hélas! eſt-ce un bonheur?

LE CHEVALIER.

Il l'eſt pour moi.

ACANTE.

De Laure je ſuis fille!
Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état & mon nom?
D'où peut venir ce fatal abandon?
D'où vient qu'enfin daignant me reconnaître,
Ma mère ici n'a point oſé paraître?
Ah! s'il eſt vrai que le ſang nous unit,
Sur ce myſtère éclairez mon eſprit.
Parlez, Monſieur, & diſſipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte
Sont naturels, & tout vous ſera dit.

DORMÈNE.

Dans ce moment, Acante, il vous ſuffit
D'avoir connu quelle eſt votre naiſſance.

Vous me devez un peu de confiance.

ACANTE.

Laure est ma mère, & je ne la vois pas!

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous serez dans ses bras.

DORMÈNE.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

ACANTE.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.
Quoi! j'ai l'honneur d'être de la maison
De monseigneur!

LE CHEVALIER.

Vous honorez son nom.

ACANTE.

Abusez-vous de mon esprit crédule?
Et voulez-vous me rendre ridicule?
Moi, de son sang! ah! s'il était ainsi,
Il me l'eût dit, je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé.... je ne sais quoi l'accable:
Il est saisi d'un trouble inconcevable.

ACANTE.

Ah! je le vois.



SCÈNE VI & dernière.

ACANTE, DORMÈNE, DIGNANT, LE CHEVALIER, LE MARQUIS (*au fond.*)

LE MARQUIS (*au Chevalier.*)

Il ne fera pas dit
Que cette enfant ait troublé mon efprit.
Bientôt l'abfence affermira mon ame.
(*Apercevant Dormène.*)
Ah pardonnez : vous étiez là, Madame!

LE CHEVALIER.

Vous paraiffez étrangement ému!

LE MARQUIS.

Moi!... point du tout. Vous ferez convaincu
Qu'avec fang froid je règle ma conduite.
De fon deftin Acante eft-elle inftruite?

ACANTE.

Quel qu'il puiffe être, il paffe mes fouhaits.
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permets, ô ciel! qu'ici je puiffe faire
Plus d'un heureux!

LE CHEVALIER.

C'eft une grande affaire.
Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez;
Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez !

(A Dormène.)

Belle Dormène, oubliez-vous l'offenfe,
L'égarement du coupable Gernance ?

DORMÈNE.

Oui, tout eft réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'eft pas.

Votre grand nom, vos vertueux appas
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le fais trop; votre âme non commune
N'a pas de quoi fuffire à vos bienfaits;
Votre deftin doit changer déformais.
Si j'avais pu d'un heureux mariage
Choifir pour moi l'agréable efclavage;
C'eût été vous (& je vous l'ai mandé)
Pour qui mon cœur fe ferait décidé.
Voudriez-vous, Madame, qu'à ma place
Le chevalier, pour mieux obtenir grace,
Pour devenir à jamais vertueux,
Prît avec vous d'indiffolubles nœuds ?
Le meilleur frein pour fes mœurs, pour fon âge,
Eft une époufe aimable, noble & fage.
Daignerez-vous accepter un château
Environné d'un domaine affez beau ?
Pardonnez-vous cette offre ?

DORMÈNE.

Ma furprife

Eft fi puiffante, à tel point me maîtrife,
Que ne pouvant encor me déclarer,
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire auſſi : mais je fais plus, Madame ;
Je vous ſoumets l'empire de mon ame,
A tous les deux je devrai mon bonheur.
Mais ſeconderez-vous mon bienfaiteur ?

DORMÈNE.

Conſultez-vous, méritez mon eſtime,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et . . . vous . . Acante ? . . .

ACANTE.

Eh bien ! mon protecteur. . ?

LE MARQUIS (*à part.*)

Pourquoi tremblai-je en parlant ?

ACANTE.

Quoi, Monſieur. . ?

LE MARQUIS.

Acante . . . vous . . . qui venez de renaître ;
Vous qu'une mère ici va reconnaître,
Vivez près d'elle ; & de ſes triſtes jours
Adouciſſez & prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frère, une mère, une amie.
Je veux . . . ſouffrez qu'à votre mère, à vous,
Je faſſe un ſort indépendant & doux.
Votre fortune, Acante, eſt aſſurée;

L'acte est passé, vous vivrez honorée,
Riche... contente... autant que je le peux.
J'aurais voulu... mais goûtez toutes deux,
Dormène & vous, les douceurs fortunées
Que l'amitié donne aux ames bien nées...
Un autre bien que le cœur peut sentir
Est dangereux... Adieu... je vais partir.

LE CHEVALIER.

Eh quoi! ma sœur, vous n'êtes point contente?
Quoi! vous pleurez?

ACANTE.

Je suis reconnaissante;
Je suis confuse... Ah! c'en est trop pour moi.
Mais j'ai perdu plus que je ne reçoi...
Et ce n'est pas la fortune que j'aime...
Mon état change, & mon ame est la même;
Elle doit être à vous... Ah permettez
Que, le cœur plein de vos rares bontés,
J'aille oublier ma première misère,
J'aille pleurer dans le sein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos sens sont agités!
Qu'avez-vous donc? qu'ai-je fait?

ACANTE.

Vous partez.

DORMÈNE.

Ah ! qu'as-tu dit ?

ACANTE.

La vérité, Madame ;
La vérité plaît à votre belle ame.

LE MARQUIS.

Non, c'en eſt trop pour mes ſens éperdus. . .
Acante. . .

ACANTE.

Hélas ! . . .

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus ?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle eſt la fille ;
Elle retrouve un frère, une famille ;
Et moi je trouve un mariage heureux.
Mais je vois bien que vous en ferez deux.
Vous payerez, la gageure eſt perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue. . . Oui, mon ame eſt vaincue.
Dormène & Laure, Acante, & vous, & moi ;
Soyons heureux. . . Oui. . . recevez ma foi,
Aimable Acante ; allons que je vous mène

Chez votre mère ... elle fera la mienne,
Elle oublira pour jamais son malheur.

ACANTE.

Ah ! je tombe à vos pieds....

LE CHEVALIER.

Allons, ma sœur;
Je fus bien fou : son cœur fut insensible;
Mais on n'est pas toujours incorrigible.

Fin du cinquième & dernier acte.



LE
DÉPOSITAIRE,
COMEDIE.





PRÉFACE.

L'ABBÉ de *Château-neuf*, auteur du dialogue sur la musique des anciens, ouvrage savant & agréable, rapporte, à la page 116, l'anecdote suivante.

« *Molière* nous cita mademoiselle *Ninon de* „ *l'Enclos* comme la personne qu'il connaissait sur „ le ridicule qui faisait une plus prompte im- „ pression, & nous apprit qu'ayant été la veille lui „ lire son Tartuffe (selon la coutume de la con- „ sulter sur tout ce qu'il faisait) elle l'avait payé „ en même monnoie par le récit d'une aventure „ qui lui était arrivée avec un scélérat à peu près „ de cette espèce, dont elle lui fit le portrait „ avec des couleurs si vives & si naturelles, que „ si sa pièce n'eût pas été faite, nous disait-il, „ il ne l'aurait jamais entreprise, tant il se „ serait cru incapable de rien mettre sur le théâtre „ d'aussi parfait que le Tartuffe de mademoiselle „ *de l'Enclos*.

Supposé que *Molière* ait parlé ainsi, je ne sais à quoi il pensait. Cette peinture d'un faux dévot si vive & si brillante dans la bouche de *Ninon*, aurait dû au contraire exciter *Molière* à composer sa comédie du Tartuffe, s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le sien eût vu tout d'un coup dans le simple récit de *Ninon* de quoi construire son inimitable pièce, le chef-d'œuvre du

bon comique, de la faine morale, & le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereufe. D'ailleurs, il y a, comme on fait, une prodigieufe différence entre raconter plaifamment, & intriguer une comédie fupérieurement.

L'aventure dont parlait *Ninon* pourrait fournir un bon conte, fans être la matière d'une bonne comédie.

Je me fouviens qu'étant un jour dans la néceffité d'emprunter de l'argent d'un ufurier, je trouvai deux crucifix fur fa table. Je lui demandai fi c'étaient des gages de fes débiteurs, il me répondit que non, mais qu'il ne faifait jamais de marché qu'en préfence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un feul fuffifait, & que je lui confeillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, & me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il me courut après fur l'efcalier, & me dit en faifant le figne de la croix que fi je pouvais l'affurer que je n'avais point eu de mauvaifes intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en confcience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il fe réfolut donc à me prêter fur gages à dix pour cent pour fix mois, retint les intérêts par devers lui, & au bout de fix mois il difparut avec mes gages qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté.

La figure de ce galant homme, fon ton de voix, toutes fes allures étaient fi comiques, qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite hiftoriette. Mais cer-

tainement ſi j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus inſipides.

Il en eſt peut-être ainſi de la comédie du dépoſitaire. Le fond de cette pièce eſt ce même conte que mademoiſelle *de l'Enclos* fit à *Molière*. Tout le monde ſait que *Gourville* ayant confié une partie de ſon bien à cette fille ſi galante & ſi philoſophe, & une autre à un homme qui paſſait pour très-dévot, le dévot garda le dépôt pour lui, & celle qu'on regardait comme peu ſcrupuleuſe le rendit fidèlement ſans y avoir touché.

Il y a auſſi quelque choſe de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiſelle *de l'Enclos* racontait ſouvent qu'elle avait fait un honnête-homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, & qui ayant été volé par des hypocrites, avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'eſt aviſé de faire une comédie qu'on n'a jamais oſé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théâtral. Nous penſons même qu'elle n'eſt pas faite pour être jouée. Les uſages, le goût ſont trop changés depuis ce tems-là. Les mœurs bourgeoiſes ſemblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrognes : c'eſt une mode qui était trop commune du tems de *Ninon*. On ſait que *Chapelle* s'enivrait preſque tous les jours. *Boileau* même dans ſes premières ſatyres, le ſobre *Boileau* parle toujours de bouteilles de vin, & de trois ou quatre cabaretiers, ce qui ſerait aujourd'hui inſupportable.

Nous donnons ſeulement cette pièce comme un

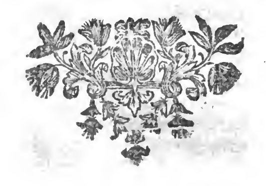
monument très-singulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que pensait *Ninon* sur la probité & sur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de *Château-neuf*, pag. 211.

" Comme le premier usage qu'elle a fait de sa
„ raison a été de s'affranchir des erreurs vulgai-
„ res, elle a compris de bonne heure qu'il ne
„ peut y avoir qu'une même morale pour les hom-
„ mes & pour les femmes. Suivant cette maxime
„ qui a toujours fait la règle de sa conduite, il
„ n'y a ni exemple, ni coutume qui pût lui faire
„ excuser en elle la fausseté, l'indiscrétion, la
„ malignité, l'envie, & tous les autres défauts,
„ qui, pour être ordinaires aux femmes, n'en
„ blessent pas moins les premiers devoirs de la
„ société.

» Mais ce principe qui lui fait ainsi juger des
» passions selon qu'elles sont en elles-mêmes,
„ l'engage aussi, par une suite nécessaire, à ne
„ les pas condamner plus sévèrement dans l'un
„ que dans l'autre sexe. C'est pour cela, par
„ exemple, qu'elle n'a jamais pu respecter l'au-
„ torité de l'opinion dans l'injustice qu'ont les
„ hommes de tirer vanité de la même passion à
„ laquelle ils attachent la honte des femmes,
„ jusqu'à en faire leur plus grand, ou plutôt
„ leur unique crime : de la même manière qu'on
„ réduit aussi leurs vertus à une seule, & que
„ la probité qui comprend toutes les autres, est
„ une qualification aussi inusitée à leur égard,
„ que si elles n'avaient aucun droit d'y pré-
„ tendre.

Ce

Ce caractère est précisément le même qu'on retrouve dans la pièce, & ces traits nous ont paru suffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des singularités de notre littérature, & sur-tout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une personne aussi singulière que mademoiselle *Ninon de l'Enclos*. Le lecteur est seulement prié de faire attention que ce n'est pas la *Ninon* de vingt ans, mais la *Ninon* de quarante.



ACTEURS.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans ; très-bien mise ; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE l'aîné ; grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILLE le jeune, petit-maître du bon ton.

Mr. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, & l'air recueilli.

L'Avocat PLACET, en rabat & en robe, l'air empesé, & déclamant tout.

Mr. AGNANT, bon bourgeois, buveur, & non pas ivrogne de comédie.

Mde. AGANT, habillée & coiffée à l'antique, bourgeoise acariâtre.

LISETTE, } valets de comédie dans l'ancien goût.
PICARD, }

La scène est chez mademoiselle Ninon de l'Enclos, au Marais.



LE DÉPOSITAIRE, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINON, GOURVILLE le jeune.

Le jeune GOURVILLE.

AINSI, belle Ninon, votre philosophie
Pardonne à mes défauts, & souffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin;
Vous êtes tolérante, & j'en ai grand besoin.

NINON.

J'aime assez, cher Gourville, à former la jeunesse.
Le fils de mon ami vivement m'intéresse.
Je touche à mon hiver, & c'est mon passe-tems
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printems.
N'étant plus bonne à rien désormais pour moi-même,
Je suis pour le conseil : voilà tout ce que j'aime ;

Mais la févérité ne me va point du tout.
Hélas ! on fait affez que ce n'eft point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage ;
J'en eus un peu befoin quand j'étais à votre âge.
Eh bien, vous aimez donc cette petite Agnant?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'eft une aimable enfant.
Sa mère quelquefois dans la maifon l'amène.
J'ai l'œil bon ; j'ai prévu de loin votre fredaine ;
Mais eft-ce un fimple goût, une inclination ?

Le jeune GOURVILLE.

Du moins, pour le préfent, c'eft une paffion.
Un certain avocat pour mari fe propofe :
Mais auprès de la fille il a perdu fa caufe.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez fu plaider.

Le jeune GOURVILLE.

Je fuis affez heureux pour la perfuader.

NINON.

Sans doute, vous flattez & le père & la mère,
Et jufqu'à l'avocat : c'eft le grand art de plaire.

Le jeune GOURVILLE.

J'y mets comme je puis, tous mes petits talens.
Le père aime le vin.

NINON.

C'eft un vice du tems,
La mode en paffera. Ces buveurs me déplaifent ;

Leur gaîté m'aſſourdit, leurs vains diſcours me
pèſent ;
J'aime peu leurs chanſons, & je hais leur fracas ;
La bonne compagnie en fait très-peu de cas.

Le jeune GOURVILLE.

La mère Agnant eſt bruſque, emportée & revê-
che,
Sotte, un oiſon bridé devenu pigrièche ;
Bonne diableſſe au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait
De nos très-ſots voiſins le fidèle portrait.
Mais on doit ſe plier à ſouffrir tout le monde ;
Les plats & lourds bourgeois dont cette ville
abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis ſeigneurs, nos pincés beaux eſprits :
C'eſt un mal néceſſaire & que ſouvent j'eſſuie ;
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'en-
nuie.

Le jeune GOURVILLE.

Mais Sophie eſt charmante & ne m'ennuîra pas.

NINON.

Ah ! je vous avoûrai qu'elle eſt pleine d'appas.
Aimez-la ; quittez-la, mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils ſoient, ſera toujours fa-
cile.
A la droite raiſon dans le reſte ſoumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis,
Soyez homme d'honneur, d'eſprit & de courage.
Et livrez-vous ſans crainte aux erreurs du bel âge.

Quoi qu'en disent l'Astrée & Clélie & Cyrus;
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus.
L'amour n'exige point de raison, de mérite (*).
J'ai vu des sots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte.
Je fus, & tout Paris l'a souvent publié,
Infidèle en amour, fidèle en amitié.
Je vous chéris, Gourville, & pour toute ma vie.
Votre père n'eut pas de plus constante amie,
Dans des tems malheureux il arrangea mon bien;
Je dois tout à ses soins, sans lui je n'aurais rien.
Vous savez à quel point j'avais sa confiance;
C'est un plaisir pour moi que la reconnaissance;
Elle occupe le cœur: je n'ai point de parens:
Et votre frère & vous, me tenez lieu d'enfans.

Le jeune GOURVILLE.

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable:
Ninon dans tous les tems fut un homme estimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement,
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant?

Le jeune GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le tems, où de votre fortune
Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune,
Grace à monsieur Garant, pourra se débrouiller.

(*) Ce sont les propres paroles de Ninon, dans le petit livre de l'abbé de Château-neuf.

Le jeune GOURVILLE.

Ce bon monſieur Garant me fait toujours bâiller.
Il eſt ſi compaſſé, ſi grave, ſi ſévère !
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop ſentir que par un ſort fâcheux
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il eſt vrai, le mot de légitime.
Gourville votre père eut la publique eſtime.
Il eut mille vertus; mais il eut entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop ſage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne poſſédez rien; mais ce monſieur Garant,
Son banquier autrefois, & ſon correſpondant,
Pour deux cens mille francs étant ſon légataire,
N'en eſt, vous le ſavez, que le dépoſitaire.
Il fera ſon devoir, il l'a dit devant moi;
L'honneur eſt plus puiſſant, plus ſacré que la loi.

Le jeune GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme, de ſermons me rompt toujours la tête :
Directeur d'hôpitaux, ſyndic & marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je ſuis une tête légère,
Un jeune diſſolu, ſans mœurs, ſans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs;

Oui, je suis débauché, mais, parbleu, j'ai des mœurs.
Je ne dois rien, je suis fidèle à mes promesses;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses;
Je bois sans m'enivrer; j'ai tout payé comptant;
Je ne vais point jouer, quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il est, ma foi je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il est un tems pour tout.

Le jeune GOURVILLE.

Monsieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'esprit tout autrement tourné.
Il est sage & profond, sa conduite est austère;
Il lit les vieux auteurs & ne les entend guère:
Il méprise le monde. Eh bien, qu'il soit un jour,
Pour prix de ses vertus, marguillier à son tour.
Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,
C'est le plaisir; l'argent, voyez-vous, ne m'est rien.
Je suis assez content d'un honnête entretien.
L'avarice est un monstre; & pourvu que je puisse
Supplanter l'avocat, mon sort est trop propice.

NINON.

Tout réussit aux gens qui sont doux & joyeux.
Pour monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux:
Un précepteur maudit maîtrisant sa jeunesse
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,
De sombres visions tourmenta son esprit,

Et l'âge a conſervé ce que l'enfance y mit.
Il s'eſt fait à lui-même un bien triſte eſclavage.
Malheur à tout eſprit qui veut être trop ſage.
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,
D'un jeune écervelé, quand il a de l'eſprit.
Mais un jeune pédant, fût-il très-eſtimable,
Deviendra, s'il perſiſte, un être inſupportable.
Je ris, lorſque je vois que votre frère a fait
L'extravagant deſſein d'être un homme parfait.

Le jeune GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon eſt un plaiſant prodige.

NINON.

Le parti qu'il a pris n'eſt pas ce qui m'afflige.
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots,
Et je crains les fripons qui gouvernent les ſots.

Le jeune GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCÈNE II.

NINON, le jeune GOURVILLE, Mr. GARANT en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.

Monſieur GARANT.

Je me ſuis fait attendre.
Le tems, vous le ſavez, eſt difficile à prendre.
Mes emplois ſont bien lourds.

NINON.

Je le sais.

Monsieur GARANT.

* bien pesans.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

Monsieur GARANT.

Sans mes soins vigilans,
Sans mon activité....

NINON.

Fort bien.

Monsieur GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit....

NINON.

Encor!

Monsieur GARANT.

L'œuvre aurait pu, je pense
Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! tout Paris en parle, & vous en sait bon gré.

Monsieur GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres! leurs souffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir;
C'est un devoir sacré.

Monsieur GARANT.

Leurs maux me font souffrir!

Le jeune GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt seront dans l'opulence.

NINON.

Çà, monsieur l'aumônier, vous savez que céans
Il est ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigens,
Ils sont recommandés à vos nobles largesses.
Vous n'avez pas, sans doute, oublié vos promesses.

Monsieur GARANT.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville,
Si bon pour ses amis, ... qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima, ... qui fut si bon pour moi,
Si généreux! ... je sais tout ce que je lui doi,
L'honneur, la probité, l'équité, la justice,
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah! que c'est parler bien!

Le jeune GOURVILLE.

Il est fort éloquent.

Monsieur GARANT.

Que dites-vous là?

Le jeune GOURVILLE.

Rien.

NINON (*le contrefaisant.*)

Je me flatte, je crois, je suis persuadée,
Je me sens convaincue, & sur-tout j'ai l'idée;
Que vous rendrez bientôt les deux cens mille francs
A votre ami si cher, ès mains de ses enfans.

Monsieur GARANT.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes;
Et les moindres délais en ce cas sont des crimes;
L'honneur, la probité, le sens & la raison,
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,
A voir quand & comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien considérer si le droit est lézé,
Si tout est bien en ordre.

NINON.

Eh! rien n'est plus aisé;
Des deux cens mille fancs n'êtes-vous pas le maître?

Monsieur GARANT.

Oui! oui. Son testament le fait connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchans.

NINON.

Eh bien, à chacun d'eux donnez cent mille francs.

Le jeune GOURVILLE.

Le compte est clair & net.

Monsieur GARANT.

Oui; cette arithmétique
Est parfaite en son genre, & n'a point de replique;
Égales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous assurez la paix de leur société.

Monsieur GARANT.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre ;
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée est la vôtre ?
Tout est réglé, monsieur...

Monsieur GARANT.

Il faudra mûrement
Consulter sur ce cas quelque avocat savant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire ;
Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

Le jeune GOURVILLE.

Mon père n'en a point.

Monsieur GARANT.

Hélas ! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras ;
Si jamais il fallait que par quelque artifice
J'éludasse les loix de la sainte justice !
L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout...

NINON.

Le véritable honneur est très-fort de mon goût ;
Mais il fait écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

Monsieur GARANT.

Je suis persuadé, madame, je le crois ;
C'est mon opinion... mais la rigueur des loix ;
De ces collatéraux, les plaintes, les murmures ;
Et les prétentions avec les procédures...

NINON.

Ayez des procédés; je réponds du succès.

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

Monsieur GARANT.

Vous ne connaissez pas, Madame, les affaires ;
Leurs détours, leurs dangers, les loix & leurs mystères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'instant
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lisette
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle sait ce que c'est.

Le jeune GOURVILLE.

J'y cours.



SCÈNE III.

NINON, monfieur GARANT.

Monfieur GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
De mauvais fentimens... une allure mauvaife.
Je crains que s'il était un jour trop à fon aife...
Il ne fe confirmât dans le mal...

NINON.

Mais vraiment,
Vous me touchez le cœur par un foin fi prudent.

Monfieur GARANT.

Il eft fort libertin; une trop grande aifance,
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence...
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeuneffe:
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richeffe;
Point d'excès, mais fon bien lui doit appartenir.

Monfieur GARANT.

D'accord, c'eft à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et fon frère ?

Monfieur GARANT.

Ah ! pour lui ce font d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc ? ...

Monfieur GARANT.

Vous avez acheté fous fon nom,
Quand fon père vivait, votre propre maifon.

NINON.

Oui....

Monfieur GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que fon père lui fit.

Monfieur GARANT.

Mais cela n'eft pas fage
Nous y remédierons. Je vous en parlerai ;
J'ai d'honnêtes deffeins que je vous confierai...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah !

Monfieur GARANT.

Vous favez le monde.

NINON.

Ah, monfieur !

Monsieur GARANT.

Vous avez la science profonde
Des secrettes façons dont on peut se pousser,
Etre considéré, s'intriguer, s'avancer,
Vous êtes éclairée, avisée & discrette.

NINON.

Et sur-tout patiente.

SCENE VI.

NINON, monsieur GARANT, le jeune GOURVILLE, LISETTE, un laquais.

LISETTE.

AH! la lourde cassette!
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons, vîte, ouvrons-la.

LISETTE.

C'est un vrai coffre-fort.

NINON.

C'est le très-faible reste
De l'argent qu'autrefois dans un péril funeste,
Etant contraint de fuir, Gourville me laissa,
Long-tems à son retour dans ce coffre il puisa.
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure

Donner à ses enfans le peu qu'il en demeure.
Ce sera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.
Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,
Attendant que monsieur fasse un plus grand partage.

(On remporte le coffre.)

LISETTE.

J'y cours, je fais compter.

Le jeune GOURVILLE.

L'adorable Ninon !

NINON (*à Garant.*)

Pour remplir son devoir il faut peu de façon.
Vous le voyez, monsieur.

Monsieur GARANT.

Cela n'est pas de l'ordre :
Dans l'exacte équité, la justice y peut mordre.
Cette caisse au défunt appartint autrefois ;
Et les collatéraux réclameront leurs droits :
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

Le jeune GOURVILLE.

Et bien, exécutez les généreux desseins
D'un ami qui remit sa fortune en vos mains.

Monsieur GARANT.

Allez, j'en suis chargé ; n'en soyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
De deux cens mille francs en contrats bien dressés ?

Quand ſatisferez-vous ces devoirs ſi preſſés?

Monſieur GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend & les pauvres gémiſſent.
Lorſque je ſuis abſent, tous les ſecours languiſſent.
Adieu...

(*Il fait deux pas & revient.*)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

NINON.

Eh, fi donc!

Monſieur GARANT (*revenant encor, & la tirant à l'écart.*)

La débauche, hélas! de toute eſpèce,
A la perdition conduira ſa jeuneſſe.
Il diſſipera tout; je vous en avertis.

Le jeune GOURVILLE.

Hem! que dit-il de moi?

Monſieur GARANT.

Pour votre bien, mon fils;
Avec diſcrétion je m'explique à madame....

(*Bas à Ninon.*)

Il eſt très-inconſtant.

NINON.

Ah! cela perce l'ame.

Monſieur GARANT.

Il a déjà ſéduit notre voiſine Agnant,
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah ! mon Dieu ! le méchant !

Courtiser une fille ! ô ciel, est-il possible !

Monsieur GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible !

Monsieur GARANT (*à Ninon.*)

Un mot dans votre oreille.

Le jeune GOURVILLE.

Il lui parle tout bas ;

C'est mauvais signe...

NINON (*à Garant qui sort.*)

Allez, je ne l'oublîrai pas.

SCÈNE V.

NINON, le jeune GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.

QUE vous disait-il donc ?

NINON.

Il voulait, ce me semble,

Par pure probité nous mettre mal ensemble.

Le jeune GOURVILLE.

Entre nous je commence à penser à la fin,

Que cet original est un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser fans fcrupule,
On peut être à la fois fripon & ridicule.
Avec fon verbiage, & fes fades propos,
Ce fat, dans le quartier, féduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oifeufes,
Il penfe déguifer fes trames ténébreufes.
J'aime fort la vertu ; mais, pour les gens fenfés,
Quiconque en parle trop n'en eut jamais affez.
Plus il veut fe cacher, plus on lit dans fon ame,
Et que ceci foit dit & pour homme & pour femme.
Enfin, je ne veux point par un zèle imprudent,
Garantir la vertu de ce monfieur Garant.

Le jeune GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCÈNE VI.

NINON, le jeune GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

Eh bien, chère Lifette ;
Ma petite ambaffade a-t-elle été bien faite ?
Son frère a-t-il de vous reçu fon contingent ?

LISETTE.

Oui, madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Eft-il bien fatisfait ?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment !

LISETTE.

Oh ! les favans font d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme & qu'il eft trifte & fec !
Vous l'euffiez vu courbé fur un vieux livre grec ;
Un bonnet fale & gras qui cachoit fa figure,
De l'encre au bout des doigts compofaient fa parure ;
Dans un tas de papiers il était enterré ;
Il fe parlait tout bas comme un homme égaré.
De lui dire deux mots je me fuis hafardée.
Madame, il ne m'a pas feulement regardée.

(*En élevant la voix.*)

J'apporte de l'argent, Monfieur, qui vous eft dû ;
Monfieur, c'eft de l'argent. Il n'a rien répondu,
Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard, un grand éclat de rire :
Ce bruit l'a réveillé. *Voilà deux mille écus,*
Monfieur, que ma maîtreffe avait pour vous reçus.
Hem ! qui ? quoi ? m'a-t-il dit, allez chez les notaires ;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires.
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
Monfieur, ils font à vous, prenez-les, les voilà.
Il a repris foudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire ? a-t-il dit, fi ! rien n'eft fi vilain

Que de s'accoutumer à boire si matin :
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre ;
Voilà les sacs, dit-il, & vous pouvez y prendre
Tout ce qu'il vous plaira pour la commission :
Nous avons pris, Madame, avec discrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête,
Et nous sommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre ?

NINON.

Il en faut convenir, son caractère est rare.
La nature a conçu des desseins différens,
Alors que son caprice a formé ces enfans.
Un contraste parfait est dans leurs caractères ;
Et le jour & la nuit ne sont pas plus contraires.

Le jeune GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi, de tout mon pouvoir, je l'aime aussi ;
Monsieur.
J'ai toujours remarqué, sans trop oser le dire,
Que vous aimiez assez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Lisette, je le plains ;
Il a le cœur très-bon, je le sais ; mais je crains
Que cette aversion des plaisirs & du monde,
Des usages, des mœurs, l'ignorance profonde ;
Ce goût pour la retraite & cette austérité
Ne produisent bientôt quelque calamité
Pour ce Monsieur Garant sa pleine confiance ;

Alarme ma tendresse, accroît ma défiance :
Souvent un esprit gauche en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

Le jeune GOURVILLE.

Oh ! je vais de ce pas laver sa tête aînée ;
De sa sotte raison la mienne est étonnée ;
Je lui parlerai net, & je veux à la fin,
Pour le débarbouiller en faire un libertin.

NINON.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables;
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif, la piquante gaîté,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébêté,
Occupé tristement de mystiques sistèmes,
Inutile aux humains & dupé des sots mêmes.

Le jeune GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion,
Dans mes amours nouveaux je me sers de son nom ;
Afin que si la mère a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence,
Aux mots de syndérèse & de componction,
La lettre lui paraisse une exhortation :
Un essai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère ;
En un mot, sous son nom j'écris tous mes billets,
En son nom prudemment les messages sont faits.
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère.

NINON.

Il eſt un peu ſcabreux, & je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins, vous vous y méprendrez.
Vos diſcours de vertu ſeront peu meſurés,
Tout ſera reconnu.

Le jeune GOURVILLE.

Le tour eſt aſſez drôle.

NINON.

Mais c'eſt du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune GOURVILLE.

D'ailleurs, je ſuis très-bien déjà dans la maiſon;
A la mère toujours je dis qu'elle a raiſon;
Je bois avec le père, & chante avec la fille;
Je deviens néceſſaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont bien ſouvent du bon.

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOURVILLE l'aîné, tenant un livre, le jeune GOURVILLE (*tous deux arrivent & continuent la conversation*; l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.

Le jeune GOURVILLE.

N'ES-TU donc pas honteux, en effet, à ton âge ;
De vouloir devenir un grave personnage ?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine ?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou qui des pieds & des mains
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en savourer le parfum délectable ?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir, pourquoi se refuser à tout ?
Être sans amitié, sans plaisir & sans goût,
C'est être un homme mort. Oh ! la plaisante gloire
Que de gâter son vin de crainte de trop boire.
Comme te voilà fait ! le teint jaune & l'œil creux,
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux ?

Au monde, en attendant, soit très-sûr de déplaire.
La charmante Ninon qui nous tient lieu de mère
Voit avec grand chagrin, qu'en ta propre maison,
Loin d'elle & loin de moi, tu languis en prison :
Est-ce monsieur Garant qui par son éloquence
Nourrit de tes travers la lourde extravagance ?
Allons, imite-moi, songe à te réjouir,
Je prétends malgré toi te donner du plaisir.

GOURVILLE l'aîné.

De si vilains propos, une telle conduite
Me font pitié. Monsieur, j'en prévois trop la suite;
Vous ferez, à coup sûr, une mauvaise fin.
Je ne peux plus souffrir un si grand libertin.
De cette maison-ci je connais les scandales.
Il en peut arriver des choses bien fatales :
Déjà monsieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus rester, & j'ai pris mon parti.

Le jeune GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE l'aîné.

Monsieur Garant, mon frère ?
Que vous calomniez, est d'un tel caractère,
De probité, d'honneur.... de vertu... de...

Le jeune GOURVILLE.

Je voi
Que déjà son beau style a passé jusqu'à toi.

GOURVILLE l'aîné.

Il met discrètement la paix dans les familles,
Il garde la vertu des garçons & des filles :
Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter ;

Allez dans le beau monde; allez vous y jeter;
Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante :
Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux;
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux,
Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume,
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

Le jeune GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE l'aîné.

Allez, je sais tout ce qu'il faut savoir.
J'ai bien lu.

Le jeune GOURVILLE.

Va, lis moins; mais apprends à mieux voir.
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre ?

GOURVILLE l'aîné.

Avec personne.

Le jeune GOURVILLE.

Quoi! tout seul dans un désert ?

GOURVILLE l'aîné.

Oh! je fréquenterai souvent madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE (*en riant.*)

Madame Aubert !

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui, madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant ?

GOURVILLE l'aîné.

Oui, pieuse & savante,

D'un esprit transcendant, d'un mérite accompli.

Le jeune GOURVILLE.

La connais-tu ?

GOURVILLE l'aîné.

Non, mais son logis est rempli
Des gens les plus versés dans les vertus pratiques ;
Elle connaît à fond tous les auteurs mystiques.
Elle reçoit souvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend ?

GOURVILLE l'aîné.

Oui ; mon tuteur fidelle,
Monsieur Garant me méne enfin dîner chez elle.

Le jeune GOURVILLE.

Chez sa cousine ?

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui.

Le jeune GOURVILLE.

Cette femme de bien ?

GOURVILLE l'aîné.

Elle-même, & je veux, après cet entretien,
Ne hanter désormais que de tels caractères,
Dont l'esprit soit instruit, & les mœurs soient austères.
Je ne veux plus vous voir, & je préfere un trou,
Un hermitage, un antre....

Le jeune GOURVILLE (*en l'embrassant*)

Adieu, mon pauvre fou.

SCÈNE II.

GOURVILLE l'aîné *seul*.

JE pleure fur fon fort; le voilà qui s'abîme.
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.
(Il s'affied & ouvre un livre.)
Que Garafle a raifon! qu'il peint bien à mon fens
Les travers odieux de tous nos jeunes gens!
Qu'il enflamme mon cœur, & qu'il le fortifie
Contre les paffions qui tourmentent la vie.
(Il lit encore.)
C'eft bien dit; oui, voilà le plan que je fuivrai.
Du fentier des méchans je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amufemens, les fpectacles, les belles.
(Il fe lève.)
Quel plaifir noble & doux de haïr les plaifirs?
De fe dire en fecret, me voilà fans defirs,
Je fuis maître de moi, jufte, infenfible, fage,
Et mon ame eft un roc au milieu de l'orage.
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces converfations, ces foupers, ces amis.
Je fouris de pitié de voir qu'on me préfère
Sans nul ménagement mon étourdi de frère.
Il plaît à tout le monde, il eft tout fait pour lui.
C'en eft trop. Pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conferve à Ninon de la reconnaiffance,

Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance.
Et malgré ses écarts, elle a des sentimens
Qu'on eût pris pour vertu, peut-être en d'autres tems.
Mais ... (*Il se mord le doigt & fait une grimace effroyable.*)

SCÈNE III.

GOURVILLE l'aîné, monsieur GARANT.

Monsieur GARANT.

EH bien, mon très-cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asile?

GOURVILLE l'aîné.

J'y suis très-résolu.

Monsieur GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété.
Sortez-en promptement ... mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de monsieur votre père?

GOURVILLE l'aîné.

Tout ce qu'il vous plaira; vous en disposerez.

Monsieur GARANT.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde;

Et votre indifférence en ce point est profonde ;
Je veux bien m'en charger ; je les ferai valoir,
Pour les pauvres s'entend.... vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! que vous m'obligez ! je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

Monsieur GARANT.

Je peux avoir à vous d'autres sommes en caisse ;
Eh ! eh ! . . .

GOURVILLE l'aîné.

L'on me l'a dit... Mon Dieu, je vous les laisse ;
Vous voulez bien encor en être embarrassé ?

Monsieur GARANT.

Je mettrai tout ensemble.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, c'est fort bien pensé.

Monsieur GARANT.

Or çà ; votre dessein de chercher domicile
Est très-juste & très-bon ; mais il est inutile ;
La maison est à vous ; gardez-vous d'en sortir,
Et priez seulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maison polluée,
Quand vous y vivrez seul, sera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE l'aîné.

Cet honneur me ferait bien utile & bien doux ;
Mais je ne me sens pas l'ame encor assez forte,
Pour chasser une femme & la mettre à la porte.

C'eſt un acte pieux ; mais l'honneur a ſes droits.
Et vous ſavez, Monſieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je ſans rougir dire à ma bienfaitrice,
Sortez de la maiſon, & rendez-vous juſtice ;
Cela n'eſt-il pas dur ?

Monſieur GARANT.

Un tel ménagement
Eſt bien louable en vous, & m'émeut puiſſamment.
Ce ſcrupule d'abord a barré mes idées ;
Mais j'ai conſidéré qu'elles ſont bien fondées.
Le déſordre eſt trop grand. Votre propre danger
A la faire ſortir devrait vous engager.
Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieuſe, indigne, criminelle,
Un ſcandaleux commerce... un... je n'oſe parler
De tout ce qui s'eſt fait.... tant je m'en ſens troubler.

GOURVILLE l'aîné.

Voilà donc la raiſon de cette préférence
Qu'on lui donnait ſur moi !

Monſieur GARANT.

Sentez la conſéquence.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'aurais pu jamais la deviner ſans vous.
Les vilains !... Grace au ciel, je n'en ſuis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un ſi grand fou dût plaire.

Monſieur GARANT.

Les fous plaiſent par fois.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! j'en suis en colère
Pour l'honneur du Marais.

Monsieur GARANT.

Il faut premièrement
Détourner loin de nous ce scandale impudent.
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienséance;
Nous avons concerté que de cette maison,
Vous feriez pour un tiers une donation,
Un acte bien secret que je pourrais vous rendre.
Armé de cet écrit je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis;
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, l'idée est profonde, il a raison. Les sages
Sur le reste du monde ont de grands avantages.
Je signerai demain.

Monsieur GARANT.

Ce soir, votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toujours fait.
Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante.
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

GOURVILLE l'aîné.

La vertu!

Monsieur GARANT.

Vraiment, oui. Toujours un marguillier,
A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte est dressé. Cet honnête artifice,
Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.
Signez sur mon genou. *(Il lève son genou.)*

GOURVILLE l'aîné (*signant.*)

Je signe aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait si prudemment.

Monsieur GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

GOURVILLE l'aîné.

Vous êtes, je le vois, très-actif en affaire.

Monsieur GARANT.

Vous pouvez du logis sortir dès à présent.

GOURVILLE l'aîné.

Oui!

Monsieur GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE l'aîné.

La voilà.

Monsieur GARANT.

Tout est bien, & puis chez ma cousine,
Chez la savante Aubert, notre illustre voisine....
Nous irons faire ensemble un dîner familier.

GOURVILLE l'aîné.

Vous m'enchantez.

Monsieur GARANT.

Elle est la perle du quartier!
Il est dans sa maison de doctes assemblées,
Des conversations utiles & réglées;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des savans pleins de Grec, de brillans orateurs;
Avec quelques abbés, gens de l'académie,
Tous pétris du vrai suc de la philosophie.

GOURVILLE l'aîné.

Et c'est là justement tout ce qu'il me fallait ;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait ;
Vous me faites penser : vous êtes mon Socrate,
Je suis Alcibiade. Ah ! que cela me flatte !
Me voilà dans mon centre.

Monsieur GARANT.

On n'est jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, savans & vertueux.
Chez ma cousine Aubert, mon fils, allez vous rendre.
Je ne me ferai pas, je crois, long-tems attendre.

GOURVILLE l'aîné.

J'y vais.

SCÈNE IV.

NINON, monsieur GARANT, GOURVILLE l'aîné.

NINON (*à Gourville l'aîné.*)

Ah ! ah ! Monsieur, vous sortez donc enfin !
Vous vous humanisez, & votre noir chagrin
Cède au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaisir sied très-bien à la philosophie :
La solitude accable, & cause trop d'ennui.
Eh bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui ?

GOURVILLE l'aîné.

Avec des gens de bien, Madame.

NINON.

Et mais ! . . j'espère...

Que ce n'est pas avec des fripons.

GOURVILLE l'aîné.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives sont ?

GOURVILLE l'aîné.

Des docteurs très-savans.

NINON.

On en trouve en effet de très-honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE l'aîné.

L'heure presse, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez, c'est fort bien fait.

SCÈNE V.

NINON, monsieur GARANT.

NINON.

QUELLE mauvaise humeur !
Il semble, en me parlant, qu'il soit rempli d'aigreur,
En savez-vous la cause ?

Monsieur GARANT.

Eh oui ; je suis sincère ;
La cause est en effet son méchant caractère.

NINON.

Je savais qu'il était & bizarre & pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

Monsieur GARANT.

Allez, je m'y connais : vous pouvez être sûre,
Qu'il n'est point d'ame au fond plus ingrate & plus dure.

NINON.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remercîment.
Mais c'est distraction, manque de savoir vivre ;
Et pour l'instruire mieux, le monde est un grand livre.

Monsieur GARANT.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant.... au mal porté,
Faux... avec fausseté. Ses allures secrètes,
Sombres....

NINON.

Vous prodiguez assez les épithètes.

Monsieur GARANT.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager
A vendre sa maison, pour vous en déloger....
Vous en riez.

NINON.

La chose est-elle bien certaine ?

Monsieur GARANT.

J'en suis témoin ; j'ai vu cet effet de sa haine ;

J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté :
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme !

NINON.

Ce n'est rien, n'en soyez point en peine ;
Cela s'ajustera.

Monsieur GARANT.

Craignez tout de sa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

Monsieur GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir,
Qu'il sorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

Monsieur GARANT.

Pour moi je l'abandonne, & je le déshérite :
De ses cent mille francs, il n'aura ma foi rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, Monsieur, je le crois bien.

Monsieur GARANT.

Que nous sommes à plaindre ! Un bon ami nous laisse
De ses deux chers enfans à guider la jeunesse.
L'un est un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté.
L'autre est fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant.... De tous deux il faudra nous défaire.

NINON.

Me le conseillez-vous ?

Monsieur GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur & de vos vrais amis.
Prenez un parti sage... Écoutez... Cette caisse
Dont vous avez tantôt fait si prompte largesse
Était-elle bien pleine autrefois ?

NINON.

Jusqu'au bord;
De notre ami défunt c'était le coffre fort;
Vous le savez assez.

Monsieur GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amassé loyaument, sans scrupule,
Un bien considérable, une fortune ?

NINON.

Non ;
Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

Monsieur GARANT.

Vous avez du crédit : une dame importante
Est liée avec vous d'une amitié constante,
Et si vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien, vous produisant en cour.

NINON.

A la cour ! moi ! Monsieur, que le ciel m'en préserve.
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner ;
Ne les inviter point à nous abandonner;
Pour garder son crédit, Monsieur, n'en usons guères,

Monsieur GARANT.

Il le faut réserver pour les grandes affaires;
Pour les grands coups, Madame, oui, vous avez raison;
Et votre sentiment est ici ma leçon.

(Il s'approche un peu d'elle, & après un moment de silence.

Je dois avec candeur vous faire une ouverture,
Pleine de confiance, & d'une amitié pure.
Je suis riche, il est vrai, mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

Monsieur GARANT.

Il vous faut un état. Vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oh oui.

Monsieur GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés!
Les deux cens mille francs, croissant notre fortune,
Entreraient de plein saut dans la masse commune
Vous pourriez employer votre art persuasif,
A nous faire obtenir un poste lucratif.
Vous feriez dans le monde avec plus d'importance.
Il faut que le crédit augmente votre aisance;

Que des prudes sur-tout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'enorgueillissant d'une telle conquête,
A vous bien épauler se tienne toujours prête.
Avec un pot de vin, j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier-général.
Nous pourrions sourdement, sans bruit, sans peine aucune,
Placer, à cent pour cent, ma petite fortune;
Et votre rare esprit, tout bas se moquerait
De tout le genre humain qui vous respecterait.
Vous ne répondez rien.

NINON.

C'est que je considère,
Avec maturité, cette sublime affaire...:
Vous voulez m'épouser?

Monsieur GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'esprit, tant d'attraits:
C'est à quoi j'ai pensé, dès que mon sort prospère
De deux cens mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu!

Monsieur GARANT.

J'ai combattu long-tems
Les inspirations de ces desirs puissans:
Mais en les combinant avec justesse extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour résultat
Qu'il est tems en effet, que vous changiez d'état,

Que nous nous convenons, & qu'un amour fincère
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-tems pour l'hymen un peu de répugnance :
Son joug effarouchait ma libre indépendance.
C'eft un frein refpectable : & fi je l'avais pris,
Croyez que fes devoirs auraient été remplis :
Je fus dans ma jeuneffe, un tant foit peu légère.
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

Monfieur GARANT.

Madame, croyez-moi; tout ce qui s'eft paffé
Fait peu d'impreffion fur un efprit fenfé.
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide :
Je vais droit à mon but, & je penfe au folide.

NINON.

Eh bien, j'y penfe auffi : vos offres à mes yeux
Préfentent des objets qui font bien fpécieux.
Il eft vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne fais quoi d'injufte, & quelque hypocrifie.

Monfieur GARANT.

Et mon Dieu, c'eft par-là, qu'on réuffit toujours.

NINON.

Oui; la monnoie eft fauffe, elle a pourtant du cours.
Que me font, après tout, les enfans de Gourville !
Rien que des étrangers à qui je fus utile,

Monsieur GARANT.

Il faut l'être à nous seuls ; & songer en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raisons, & j'en suis pénétrée.

Monsieur GARANT.

Ah ! je me doutais bien, que votre ame éclairée
En sentirait la force & le vrai fondement,
Le poids....

NINON.

Oui, tout cela me pèse infiniment.

Monsieur GARANT.

Vous vous rendez.

NINON.

Ce soir vous aurez ma réponse ;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

Monsieur GARANT.

Ah ! vous me ravissez : je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qu me touchent si fort ;
Mais si vous connaissiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre esprit !... quelles puissantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté,
De quel excès d'amour je me sens tourmenté !

NINON.

Mon Dieu, finissez donc; vous me tournez la tête.
Sortez... n'abusez point de ma faible conquête....
Mais revenez bientôt.

Monsieur GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

Monsieur GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire,
Pour coucher par contrat cette divine affaire ?

NINON.

Par contrat ? & mais...oui...vos desseins concertés
Ne sauraient à mon sens être trop constatés.

Monsieur GARANT.

Nos faits sont convenus ?

NINON.

Oui-dà.

Monsieur GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez, & plus mon cœur se sent lier.

Monsieur GARANT.

A ce soir, ma Ninon.

NINON (*le contrefaisant.*)

Ce soir, mon marguillier.



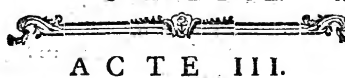
SCÈNE VI.

NINON *seule.*

QUEL indigne animal, & quelle ame de boue!
Il ne s'aperçoit pas seulement qu'on le joue ;
Enseveli qu'il est dans ses desseins honteux,
Il n'en peut discerner le ridicule affreux :
J'ai vu de ces gens-là, qui se croyaient habiles
Pour avoir quelque tems trompé des imbécilles,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés ;
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'amour aveugle, il peut l'être sans doute,
Mais l'intérêt l'est plus, & souvent ne voit goutte.
Vouloir toujours tromper, c'est un malheureux lot.
Bien souvent, quoi qu'on dise, un fripon n'est
qu'un sot.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Eh bien, Picard, fais-tu la plaisante nouvelle?

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier; quelle est-elle?

LISETTE.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout à fait réjoui.
Ah, c'est donc pour cela que madame est sortie?
C'est pour se marier?... J'ai souvent même envie;
Tu le sais, & je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Eſt-il bien vrai, Liſette ?

LISETTE.

Et je t'épouſerai dès qu'elle ſera faite.

PICARD.

Bon! attendons-nous-y! quand le bien te viendra;
D'autres amans viendront; tu me planteras là.
Des filles de Paris je connais trop l'allure.
Elles n'épouſent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs.
Je t'aime, & je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc ſe réſoudre d'attendre.
Et quel eſt ce monſieur, que madame va prendre?

LISETTE.

La peſte! c'eſt un homme extrêmement puiſſant;
Marguillier de paroiſſe, ayant beaucoup d'argent,
Sur ſon large viſage on voit tout ſon mérite,
Homme de bon conſeil, & qui ſouvent hérite,
De gens qui ne ſont pas ſeulement ſes parens.
Il a toujours, dit-on, vécu de ſes talens;
Il eſt le directeur de plus de vingt familles:
Il peut faire aiſément beaucoup de bien aux filles.
C'eſt ce monſieur Garant qui vient dans la maiſon.

PICARD.

Bon! l'on m'a dit à moi, qu'il eſt gueux & fripon.

LISETTE.

Eh bien ! que fait cela ? cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme se marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra...
Quoi ! c'est lui qu'aujourd'hui madame épousera ?

LISETTE.

Rien n'est plus vrai, Picard.

PICARD.

C'est lui que madame aime ?

LISETTE.

Je n'en saurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit ?

LISETTE.

Lui-même,
J'ai de plus entendu des mots de leurs discours ;
Picard, ils se juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monsieur l'a quittée ;
Et madame aussi-tôt en carrosse est montée.

PICARD.

Mon Dieu, comme en amour, on va vîte à présent !
Je ne l'aurais pas cru : rapport que j'ai souvent
Entendu ma maîtresse, avec un beau langage,
Se moquer en riant des loix du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le tems, on ne rit pas toujours ;

On devient sérieux au déclin des beaux jours.
La femme est un roseau que le moindre vent plie,
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuîrai-je donc ?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que madame ait choisi monsieur pour son soutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec son frère ?

LISETTE.

Je pense que l'aîné va dans un monastère ;
L'autre sera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun suit son instinct : tout s'arrange aisément.

PICARD.

Je ne sais : mon instinct me dit que ces affaires
Ne s'arrogeront pas ainsi que tu l'espères.

LISETTE.

Pourquoi ? Pour en douter, qu'elles raisons as-tu?

PICARD.

Je n'ai point de raisons, moi : j'ai des yeux, j'ai vu
Que lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,
On se trompe toujours ; je n'en sais point la cause.
J'ai vu tant de messieurs, qui pour tes doux appas
Disaient qu'ils reviendraient, & ne revenaient pas.

LISETTE.

Quoi, marousle, insolent.

PICARD.

A ton tour, ma mignone,

Jamais en promettant n'as-tu trompé personne ?

LISETTE.

Hem !

PICARD.

Ne te fâche point, allons, rendons bien net
De notre cher savant le sale cabinet.
Tenons la chambre propre; allons, la nuit
approche.

LISETTE.

Bon, ce monsieur Garant a la clef dans sa poche.

PICARD.

Diable ! il est donc déjà maître de la maison,
Et ce grand mariage est donc fait tout de bon ?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit ? madame, avec mystère
A dit à son cocher,... Cocher, chez le notaire :
Ils sont allés signer.

PICARD.

Oui, je comprends très-bien
Que l'affaire est conclue, & je n'en savais rien.

LISETTE.

Un excellent souper qu'un grand traiteur apprête,
Ce soir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête;
Les amis du logis y sont tous invités.

PICARD.

Tant mieux; nous danserons: plaisirs de tous
côtés,
Mais que va devenir notre aîné de Gourville ?
Il était si posé, si sage, si tranquille,

Lui-même se servant, n'exigeant rien de nous;
Fort dévot, cependant d'un naturel très-doux.
Où donc est-il allé ?

LISETTE.

C'est chez notre voisine,
Comme lui très-pieuse, & de Garant cousine;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh ! c'est un grand savant; il lit tous les auteurs.

SCÈNE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE l'aîné.

LISETTE.

Le voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce; peut-être.

LISETTE.

Ah, comme il a l'air triste !

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il est bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorsions !

GOURVILLE l'aîné (*dans le fond.*)

O ciel ! ô juste ciel !

PICARD.

C'eſt des convulſions.

GOURVILLE l'aîné.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funeſtes.

PICARD.

C'eſt d'un vrai poſſédé les regards & les geſtes.

(*Gourville s'avance.*)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur ?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,
Boſſe au front, nez ſanglant, & l'habit tout taché.

LISETTE.

Êtes-vous ici près, Monſieur, tombé par terre ?

GOURVILLE l'aîné.

Que ſon ſein m'engloutiſſe.

PICARD.

Et quoi donc ?

GOURVILLE l'aîné.

Qu'on m'enterre
Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monſieur !

LISETTE.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

GOURVILLE l'aîné.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit.

PICARD.

Et de vos meurtrissures.

LISETTE.

Hélas ! n'auriez-vous point reçu quelques blessures ?

GOURVILLE l'aîné (*s'assied.*)

Je ne puis me tenir : ah ! Lisette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs, & mes indignités.

PICARD.

Écoutons bien.

(*Ils se mettent à ses côtés & alongent le cou.*)

LISETTE.

Mon Dieu, que ce début m'étonne!

GOURVILLE l'aîné.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner, chez sa cousine Aubert.

PICARD.

C'est une brave dame.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! diablesse d'enfer !
Il y devait venir de savans personnages ;
Parfaits chez les parfaits, sages entre les sages,
J'y vais : madame Aubert était encor au lit.
Monsieur Aubert tout seul près de moi s'établit,
Me propose un trictrac en attendant la table,

J'avais pour tous les jeux une haine effroyable.
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien, jufqu'à préfent
La chofe eft très-commune, & le mal n'eft pas
grand.

GOURVILLE l'aîné.

J'y gagne, j'y prends goût ; de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie.
Le jeu fe continue ; enfin le fort fait tant,
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor fur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un fage fe confole.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! ce n'eft rien encor. Garant à fon coufin
Écrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire preffante ;
Aubert me fait excufe, Aubert me complimente.
Il fort, je refte feul ; je n'ofais demeurer ;
Et dans notre maifon j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modefte,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé lefte,
Un négligé brillant, mais qui paraît fans art.
On a dîné par-tout, me dit-elle, il eft tard :
Je vous propoferais de dîner tête à tête ;
Mais je vous ennuîrais... j'accepte cette fête.
Le repas était propre, & très-bien ordonné.
Elle avait d'un vin grec dont je me fuis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre philosophie ?

COURVILLE l'aîné.

Hélas ! oui ; ce vin grec la rendait plus jolie.
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs.
Je l'entendais parler, je la voyais sourire,
Avec cet agrément, que Sapho sut décrire.
Vous connaissez Sapho ?

PICARD.

Non.

GOURVILLE l'aîné.

Le plus doux poison
Par l'oreille & les yeux surprenait ma raison.
Nous nous attendrissons : monsieur Aubert arrive ;
Madame Aubert s'enfuit, éplorée & craintive,
En criant que je suis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous dangereux, Monsieur ?

GOURVILLE l'aîné.

L'époux est très-fâcheux.
Il m'applique un soufflet : je suis assez colère.
J'en rends deux sur le champ : nous nous roulons par terre :
L'un sur l'autre acharnés, je frappais, il frappait,
Et j'entendais de loin madame qui riait...
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE l'aîné.

Ni toi non plus, Lifette !

LISETTE.

Très-peu.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi qu'il en foit, meurtriffans & meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris ;
Des oififs du quartier une foule accourue
Rempliffait la maifon, l'efcalier & la rue.
On crie, on nous fépare : un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris fur lui le foin.
Pour empêcher les gens d'aller chercher main forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le fcandale avec les coups reçus,
Je lui figne un billet encor de mille écus.
Ah, Lifette ! ah, Picard ! le fage eft peu de chofe !

PICARD.

Oui, je te croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphofe !

GOURVILLE l'aîné.

Après ce que je viens de faire & d'effuyer,
Comment revoir jamais monfieur le marguillier ?
Comment revoir madame ?

PICARD.

Oh, madame eft très-bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, monsieur, elle pardonne.

GOURVILLE l'aîné.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur & de sévérité!

SCÈNE III.

GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE (*tout essoufflé.*)

AH! mon frère! ah, Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

Le jeune GOURVILLE (*à Lisette à part.*)

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère, je rougis & je pleure à vos yeux.

Le jeune GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.

(*Prenant Lisette à part.*)

Lisette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie,

Pour la faire sortir nous aurons une voie.

GOURVILLE l'aîné.

O ciel! madame Aubert serait dans la maison?
Elle a donc pris pour moi bien de la passion!
Ah! de grace, oubliez ma sottise effroyable.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! passez-moi ma faute, elle est très-excusable.
(*Allant à Lisette.*)
Lisette à mon secours.

PICARD.

Eh mon Dieu! ces gens-ci
Sont tous devenus fous; qu'a-t-on donc fait ici?
(*Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.*)

GOURVILLE (*sur le devant.*)

Est-ce une illusion? est-ce un tour qu'on me joue?
Quels docteurs j'ai trouvés! je me tâte & j'avoue
Que je suis confondu, que je n'y comprends rien.

Le jeune GOURVILLE.

(*à Lisette, il lui parle à l'oreille.*)
Picard, garde la porte... Et toi... tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais. Comptez sur moi.

Le jeune GOURVILLE (*à Lisette.*)

Par ton seul savoir faire,
Tu sauras amuser & le père & la mère.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi? son père & sa mère ont l'obstination
De me poursuivre ici pour réparation?

Le jeune GOURVILLE.

Hélas ! j'en suis honteux.

GOURVILLE l'aîné.

C'est moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte ;
Et Lisette saura la mettre en sûreté.

(*revenant à Gourville l'aîné.*)

De grace, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE l'aîné.

Quel galimatias !

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'était pas malice ;
C'est un trait de jeunesse, & peut-être il la perd.

GOURVILLE l'aîné.

Vous voulez excuser ici madame Aubert ?

Le jeune GOURVILLE.

Laissons madame Aubert ; mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.

GOURVILLE l'aîné.

Que dites-vous ? après un bruit si violent ?

Le jeune GOURVILLE.

Il ne s'est rien passé qui ne fût très-décent.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! vous êtes trop bon.

Le jeune GOURVILLE.

Toujours tendre & fidelle ;
Je cours la consoler, & je vous réponds d'elle.

(*Il sort.*)

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère eſt un bon cœur : il oublie aiſément :
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel eſt cet homme en robe ?

SCENE IV.

GOURVILLE l'aîné, monſieur l'avocat PLACET, (*en robe.*)

L'avocat PLACET (*toujours d'un ton empeſé, & ſe rengorgeant.*)

On m'a dit par la ville
Que je dois m'adreſſer à monſieur de Gourville,
Des Gourville l'aîné.

GOURVILLE l'aîné.

Très-humble ſerviteur.

L'avocat PLACET.

Tout prêt à vous ſervir.

GOURVILLE l'aîné.

C'eſt ſans doute un docteur,
Que pour me conſoler monſieur Garant m'envoie.

L'avocat PLACET.

Je ſuis docteur en droit.

GOURVILLE l'aîné.

J'en ai bien de la joie ;
Je les révère tous.

L'avocat PLACET.

Au barreau du palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque ſuccès.

GOURVILLE l'aîné.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, Monſieur, de la friponnerie.

L'avocat PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet,
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE l'aîné.

Si vous voulez, Monſieur, vous charger de ma cauſe...

L'avocat PLACET.

Vous devez être inſtruit...

GOURVILLE l'aîné.

En deux mots je l'expoſe.

L'avocat PLACET.

J'ai dès long-tems en vue un établiſſement.
Et j'avais pourchaſſé Claire-Sophie Agnant.
Pour elle, vous ſavez, Monſieur, quelle eſt ma flamme.

GOURVILLE l'aîné.

Non; mais un avocat fait bien de prendre femme,
Pour ſe déſennuyer quand il a travaillé.

L'avocat PLACET.

Vous me privez d'icelle; & vous m'avez baillé
Par vos productions bien de la tablature.

GOURVILLE l'aîné.

Qui ! moi, Monſieur ?

L'avocat PLACET.

Vous-même ; & votre procédure,
Par madame ſa mère, eſt remiſe en mes mains.
On a ſurpris, Monſieur, vos papiers clandeſtins,
Vos miſſives d'amour & tous vos beaux myſtères,
Colorés d'un vernis de maximes auſtères.
A nos yeux clairvoyans le poiſon s'eſt montré.

GOURVILLE l'aîné.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiſelle,
Et ſi j'ai pu ſentir le moindre goût pour elle.

L'avocat PLACET.

On renia toujours, Monſieur, les vilains cas ;
Mademoiſelle Agnant ne vous reſſemble pas ;
Elle a tout avoué.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi ?

L'avocat PLACET.

Que votre éloquence
Avoit voulu tromper ſa timide innocence.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! c'eſt une coquine ; & je ferai ſerment
Que rien n'eſt plus menteur que cette fille Agnant.

L'avocat PLACET.

Les ſermens coûtent peu, Monſieur, aux hypocrites.
Et chez madame Aubert vos infames viſites,
Le viol dont par-tout vous êtes accuſé,

Un mari trop benin par vous de coups brisé,
On fait connaître assez votre affreux caractère.

GOURVILLE l'aîné.

Juste ciel !

L'avocat PLACET.

Poursuivons... vous connaissez la mère ?

GOURVILLE l'aîné.

Qui donc ?

L'avocat PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE l'aîné.

Je sais qu'en ce logis ;
On la souffre par fois ; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de sa fille ; & très-peu me soucie
De la famille Agnant.

L'avocat PLACET.

Vous savez sur l'honneur
Combien elle est terrible, & quelle est son humeur.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'en sais rien du tout.

L'avocat PLACET.

Pour venger son injure ;
Sa main de deux soufflets a doné ma future,
Devant monsieur Agnant & devant les valets.

GOURVILLE l'aîné.

Ma foi, cette journée est féconde en soufflets.

L'avocat PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée ,
Du logis maternel soudain s'est évadée.
On sait qu'elle est chez vous , & je m'en doutais bien.
Monsieur , il faut me rendre , & ma femme & mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules ,
Où vous parlez toujours de péchés , de scrupules.
Rendez-moi sur le champ ses petits billets doux ,
Que tout ceci se passe en secret entre nous ;
Et ne me forcez point d'aller à l'audience ,
Faire rougir messieurs de votre extravagance.

GOURVILLE l'aîné.

Le diable vous emporte & vous & vos billets.
Vous me feriez jurer. Non , je ne vis jamais
Une si détestable & si lourde imposture.

L'avocat PLACET.

Vous êtes donc , Monsieur , ravisseur & parjure ?

GOURVILLE.

Allez , vous êtes fou.

L'avocat PLACET.

J'avais l'attention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur destinait à ma couche.
Mais , puisque vous niez , puisque rien ne vous touche ,
Que dans le crime enfin vous êtes endurci ,
Adieu , Monsieur. Bientôt vous me verrez ici ;
Je viendrai vous y prendre en bonne compag

Les loix fauront punir ces excès d'infamie :
Et vous verrez s'il eft un plus énorme cas,
Que d'ofer fe jouer aux femmes d'avocats.
(*Il fort.*)

SCÈNE V.

GOURVILLE l'aîné, *feul.*

QUE voilà pour m'inftruire une bonne journée!
J'étais charmé de moi; ma fageffe obftinée
Se complaifait en elle, & j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.
Je joue & je perds tout. Certaine Aubert maudite
M'enlace en fes filets par fa mine hypocrite.
Je bois, on m'affaffine : en tout point confondu,
Je paie encor l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me perfuader que j'ai pris fa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel;
Garant ne paraît point, il me laiffe; il emporte
Jufqu'aux clefs de ma chambre, & je refte à la porte,
N'ofant dans mes terreurs ni fuir, ni demeurer.
O fageffe! à quel fort as-tu pu me livrer?
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
Ah! fi j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me vois,
Mon libertin de frère eft plus fage que moi.

SCÈNE VI.

GOURVILLE l'aîné, PICARD.

GOURVILLE l'aîné.

Qui frappe à coups pressés ? Quel bruit, quel
tintamarre ?
Que fait-on donc là-bas, est-ce un nouveau bagare ?
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler,
Pour mille écus comptant qu'on m'a fait stipuler ?

PICARD (*accourant.*)

Ah ! cachez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi donc ?

PICARD.

Une mère affligée,
Qui vient redemander une fille outragée.

GOURVILLE l'aîné.

Madame Aubert la mère ?

PICARD.

Un mari pris de vin
Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin.

GOURVILLE l'aîné.

Monsieur Aubert lui-même ?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle & chère enfant que sa femme demande.
Tout retentit des cris de la dame en fureur,
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur.
Et pour son premier mot elle m'a fait entendre,
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets carrés
Pour y mieux parvenir sont avec elle entrés.
Déjà l'on verbalise.

GOURVILLE l'aîné.

Eh bien que faut-il faire?
Où fuir? où me fourrer?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire,
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! j'y cours me jeter de la fenêtre en bas.

PICARD.

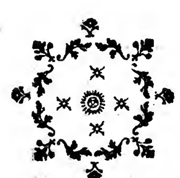
Oui, oui, dépêchez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Allons, si j'en réchappe,

Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y ratrappe.
Monsieur, madame Aubert, & tous leurs grands doêteurs,
Et ces sages profonds & ces commentateurs,
Ne tourmenteront plus ma simple bon-hommie;
Je renonce à jamais à la théologie.
Je vois que j'en étais sottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.

J'Y fonge, j'y refonge, & tout cela, Lifette,
Me paraît impoffible.

LISETTE.

Oui, mais la chofe eft faite.

Le jeune GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle foit faite ou non,
Ta maîtreffe à ce point ne perd pas la raifon.

LISETTE.

Bon! & je la perds bien, Monfieur, moi, qui raifonne,
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard paffe, ma bonne;
Mais pour Garant, l'objet de fon averfion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon.

LISETTE.

Ah, la femme eft fi faible!

Le jeune GOURVILLE.

Il eſt très-vrai, ma reine,
Vous paſſez volontiers de l'amour à la haine :
Des exemples frappans le montrent chaque jour ;
Mais vous ne paſſez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais j'ai quelques lumières.
J'en ſais autant que vous ſur ces grandes matières.
Un abbé, grand ami de madame Ninon,
Qui dans mon jeune tems fréquentait la maiſon,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Liſette,
Me diſait que la femme eſt comme la girouette :
Quand elle eſt neuve encor, à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent,
Elle ſe fixe enfin quand le tems l'a rouillée.

Le jeune GOURVILLE.

De ta comparaiſon j'ai l'ame émerveillée,
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant ;
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La choſe eſt pourtant ſûre.

Le jeune GOURVILLE.

Ouais ! Ninon marguillière !

LISETTE.

Croyez-le.

Le jeune GOURVILLE.

Je le crois, & je ne le crois guère ;

Mais on voit des marchés non moins extravagans,
Et Paris est rempli de ces événemens.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie,
Tout passe & tout renaît; chaque jour sa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle
verra
Dans sa propre maison, lorsqu'elle y reviendra!
Comment sauver Agnant, cette fille si chère!
Que ferons-nous ici de mon benêt de frère?
Et du jurisconsulte, & de madame Agnant?

LISETTE.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune GOURVILLE.

Au fond, je suis fâché que mon espiéglerie,
Ait à mon frère aîné causé tant de tourment;
Mais il faut bien un peu décrasser un pédant.
Ce sont-là des leçons pour un grand philosophe.

LISETTE.

Oui, mais madame Agnant paraît d'une autre
étoffe.
Elle est à craindre ici.

Le jeune GOURVILLE.

Non, tout s'apaisera;
Car enfin tout s'apaise: un cartaut suffira
Pour faire oublier tout au bon homme de père.
Et plus en ce moment sa femme est en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.



SCÈNE

SCÈNE II.

GOURVILLE l'aîné, poursuivi par madame AGNANT, monsieur AGNANT, l'avocat PLACET, le jeune GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné (*courant.*)

Au secours!

Madame AGNANT (*courant après lui.*)

Au méchant!

Monsieur AGNANT (*courant après Mde. Agnant.*)

Qu'on l'arrête.

L'avocat PLACET (*courant après madame Agnant.*)

Au voleur.

(*Ils font le tour du théâtre en poursuivant Gourville l'aîné.*)

GOURVILLE l'aîné.

Ah! j'ai le nez cassé!

Madame AGNANT.

Je suis morte!

Monsieur AGNANT.

Ah! ma femme!

Es-tu morte en effet?

Madame AGNANT.

Non.... Séducteur infame;

Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou;
Et de la mère encor tu viens casser le cou?

GOURVILLE l'aîné.

Eh, Madame, pardon!

Madame AGNANT.

Détestable hypocrite.

L'avocat PLACET.

Race de débauché.

Madame AGNANT.

Cœur faux! plume maudite!
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE l'aîné.

Hélas! je la rendrai si-tôt que je l'aurai.

Madame AGNANT.

Tu m'insultes encor! ....

(*au jeune Gourville.*)

Et toi qui fus si sage?
Parle, as-tu pu souffrir un pareil brigandage?

Le jeune GOURVILLE.

Madame, calmez-vous ... Monsieur, écoutez-moi.

Monsieur AGNANT.

Volontiers: tu parais un très-bon vivant, toi;
Je t'ai toujours aimé.

Le jeune GOURVILLE.

Rassurez-vous, mon frère;
Vous, monsieur l'avocat, éclaircissons l'affaire;
Entendons-nous.

Monsieur AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler:
Il faut toujours s'entendre, & non se quereller.

Le jeune GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici sur cette table
De ce bon vin muscat.

Monsieur AGNANT.

Il est fort agréable.
J'en boirai volontiers, en ayant bu déjà :
Asseyons-nous, ma femme, & pesons tout cela.
(Il s'assied auprès de la table.)

Madame AGNANT.

Je n'ai rien à peser; il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'avocat PLACET.

Oui, c'est la conséquence.
(Ils se rangent autour de monsieur Agnant, qui reste assis.)

GOURVILLE l'aîné.

Reprenez-la par tout où vous la trouverez;
Et que d'elle & de vous nous soyons délivrés.

Madame AGNANT.

Eh bien, vous le voyez! encor il m'injurie,
L'effronté dissolu!

Le jeune GOURVILLE (*à part à son frère.*)

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ses préjugés de front.

GOURVILLE l'aîné.

Non: je n'y puis tenir tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE (*prenant Madame Agnant à part.*)

Madame, vous savez combien je suis sincère.

Monsieur AGNANT.

Il n'est point frélaté.

Le jeune GOURVILLE.

Je ne saurais vous taire,
Que depuis quelque tems mon cher frère en effet,
Eut avec votre fille un commerce secret.

GOURVILLE l'aîné.

Ça n'est pas vrai.

Le jeune GOURVILLE (*à son frère.*)

Paix donc; c'est un commerce honnête,
Pur, moral, instructif pour bien régler sa tête,
Pour éloigner son cœur d'un monde décevant,
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

Monsieur AGNANT.

Mettre en couvent ma fille! oh le plaisant visage!

Madame AGNANT.

C'est un impertinent.

GOURVILLE l'aîné.

Je vous dis...

Le jeune GOURVILLE (*faisant signe à son frère.*)

Chut!

GOURVILLE l'aîné.

J'enrage!

L'avocat PLACET.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel;
Mais, Monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel.
Tenez, Monsieur, voilà ses missives infames,
Et ses instructions pour diriger les ames.

(*Il tire des lettres de dessous sa robe.*)

Le jeune GOURVILLE (*prenant les lettres*)
Prêtez-moi.

L'avocat PLACET.

Les voilà.

Le jeune GOURVILLE.

D'un esprit attentif
J'en veux voir la teneur & le dispositif.

L'avocat PLACET.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.
(*Il met les lettres dans sa poche, madame Agnant se jette dessus & en prend une.*)

GOURVILLE l'aîné.

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

Madame AGNANT (*à Gourville l'aîné.*)

Fripon,
Niras-tu tes écrits! tien, voici tout du long
Tes beaux enseignemens dont ma fille se coiffe;
Les voici.

L'avocat PLACET.

Nous devons les déposer au greffe.

Madame AGNANT (*prenant des lunettes.*)
Écoute.... *La vertu que je veux vous montrer*
Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchante & la mienne me guide...
Ah! je te donnerai de la vertu, perfide.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

Le jeune GOURVILLE (*versant à boire à monsieur Agnant.*)

Voisin !

Monsieur AGNANT.

De la vertu !

Le jeune GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.

(*A Madame Agnant.*)

Madame, goûtez-en.

Madame AGNANT (*ayant bu.*)

Peste ! il est admirable !

Le jeune GOURVILLE (*à monsieur Agnant.*)

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table.

On y porte un cartaud dont vous serez content.

Monsieur AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune GOURVILLE (*à l'avocat Placet.*)

Et vous ?

L'avocat PLACET (*boit un coup.*)

Il est fort bon; mais vous ne pouvez croire,

Qu'en l'état où je suis, je vienne ici pour boire.

Le jeune GOURVILLE (*en présente à son frère.*)

Vous, mon frère.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! cessez vos ébats ennuyeux.

Plus vous paraissez gai, plus je suis sérieux.

Après tant de chagrins & de tracasserie,

C'eſt une cruauté que la plaiſanterie :
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour ſe moquer de moi.

(*à madame Agnant.*)

Ma voiſine, à la fin, vous voilà bien inſtruite
Que ſi votre Sophie eſt par malheur en fuite,
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour.
Ni vos yeux, ni les ſiens, ne m'ont donné d'amour.

Madame AGNANT.

Mes yeux, méchant !

GOURVILLE l'aîné.

Vos yeux. C'eſt une calomnie ;
Un menſonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monſieur Garant ?
Nous l'attendons ici de moment en moment.
Il connaît aſſez bien quelle eſt mon écriture ;
Il a juſqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laiſſé tout mon argent comptant.
Il me rendra juſtice.

Monſieur AGNANT.

Oh ! c'eſt un honnête-homme !

L'avocat PLACET.

Un grand homme de bien.

Le jeune GOURVILLE.

Chacun ainſi le nomme.

Madame AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

Monfieur A G N A N T.

L'oracle du quartier.

Le jeune G O U R V I L L E.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle eft à ce fujet ma penfée.

Monfieur AGNANT (*en buvant & le regardant fixement.*)

Oui, confie.

Le jeune G O U R V I L L E.

Je crois que c'eft chez lui que la belle Sophie
A couru fe cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grace auprés de vous.
Dans toute la paroiffe il prend foin des affaires,
Très-charitablement des filles & des mères.

Madame A G N A N T.

Vraiment, l'avis eft bon.

Le jeune G O U R V I L L E.

Mademoifelle Agnant
A du cœur; elle penfe, & n'eft plus une enfant;
Vous l'avez fouffletée, elle s'en eft fentie
Un peu trop vivement, & puis elle eft partie.

Monfieur A G N A N T (*toujours affis & le verre à la main.*)

C'eft votre faute auffi, ma femme; & franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement,
Vous avez la main prompte, & vous êtes la caufe
De tout notre malheur.

Le jeune GOURVILLE.

Mon Dieu ! c'eſt peu de choſe.

Allez, tout ira bien.... j'entends monſieur Garant.
Il revient, parlez-lui, mon frère, & promptement.
Sur tous les marguilliers on ſait votre influence.
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE l'aîné.

Que lui dire ?

Le jeune GOURVILLE.

Vous ſeul pouvez perſuader.

GOURVILLE l'aîné.

Perſuader ! eh quoi !

Le jeune GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE l'aîné.

Comment ?

Le jeune GOURVILLE.

Vous ſeul pouvez manier cette affaire,
Vous ſeul rendrez Sophie à ſa charmante mère.

GOURVILLE l'aîné.

Moi !

Madame AGNANT.

Va, ſi tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'entends rien...

Le jeune GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE l'aîné.

Allons donc. (*Il ſort.*)

Le jeune GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

Monsieur AGNANT (*en montrant le jeune Gourville.*)

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

SCÈNE III.

Les acteurs précédens, le jeune GOURVILLE prenant par la main Monsieur & Madame AGNANT, & se mettant entre eux.

Le jeune GOURVILLE.

PUISQU'IL n'est plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuse; & j'excusais mon frère.
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hasardons tous la réputation
D'une fille noble, & sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite:
Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant:
Ceci fera du bruit, le monde est médisant.

Madame AGNANT.

Et c'est ce que je crains.

Le jeune GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès-verbal chez un homme trouvée !
Vous sentez bien, Madame, & vous comprenez bien,
Que de tout le Marais ce sera l'entretien,
Qu'il faut en prévenir la triste conséquence.

Monsieur AGNANT.

Par ma foi ce jeune homme est rempli de prudence.

Le jeune GOURVILLE.

J'ai fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.
Que pensera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, sans respecter son grave caractère,
Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre est aimé, ... fi ! j'en rougis pour lui.

L'avocat PLACET.

Mais, Monsieur, c'est moi seul que cette affaire touche.
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux prêts à tout censurer.
Dix mille écus comptans sont à considérer.

Monsieur AGNANT (*toujours bien fixe, & l'air un peu hébêté d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.*)

Vous avez de gros biens ?

L'avocat P L A C E T.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune G O U R V I L L E.

Madame, je vous plains, j'avoue ingénument
Qu'on devait respecter un tel engagement.
Mon frère a fait sans doute une grande sottise
D'enlever la future à ce futur promise.
Il n'en peut résulter qu'une triste union,
Pleine de jalousie & de dissension.
Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

Madame A G N A N T.

J'en ai peur en effet.

Monsieur A G N A N T.

Il parle comme un livre;
Il a toujours raison.

Le jeune G O U R V I L L E.

Par un destin fatal,
Vous voyez que mon frère a seul fait tout le mal.
C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte.
Madame, c'est à moi de réparer sa faute.
Pour Sophie, il est vrai, je n'eus aucun desir;
Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

Monsieur A G N A N T.

Parbleu, je le voudrais.

L'avocat P L A C E T.

Moi non.

Madame AGNANT.

Quelle folie !

Tu n'as rien. Un cadet de baſſe Normandie
Eſt plus riche que toi.

Le jeune GOURVILLE.

D'aujourd'hui ſeulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement,
Que j'ai cent mille francs que m'a laiſſé mon père,
Monſieur Garant lui-même en eſt dépoſitaire.

Madame AGNANT.

Cent mille francs ! grand Dieu !

Monſieur AGNANT.

Ma foi, j'en ſuis charmé.

Le jeune GOURVILLE.

De Sophie, il eſt vrai, je ne ſuis point aimé;
Mais je ſuis à ſa mère attaché pour ma vie,
Et ce n'eſt que pour vous que je me ſacrifie.

Madame AGNANT.

Et la ſomme, mon fils, eſt chez monſieur Garant ?

Le jeune GOURVILLE.

Sans doute. Il en convient.

L'avocat PLACET.

J'en doute fortement.

Madame AGNANT (*à monſieur Agnant.*)

Cent mille francs, mon cher !

Monſieur AGNANT.

Cent mille francs, ma femme!
Ah ! ça me plaît.

Madame AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon ame ;
Cent mille francs, mon fils !

Le jeune GOURVILLE.

J'ai quelque chose avec.

Monsieur AGNANT.

Il est plein de mérite, & d'ailleurs il boit sec.

L'avocat PLACET.

Mais, songez, s'il vous plaît....

Monsieur AGNANT.

Tais-toi ; je vais le prendre
Dès ce même moment, à ton nez, pour mon gendre.

L'avocat PLACET.

Comment, Madame, après des articles conclus !
Stipulés par vous-même !

Madame AGNANT.

Ils ne le feront plus.
(*Elle le pousse.*)
Cent mille francs... Allez.

Monsieur AGNANT (*le poussant d'un autre côté.*)

Dénichez au plus vîte.

Madame AGNANT (*lui faisant faire la pirouette à droite.*)

Allez plaider ailleurs.

Monsieur AGNANT (*lui faisant faire la pirouette à gauche.*)

Cherchez un autre gîte,
Cent mille francs !

L'avocat PLACET.

Je vais vous faire assigner tous.

Le jeune GOURVILLE (*en le retournant.*)

N'y manquez pas.

Monsieur AGNANT.

Bonsoir.

Madame AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.

(*l'avocat Placet sort.*)

SCÈNE IV.

Le jeune GOURVILLE, monsieur AGNANT, madame AGNANT.

Monsieur AGNANT.

MAIS, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystère?

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que j'en suis assuré;
Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré
Etait entre ses mains.

Monsieur AGNANT.

C'est comme dans les tiennes.

Madame AGNANT.

Tout de même; & ma fille, afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILLE.

Oh ! l'on vous la rendra.

Monfieur AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de foufflets, je vous prie ;
Cela cabre un efprit.

Monfieur AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

Madame AGNANT.

Ça n'arrivera plus... c'eft chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée ?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, très-certainement.
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille fi chère.

(Il fait un pas pour fortir.)

Madame AGNANT *(l'embraffant.)*

Il faut que je t'embraffe.

Monfieur AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

Madame AGNANT.

Reviens bien vîte au moins.

Le jeune GOURVILLE.

Je revole à l'inftant.

Madame AGNANT *(l'arrêtant encor.)*

Ecoute encor un peu, mon cher ami, mon gendre ;

En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre !
Je ne puis te quitter. . . . va, mon fils, sois certain
Que ma fille est ta femme.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, tel fut mon dessein.

Madame AGNANT.

Tu réponds d'elle !

GOURVILLE (*en s'en allant.*)

Oh oui, tout comme de moi-même.

Madame AGNANT.

Quel bon ami j'ai là ! Mon Dieu, comme je l'aime !

SCÈNE V.

Monsieur AGNANT, madame AGNANT.

Monsieur AGNANT.

PAR ma foi, notre gendre est un charmant garçon.

Madame AGNANT.

Oh ! c'est bien élevé. La voisine Ninon
Vous a formé cela ! c'est une dégourdie,
Qui fait bien mieux que nous ce que c'est que la vie.
Un grand esprit.

Monsieur AGNANT.

Ah ! ah !

Madame AGNANT.

Je voudrais l'égaler,
Mais sitôt qu'elle parle, on n'ose plus parler.

Monsieur AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, & même les affaires.
Une bonne caboche !

Madame AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils sont : comment ? cent mille francs !
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans,
Ce n'est rien qu'un bavard.

Monsieur AGNANT.

Un pédant imbécille
Fait pour rincer, au plus, les verres de Gourville.



SCÈNE VI.

Monſieur AGNANT, madame AGNANT, monſieur GARANT.

Madame AGNANT.

EH bien, Monſieur Garant, enfin tout eſt conclu.

Monſieur GARANT.

Oui, ma chère voiſine, & le ciel l'a voulu.

Monſieur AGNANT.

Quel bonheur !

Monſieur GARANT.

Il eſt vrai qu'on a, ſur ſa conduite,
Gloſé bien fortement; mais l'hymen par la ſuite
Vous paſſe un beau vernis ſur ces péchés mignons.

Madame AGNANT.

L'eſcapade, Monſieur, que nous lui reprochons,
Ne peut ſe mettre au rang des fautes criminelles.

Monſieur GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,
Ainſi que les cheveux : & puis conſidérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons,
Et qu'outre ſa richeſſe à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

Madame AGNANT.

Une fortune, à vous !

Monſieur AGNANT.

Je ſuis tout interdit.
Ma fille, de grands biens ! des patrons, du crédit!
Quels diſcours !

Madame AGNANT.

Il eſt vrai qu'elle eſt aſſez gentille,
Mais du crédit !

Monſieur GARANT.

Qui parle ici de votre fille ?

Madame AGNANT.

De qui donc parlez-vous ?

Monſieur GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouſe ce ſoir, ici, dans ſa maiſon ;
Je vous prie à la noce, & vous devez en être.

Madame AGNANT.

Comment ! vous épouſez notre Ninon !

Monſieur AGNANT.

Mon maître,
Eſt-il bien vrai ?

Monſieur GARANT.

Très-vrai.

Monſieur AGNANT.

J'en ſuis parbleu touché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

Madame AGNANT.

Et moi je vous difais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, & qu'elle s'eft blotie
Chez vous, en votre abfence, & qu'elle en va
fortir,
Pour ferrer ces doux nœuds que je viens d'affortir;
Et qu'il nous faut donner, pour aider leur tendreffe,
Cent mille francs comptant que vous avez en
caiffe.

Monfieur AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici;
Mais, parbleu, permettez qu'on fe marie auffi.

Monfieur GARANT.

Rêvez-vous, mes voifins! & ce petit délire
Vous prend-il quelquefois? qui diable a pu vous
dire
Que Sophie eft chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui font tout prêts pour
lui?

Madame AGNANT.

Je le tiens de fa bouche.

Monfieur AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

Monfieur GARANT.

De ce jeune étourdi la folie eft extrême.
Il féduit tour à tour les filles du Marais.
Il leur fait des fermens d'époufer leurs attraits.
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux
mères

Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en eſt pas un mot : & je ne lui dois rien.
Monſieur ſon frère & lui ſont tous les deux ſans bien,
Et tous deux au logis ceſſeront de paraître,
Dès le premier moment que j'en ſerai le maître.

Madame AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

Monſieur GARANT.

Pas un denier.

Madame AGNANT.

Mon Dieu, le méchant garnement!

Monſieur AGNANT (*en buvant un coup.*)

C'eſt dommage.

Madame AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîné, chez vous, ne s'était pas ſauvée?

Monſieur GARANT.

Il n'en eſt pas un mot.

Madame AGNANT.

Les deux frères, je voi,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

Monſieur AGNANT.

Les frippons que voilà!

Monſieur GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avoûrai, les méchans caractères.

Madame AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille ! ah ! j'en aurai raifon ;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maifon.

Monfieur GARANT.

La maifon m'appartient, gardez-vous-en, ma bonne.

Madame AGNANT.

Quoi donc, pour époufer nous n'aurons plus perfonne ?
Allons, courons bien vîte après notre avocat,
Il vaudra mieux que rien.

M. AGNANT (*avec le gefte d'un homme ivre.*)

Ma femme, il eft bien plat.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

Ah, Madame, qael train! quel bruit, dans votre absence!
Quel tumulte effroyable, & quelle extravagance!

NINON.

Je sais ce qu'on a fait; je prétends calmer tout;
Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne soyez point fâchée
Que la petite Agnant se soit ici cachée:
Hélas! j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant.
Comment! battre sa fille! ah! c'est une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne sent pas la bonne compagnie.
Notre pauvre Gourville en est encor ému.

LISETTE.

Il l'adopte en effet.

NINON.

Lisette, que veux-tu ?
Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante.
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, si douce, si gentille.

NINON.

Dès la première fois son maintien me surprit.
Sa grace me charma, j'aimai son tour d'esprit.
Des femmes quelquefois, assez extravagantes,
Ayant de sots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien souffrir de ses très-sots parens
La visite importune & les plats complimens.
Sa mère m'excéda par droit de voisinage;
Sa fille était tout autre; elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien : Gourville, en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant.
On respecte beaucoup sa chère belle-mère,
On la voit rarement; encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur;
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages;
Celui de ces enfans, le vôtre & puis le mien.
Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien;

Il faudrait tout d'un tems, dans votre zèle extrême
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième,
Le mariage forme & dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand besoin : tout vient avec le tems.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,
Il ne lui manqua rien que d'être supportable :
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir :
Pour toi, ton tour approche & ton affaire est
prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Lisette, à me parler pour lui.
Il t'a promis beaucoup, est-il vrai ?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence est entre sa personne
Et la mienne peut-être ; il promet, & je donne.
Prend cinquante louis, pour subvenir aux frais
De ton nouveau ménage.



SCÈNE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

NINON.

Ah ! Picard, quels bienfaits !
(En montrant la bourse.)
Vois-tu cela ?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand.... & que je ne desire
Rien plus... sinon qu'il dure... & que Lisette & moi
Nous sommes obligés... mais aide-moi donc, toi.
Je ne sais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, & je me plais à ta reconnaissance.

PICARD.

Ah ! Madame, à vos pieds ici nous devons tous.

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous.
Pour ceux qui sont trop loin, ce n'est pas notre affaire.

Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choisi loin du bruit cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raisonne & gesticule
Avec monsieur Garant; & les mots de scrupule,
De probité, d'honneur, de raison, de devoirs,
M'ont saisi de respect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, disant qu'il instrumente
Pour le faire bien riche, & vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'est l'intention
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

PICARD.

C'est un digne homme!

NINON.

Oh! oui... mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant?

PICARD.

Mais, Madame, elle crie;
Elle gronde vos gens, messieurs Gourville & moi,
Son mari, tout le monde: & dit qu'on est sans foi:
Et dit qu'on l'a trompée, & que sa fille est prise:
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise.
Et puis elle s'apaise, & convient qu'elle a tort.
Puis dit qu'elle a raison, & crie encor plus fort.

NINON.

Et monsieur son époux?

PICARD.

En véritable sage,
Il voit sans sourciller tout ce remu-ménage;
Et pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amusait à boire attendant le souper.

NINON.

Que fait notre Gourville?

PICARD.

En son humeur plaisante
Il les amuse tous, & boit, & rit, & chante.

NINON.

Et l'autre frère?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah! j'aime à voir les gens,
Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrans.
Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on le pût méconnaître.
Malgré sa modestie on le découvre assez :...
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.



SCÈNE III.

NINON, GOURVILLE l'aîné, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, (*vêtu plus régulièrement, mieux coiffé, & l'air plus honnête.*)

Vous me voyez, Madame, après d'étranges crises,
Bien sot & bien confus de toutes mes bêtises:
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont tout en plaisantant mon frère m'a flatté.
Hélas! j'avais voulu dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie
Me séparer de vous, & donner la maison
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

NINON.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures,
Tout va bien.

GOURVILLE l'aîné.

Vous pourriez pardonner tant d'injures;
J'étais coupable & sot.

NINON.

Ah! vos yeux sont ouverts?
Vous démêlez enfin ces esprits de travers,
Ces cagots insolens, ces sombres rigoristes,
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes,

Et ces autres frippons n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu;
Ces escrocs recueillis, & leurs plates bigottes
Sans foi, sans probité, plus méchantes que sottes?
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur & de vertus, comme plus d'agrémens.

GOURVILLE l'aîné.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainsi la politesse
Déjà dans votre esprit succède à la rudesse.
Je vous vois dans le train de la conversion.
Vous deviendrez aimable, & j'en suis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave personnage
Que mon bisarre sort me donne en mariage!

GOURVILLE l'aîné.

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment.
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chère?

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ose plus blâmer; mais quand je considère
Que pour vous séparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même...

NINON.

Oh! c'était par vertu: dans le fond, Garant m'aime;

Il ne veut que mon bien : c'eſt un homme excellent,
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent.
Et ſur-tout gardez-vous un peu de ſes couſines.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! que ces prudes-là ſont de grandes coquines !
Quel antre de voleurs ! & cependant enfin
Vous allez donc, Madame, épouſer le couſin !

NINON.

Repoſez-vous ſur moi de ce que je vais faire ;
Allez, croyez ſur tout qu'il était néceſſaire
Que j'en agiſſe ainſi pour ſauver votre bien ;
Un ſeul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE l'aîné.

Comment !

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers ſont quelquefois capables.
Vous ſerez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien ſont différens de moi.
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE l'aîné.

Je ne replique point. Honteux, déſeſpéré
Des ſauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon ſort la ſouveraine arbitre,
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.



SCÈNE IV.

NINON, GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune (*amenant monsieur & madame* AGNANT), LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE.

ADORABLE Ninon, daignez tranquillifer
Notre madame Agnant qu'on ne peut apaifer.

Monfieur AGNANT.

Elle a tort.

Madame AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille eft perdue,
Qu'on ne me la rend point!

Le jeune GOURVILLE.

Eh mon Dieu! je me tue
De vous dire cent fois qu'elle eft en fûreté.

Madame AGNANT.

Eft-ce donc ce benêt, ... ou toi, jeune éventé,
Qui m'as pris ma Sophie?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas! foyez très-fûre
Que je n'y prétends rien.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Madame AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien;

Un fort mauvais plaisant, sans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente,
Je prétends qu'il revienne & veux qu'il instrumente
Contre toi, pour ma fille, & tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus longtems;
Ni vous non plus, Madame.

NINON.

Écoutez-moi, de grace;
Souffrez, sans vous fâcher, que je vous satisfasse.

Madame AGNANT.

Ah! souffrez que je crie; & quand j'aurai crié,
Je veux crier encor.

Monsieur AGNANT.

Et, tais-toi, ma moitié;
Madame Ninon parle; écoutons sans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire
Si c'est votre intérêt & votre volonté
De donner votre fille & sa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs sa fortune se monte?

Monsieur AGNANT.

Oui, parbleu, ma voisine.

NINON.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette somme.

Monsieur AGNANT.

Ah ! cela va bien..... Mais
Pour finir ce marché, que de grand cœur j'ap-
prouve,
Pour marier Sophie il faut qu'on la retrouve,
On ne peut rien sans elle.

NINON.

Eh bien, je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

Monsieur & madame AGNANT.

Ah !

NINON.

Mais auparavant, je me flatte, j'espère
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

Madame AGNANT.

Oui; passe, & puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

Monsieur AGNANT.

C'est une comédie,
Personne ne s'entend & chacun se marie.
(*à Gourville l'aîné.*)
Soupera-t-on bientôt ? Allons, mon grand-
flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE l'aîné.

(*à Ninon.*)
J'y suis bien neuf encor..... A tout ce grand
mystère,
Ma présence, Madame, est-elle nécessaire ?

NINON.

Vraiment oui ; demeurez ; vous verrez avec nous
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous.
Et nous aurons besoin de votre signature.

LISETTE.

Je sais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

Monsieur AGNANT.

Et bien, tu vois, ma femme ; & je l'avais bien dit
Que madame Ninon avec son grand esprit
Saurait arranger tout.

Madame AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monsieur Garant, vous allez tout connaître.



SCÈNE V & dernière.

Les personnages précédens, monsieur GARANT, (*après avoir salué la compagnie, qui se range d'un côté, tandis que monsieur Garant & Ninon se mettent de l'autre, les domestiques derrière.*)

Monsieur GARANT (*en serrant la main de Ninon.*)

La raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme & dressé congrument,
Avec mesure & poids, d'une manière sage,
Selon toutes les loix, la coutume & l'usage.
(*à madame Agnant.*) (*à monsieur Agnant.*)
Madame, permettez.... un moment, mon voisin.

NINON.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

Monsieur GARANT.

Le ciel le bénira; mais, avant d'y souscrire,
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non; mon cœur est si plein de tous vos tendres soins
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins.
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élire
Qui publiront mon choix & tout votre mérite.

Nous souperons ensemble : ils seront enchantés
De votre prud'hommie & de vos loyautés.
Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cens mille francs qui sont pour les deux frères.

Monsieur GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet.
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des stipulations entre nous énoncées.
Ce sont, vous le savez, des affaires passées.
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

Monsieur AGNANT.

Comment !

Madame AGNANT.

A tous momens cent mille francs perdus,
Ma fille aussi ! sortons de ce franc coupe-gorge.

(*montrant le jeune Gourville.*)

Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.
(*A Gourville l'aîné.*)
Et c'est vous, grand nigaud, dont les séductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont causé tant d'affronts ;
Ma fille paira cher son énorme sottise.

GOURVILLE l'aîné.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crise.

Le jeune GOURVILLE (*arrêtant monsieur & madame Agnant & les ramenant tous deux par la main.*)

Mon Dieu, ne sortez point, restez, mon cher Agnant ;
Quoi qu'il puisse arriver, tout finira gaîment.

NINON (*à monsieur Garant dans un coin du théâtre, tandis que le reste des acteurs est de l'autre.*)

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

Monsieur GARANT.

Oui, qui ne disent rien ; là.... des raisons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laissez-moi m'expliquer ;
Et si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

Monsieur GARANT.

Ah ! vraiment, je n'ai garde.

Madame AGNANT (*à monsieur Agnant.*)

Que disent-ils de nous ?

NINON (*à monsieur Garant.*)

Et si je me hasarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, & vous Gourville, enfin vous apprendrez
Quels sont mes sentimens, & quelles sont mes vues.

Monsieur AGNANT.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

NINON (*à madame Agnant*)

Vous voulez votre fille & de l'argent comptant ?

Madame AGNANT.

Oui ; mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premièrement,
Vous mettre tous au fait.... Feu monsieur de Gourville
Me confia ses fils, & je leur fus utile :
Il ne put leur laisser rien par son testament;
Vous en savez la cause.

Madame AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais par supplément,
Il voulut faire choix d'un fameux personnage,
Justement honoré dans tout le voisinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ses amis secrets, tous bien d'accord entr'eux:
Et cet homme de bien nommé son légataire,
Cet homme honnête & franc, c'est monsieur.

Monsieur GARANT (*faisant la révérence à la compagnie.*)

C'est me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'est à lui qu'on légua
Les deux cens mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des esprits prévenus eurent la fausse idée
Qu'une somme si forte & par lui possédée,

N'était rien qu'un dépôt qu'entre ses mains il tient,
Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient.
Mais il n'est pas permis, dit-on, qu'ils en jouissent.
C'est un crime effroyable & que les loix punissent.
(*à monsieur Garant.*)
N'est-ce pas ?

Monsieur GARANT.

Oui, Madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on ?

Monsieur GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et pour se mettre en régle, il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à son profit il gardera la somme ?

Monsieur GARANT.

Oui, madame.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! fort bien.

Monsieur AGNANT.

Et monsieur a juré
Qu'il gardera le tout ?

Monsieur GARANT.

Oui, je le garderai.

Madame AGNANT (*au jeune Gourville.*)
De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah ! c'en est trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE l'aîné.

Pour moi, de cet argent je n'attends rien du tout.
Et je me sens, Madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune GOURVILLE.

Pour moi, je le prendrais au moins pour le répandre.

NINON.

Poursuivons.... Toujours prêt de me favoriser,
Monsieur, me croyant riche, a voulu m'épouser,
Afin que nous puissions dans des emplois utiles
Nous enrichir encor du bien des deux pupilles.

Monsieur GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait.
Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.

(*Aux autres personnages.*)
Il faut vous dire enfin qu'aussi-tôt que Gourville
Eut fait son testament, un ami difficile,
Un esprit de travers, eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un frippon.

Monsieur GARANT.

Mais, vous perdez la tête!

NINON.

Eh! mon Dieu, non, vous dis-je.
Gourville, épouvanté, dans l'instant se corrige;

Et peut-être trompé, mais fain d'entendement,
Il fait, fans en rien dire, un fecond teftament :
Il m'a fallu courir long-tems chez les notaires
Pour y faire appofer les formes néceffaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus :
Et fi j'avais tardé, les miens étaient perdus.
Monfieur gardait l'argent pour fon beau mariage.
Tenez : voilà je penfe, un teftament fort fage.
Il eft en ma faveur. C'eft pour moi tout le bien,
J'en ai le cœur percé, monfieur Garant n'a rien.

Monfieur AGNANT.

Quel tour !

Madame AGNANT.

La brave femme !

NINON (*en montrant les deux Gourville.*)

Entre eux deux je partage,
Ainfi que je le dois, le petit héritage.
Je fouhaite à monfieur d'autres engagemens,
Une plus digne époufe, & d'autres teftamens.

Monfieur GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Lifez, vous favez lire.

GOURVILLE l'aîné.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON (*à madame Agnant.*)

La dot de votre fille enfin va fe payer.

Monfieur GARANT (*en s'en allant.*)

Serviteur.

Le jeune GOURVILLE (*lui ferrant la main.*)

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

Madame AGNANT.

Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

Monfieur AGNANT (*le faififfant par le bras.*)

Et pourquoi t'en aller, refte avec nous pour boire.

Monfieur GARANT (*fe débarraffant d'eux.*)

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE (*lui faifant la révérence, & lui montrant la bourfe des cinquante louis.*)

Acceptez ce dépôt,

Vous les gardez fi bien.

GOURVILLE l'aîné.

Laiffons-là ce maraut.

Le jeune GOURVILLE (*à Ninon.*)

Ah! je fuis à vos pieds.

Madame AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE l'aîné.

Comme elle a démafqué, vilipendé le traître!

Madame AGNANT.

Et ma fille?

NINON.

Ah! croyez que dès qu'elle faura
Qu'on va la marier, elle reparaîtra.

LISETTE (*à Picard.*)

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtreffe
A plus d'efprit qu'eux tous, d'honneur & de fageffe?

Fin du cinquième & dernier Acte.

L'ÉCOSSAISE,

OU

LE CAFÉ,

COMÉDIE;

Repréſentée à Paris au mois d'Août 1760.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.



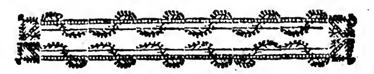


AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Cette pièce fut imprimée d'abord en 1759, comme une traduction d'une comédie Anglaise, ce qui donna lieu à beaucoup d'assez bonnes plaisanteries. Loin d'être une traduction, elle fut elle-même traduite en Anglais quelques années après par monsieur George Colman. *On la représenta sur le théâtre de Paris en* 1760, *& sur celui de Londres en* 1766.

Jérôme Carré, *sous le nom duquel on avait d'abord donné cet ouvrage, n'est qu'un nom feint. On ne peut en dire autant de celui de* Fréron *qui ne différait pas beaucoup de celui de* Frélon.

On se servit du mot Wasp *au lieu de* Frélon *à la comédie Française, parce que* Frélon *signifie* Wasp *en Anglais.*



EPITRE DÉDICATOIRE

A MONSIEUR LE COMTE DE LAURAGAIS.

MONSIEUR,

La petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre sous votre protection, n'est qu'un prétexte pour vous parler avec plus de liberté.

Vous avez rendu un service éternel aux beaux arts & au bon goût, en contribuant par votre générosité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus sur la scène *César* & *Ptolomée*, *Athalie* & *Joad*, *Mérope* & son fils entourés & pressés d'une foule de jeunes gens, si les spectacles ont plus de décence, c'est à vous seul qu'on en est redevable. Ce bienfait est d'autant plus considérable, que l'art de la tragédie & de la comédie est celui dans lequel les Français se sont distingués davantage : il n'en est aucun autre dans lequel ils n'aient de très-illustres rivaux, ou même des

maîtres. Nous avons quelques bons philoſophes; mais il faut l'avouer, nous ne ſommes que les diſciples des *Newton*, des *Locke*, des *Galilée*. Si la France a quelques hiſtoriens, les Eſpagnols, les Italiens, les Anglais même nous diſputent la ſupériorité dans ce genre. Le ſeul *Maſſillon* aujourd'hui paſſe chez les gens de goût pour un orateur agréable; mais qu'il eſt encor loin de l'archevêque *Tillotſon* aux yeux du reſte de l'Europe! Je ne prétends point peſer le mérite des hommes de génie; je n'ai pas la main aſſez forte pour tenir cette balance. Je vous dis ſeulement comment penſent les autres peuples; & vous ſavez, Monſieur, vous qui, dans votre première jeuneſſe, avez voyagé pour vous inſtruire, vous ſavez que preſque chaque peuple a ſes hommes de génie qu'il préfère à ceux de ſes voiſins.

Si vous deſcendez des arts de l'eſprit pur à ceux où la main a plus de part, quel peintre oſerions-nous préférer aux grands peintres d'Italie? C'eſt dans le ſeul art des *Sophocles* que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre; c'eſt pourquoi dans pluſieurs villes d'Italie la bonne compagnie ſe raſſemble pour repréſenter nos pièces, ou dans notre langue, ou en Italien; c'eſt ce qui fait qu'on trouve des théâtres Français à Vienne & à Péterſbourg.

Ce qu'on pouvait reprocher à la ſcène Françaiſe, était le manque d'action & d'appareil. Les tragédies étaient ſouvent de longues converſations en cinq actes. Comment haſarder ces ſpectacles pompeux, ces tableaux frappans, ces

actions

actions grandes & terribles, qui bien ménagées, font un des plus grands resſorts de la tragédie? Comment apporter le corps de *Céſar* ſanglant ſur la ſcène? Comment faire deſcendre une reine éperdue dans le tombeau de ſon époux, & l'en faire ſortir mourante de la main de ſon fils, au milieu d'une foule qui cache & le tombeau & le fils & la mère, & qui énerve la terreur du ſpectacle par le contraſte du ridicule?

C'eſt de ce défaut monſtrueux que vos ſeuls bienfaits ont purgé la ſcène, & quand il ſe trouvera des génies qui ſauront allier la pompe d'un appareil néceſſaire, & la vivacité d'une action également terrible & vraiſemblable, à la force des penſées, & ſur-tout à la belle & naturelle poéſie, ſans laquelle l'art dramatique n'eſt rien; ce ſera vous, Monſieur, que la poſtérité devra remercier.

Mais il ne faut pas laiſſer ce ſoin à la poſtérité; il faut avoir le courage de dire à ſon ſiècle, ce que nos contemporains ſont de noble & d'utile. Les juſtes éloges ſont un parfum qu'on réſerve pour embaumer les morts. Un homme fait du bien, on étouffe ce bien pendant qu'il reſpire & ſi on parle, on l'exténue, on le défigure: n'eſt-il plus? on exagère ſon mérite pour abaiſſer ceux qui vivent.

Je veux du moins que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage, ſachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme eſtimable & malheureux ſecouru par vous; je veux qu'on ſache que tandis que vous occupez votre loiſir à faire revivre, par les ſoins les plus coûteux & les plus péni-

bles, un art utile perdu dans l'Afie qui l'inventa; vous faites renaître un fecret plus ignoré, celui de foulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente.

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a dans ce qu'on appelle le monde, des gens qui croient pouvoir donner des ridicules aux belles actions, qu'ils font incapables de faire ; & c'eft ce qui redouble mon refpect pour vous.

P. S. Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette épître, parce que je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages ; & quand on le voit à la tête d'un livre ou dans une affiche, qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.





LETTRE A MESSIEURS LES PARISIENS (*).

MESSIEURS,

Je suis forcé par l'illustre monsieur Fréron *de m'exposer* vis-à-vis de *vous. Je parlerai sur le* ton (**) *du sentiment & du respect ; ma plainte sera marquée au* coin *de la bienséance, & éclairée du* flambeau *de la vérité. J'espère que monsieur* Fréron *sera confondu* vis-à-vis *des honnêtes gens qui ne sont pas accoutumés à se prêter aux méchancetés de ceux qui n'étant pas* sentimentés, *font* métier & marchandise *d'insulter* le tiers & le quart, *sans aucune* provocation, *comme dit* Cicéron *dans l'oraison* pro Murena, *pag.* 4.

Messieurs, je m'appelle Jérôme Carré, *natif de Montauban ; je suis un pauvre jeune homme*

(*) Cette plaisanterie fut publiée la veille de la représentation ; comme on supposait la pièce traduite de l'Anglais, on parle ici suivant cette idée.

(**) Toutes ces expressions étaient des termes ridicules, alors fort à la mode.

sans fortune ; & comme la volonté me change *d'entrer dans Montauban, à cause que monsieur* L. F..... *de* P........ *m'y persécute, je suis venu implorer la protection des Parisiens. J'ai traduit la comédie de* l'Ecossaise *de monsieur* Hume. *Les comédiens Français & les Italiens voulaient la représenter : elle aurait peut-être été jouée cinq ou six fois, & voilà que monsieur* Fréron *emploie son autorité & son crédit, pour empêcher ma traduction de paraître ; lui qui encourageait tant les jeunes gens quand il était jésuite, il les opprime aujourd'hui. Il a fait une feuille entière contre moi ; il commence par dire méchamment que ma traduction vient de Genève, pour me faire* suspecter *d'être hérétique.*

Ensuite il appelle monsieur Hume, *monsieur* Home*; & puis il dit que monsieur* Hume *le prêtre, auteur de cette pièce, n'est pas parent de monsieur* Hume *le philosophe. Qu'il consulte seulement le journal encyclopédique du mois d'avril 1758, journal que je regarde comme le premier des cent soixante & treize journaux qui paraissent tous les mois en Europe, il y verra cette annonce, page 137.*

L'auteur de Douglas est le ministre *Hume*, parent du fameux *David Hume*, si célèbre par son impiété.

Je ne sais pas si monsieur David Hume *est impie. S'il l'est, j'en suis bien fâché, & je prie Dieu pour lui comme je le dois ; mais il résulte que l'auteur de* l'Ecossaise *est monsieur* Hume *le prêtre,*

parent de monsieur David Hume ; *ce qu'il fallait prouver, & ce qui est très-indifférent.*

J'avoue à ma honte que je l'ai cru son frère ; mais qu'il soit son frère ou coufin, il est toujours certain qu'il est l'auteur de l'Ecossaise. *Il est vrai que dans le journal que je cite,* l'Ecossaise *n'est pas expressément nommée ; on n'y parle que* d'Agis *&* de Douglas ; *mais c'est une bagatelle.*

Il est si vrai qu'il est l'auteur de l'Ecossaise, *que j'ai en main plusieurs de ses lettres, par lesquelles il me remercie de l'avoir traduite ; en voici une que je soumets aux lumières du charitable lecteur.*

My dear translator, *mon cher traducteur,* you have comitted many a blander in your performancee, *vous avez fait plusieurs balourdises dans votre traduction !* you have quite impoverish'd the carakter of Wasp, and you have blotted his chastiment at the end of the drama ; *vous avez affaibli le caractère de Fréron, & vous avez supprimé son châtiment à la fin de la piéce.*

Il semble que monsieur Hume *ait fait sa comédie uniquement dans la vûe de mettre son* Wasp *sur la scene, & moi j'ai retranché tout ce que j'ai pû de ce personnage ; j'ai aussi retranché quelque chose de* Milady Alton, *pour m'éloigner moins de vos mœurs, & pour faire voir quel est mon respect pour les dames.*

Monsieur Fréron *dans la vue de me nuire, dit dans sa feuille* 114, *qu'on l'appelle aussi* Frélon, *que plusieurs personnes de mérite l'ont souvent nommé ainsi. Mais, messieurs, qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec un personnage Anglais dans*

la pièce de monsieur Hume ? *Vous voyez qu'il ne cherche que de vains prétextes pour me ravir la protection, dont je vous supplie de m'honorer.*

Voyez, je vous prie, jusqu'où va sa malice : il dit, page 115, *que le bruit courut long-tems qu'il* avait été condamné aux galères ; *& il affirme, qu'en effet, pour la condamnation, elle n'a jamais eu lieu. Mais, je vous en supplie, que ce monsieur ait été aux galères quelque tems, ou qu'il y aille, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame anglais ? Il parle des raisons* qui pouvaient, *dit-il,* lui avoir attiré ce malheur. *Je vous jure, Messieurs, que je n'entre dans aucune de ces raisons ; il peut y en avoir de bonnes, sans que monsieur* Hume *doive s'en inquiéter : qu'il aille aux galères ou non, je n'en suis pas moins le traducteur de l'*Ecossaise. *Je vous demande, Messieurs, votre protection contre lui. Recevez ce petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.*

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

JÉRÔME CARRÉ, *natif de Montauban, demeurant dans l'impasse de St. Thomas du Louvre ; car j'appelle* impasse, *Messieurs, ce que vous appelez* cu de sac ; *je trouve qu'une rue ne ressemble ni à un cu ni à un sac : je vous prie de vous servir du* mot d'impasse, *qui est noble, sonore, intelligible, nécessaire, au lieu de celui de* cu, *en dépit du sieur* Fréron *ci-devant jésuite.*



AVERTISSEMENT.

CETTE lettre de Mr. *Jérôme Carré* eut tout l'effet qu'elle méritait. La pièce fut repréſentée au commencement d'août 1760. On commença tard, & quelqu'un demandant pourquoi on attendait ſi long-tems ? *C'eſt apparemment*, répondit tout haut un homme d'eſprit, *que F.... eſt monté à l'hôtel de ville.* Comme ce *F....* avait eu l'inadvertance de ſe reconnaître dans la comédie de l'*Ecoſſaiſe*, quoique Mr. *Hume* ne l'eût jamais eu en vue, le public le reconnut auſſi. La comédie était ſue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât, & cependant elle fut reçue avec un ſuccès prodigieux. *F....* fit encor la faute d'imprimer dans je ne ſais quelles feuilles, intitulées *l'Année Littéraire*, que l'*Ecoſſaiſe* n'avait réuſſi qu'à l'aide d'une cabale compoſée de douze à quinze cens perſonnes, qui toutes, diſait-il, le haïſſaient & le mépriſaient ſouverainement. Mais Mr. *Jérôme Carré* était bien loin de faire des cabales: tout Paris ſait qu'il n'eſt pas à portée d'en faire; d'ailleurs il n'avait jamais vu ce *F....* & il ne pouvait comprendre pourquoi tous les ſpectateurs s'obſtinaient à voir *F....* dans *Frélon.* Un avocat à la ſeconde repréſentation s'écria : Courage, Mr. *Carré*, vengez le public; le parterre & les loges applaudirent à ces paroles par des battemens de mains qui ne finiſſaient point. *Carré*,

au sortir du spectacle, fut embrassé par plus de cent personnes. Que vous êtes aimable, Mr. *Carré*, lui disait-on, d'avoir fait justice de cet homme, dont les mœurs sont encor plus odieuses que la plume ! Eh, Messieurs, répondit *Carré*, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite ; je ne suis qu'un pauvre traducteur d'une comédie pleine de morale & d'intérêt.

Comme il parlait ainsi sur l'escalier, il fut barbouillé de deux baisers par la femme de *F*.... Que je vous suis obligée, dit-elle, d'avoir puni mon mari ! mais vous ne le corrigerez point. L'innocent *Carré* était tout confondu ; il ne comprenait pas comment un personnage anglais pouvait être pris pour un français nommé *F*.... ; & toute la France lui faisait compliment de l'avoir peint trait pour trait. Ce jeune homme apprit par cette aventure combien il faut avoir de circonspection : il comprit en général que toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule, il se trouve toujours quelqu'un qui lui ressemble.

Ce rôle de *Frélon* était très-peu important dans la pièce ; il ne contribua en rien au vrai succès ; car elle reçut dans plusieurs provinces les mêmes applaudissemens qu'à Paris. On peut juger à cela que ce *Frélon* était autant estimé dans les provinces que dans la capitale : mais il est bien plus vraisemblable que le vif intérêt qui règne dans la pièce de Mr. *Hume* en a fait tout le succès. Peignez un faquin, vous ne réussirez qu'auprès de quelques personnes : intéressez, vous plairez à tout le monde.

Quoi qu'il en soit, voici la traduction d'une lettre de Mylord *Boldthinker* au prétendu *Hume*, au sujet de sa pièce de l'*Ecossaise*.

« Je crois, mon cher *Hume*, que vous avez encor quelque talent ; vous en êtes comptable à la nation ; c'est peu d'avoir immolé ce vilain *Frélon* à la risée publique, sur tous les théâtres de l'Europe, où l'on joue votre aimable & vertueuse *Ecossaise* : faites plus, mettez sur la scène tous ces vils persécuteurs de la littérature, tous ces hypocrites noircis de vices, & calomniateurs de la vertu : traînez sur le théâtre, devant le tribunal public, ces fanatiques enragés, qui jettent leur écume sur l'innocence ; & ces hommes faux, qui vous flattent d'un œil, & qui vous menacent de l'autre, qui n'osent parler devant un Philosophe, & qui tâchent de le détruire en secret : exposez au grand jour ces détestables cabales qui voudraient replonger les hommes dans les ténèbres.

„ Vous avez gardé trop long-tems le silence ; on ne gagne rien à vouloir adoucir les pervers ; il n'y a plus d'autre moyen de rendre les lettres respectables, que de faire trembler ceux qui les outragent : c'est le dernier parti que prit *Pope* avant de mourir ; il rendit ridicules à jamais dans sa *Dunciade*, tous ceux qui devaient l'être : ils n'osèrent plus se montrer, ils disparurent ; toute la nation lui applaudit ; car si dans les commencemens la malignité donna un peu de vogue à ces lâches ennemis de *Pope*, de *Swift* & de leurs amis, la raison reprit bientôt le dessus. Les *Zoïles*

ne sont soutenus qu'un tems. Le vrai talent des vers est une arme qu'il faut employer à venger le genre humain. Ce n'est pas les *Pantolabes* & les *Nomentanus* seulement qu'il faut effleurer : ce sont les *Anitus* & les *Melitus* qu'il faut écraser. Un vers bien fait transmet à la dernière postérité la gloire d'un homme de bien, & la honte d'un méchant. Travaillez, vous ne manquerez pas de matière, &c. „



PRÉFACE.

La comédie dont nous préfentons la traduction aux amateurs de la littérature, eft (*a*) de monfieur *Hume*, pafteur de l'églife d'Edimbourg, déjà connu par deux belles tragédies, jouées à Londres : il eft parent & ami de ce célèbre philofophe Mr. *Hume*, qui a creufé avec tant de hardieffe & de fagacité les fondemens de la métaphyfique & de la morale; ces deux philofophes font également honneur à l'Ecoffe leur patrie.

La comédie intitulée l'*Ecoffaife*, nous parut un de ces ouvrages qui peuvent réuffir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui eft par-tout la même : il a la naïveté & la vérité de l'eftimable *Goldoni*, avec peut-être plus d'intrigue, de force, & d'intérêt. Le dénouement, le caractère de l'héroïne, & celui de *Freeport*, ne reffemblent à rien de ce que nous con-

(*a*) On fent bien que c'était une plaifanterie d'attribuer cette pièce à Mr. *Hume*.

naiſſons ſur les théâtres de France ; & cependant, c'eſt la nature pure. Cette pièce paraît un peu dans le goût de ces romans anglais qui ont fait tant de fortune : ce ſont des touches ſemblables, la même peinture des mœurs, rien de recherché, nulle envie d'avoir de l'eſprit, & de montrer miſérablement l'auteur, quand on ne doit montrer que les perſonnages : rien d'étranger au ſujet; point de tirade d'écolier, de ces maximes triviales qui rempliſſent le vide de l'action. C'eſt une juſtice que nous ſommes obligés de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons en même tems que nous avons cru, par le conſeil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque choſe du rôle de *Frélon*, qui paraiſſait encor dans les derniers actes : il était puni, comme de raiſon, à la fin de la pièce ; mais cette juſtice qu'on lui rendait, ſemblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'eſprit vers le dénoûment.

De plus, le caractère de *Frélon* eſt ſi lâche, & ſi odieux, que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce perſonnage, plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il eſt dans la nature : car dans les grandes vil-

les, où la presse jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces misérables qui se font un revenu de leur impudence, de ces *Arétins* subalternes qui gagnent leur pain à dire & à faire du mal, sous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres, comme si les vers qui rongent les fruits & les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illustres savans, & pour nous exprimer encor plus correctement, l'un de ces deux hommes de génie, qui ont présidé au Dictionnaire Encyclopédique, à cet ouvrage nécessaire au genre humain, dont la suspension fait gémir l'Europe; l'un de ces deux grands hommes, dis-je, dans des essais qu'il s'est amusé à faire sur l'art de la comédie, remarque très-judicieusement, que l'on doit songer à mettre sur le théâtre les conditions & les états des hommes. L'emploi du *Frélon* de Mr. *Hume* est une espèce d'état en Angleterre : il y a même une taxe établie sur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état, ni ce caractère, ne paraissent dignes du théâtre en France; mais le pinceau anglais ne dédaigne rien; il se plaît quelquefois à tracer des objets, dont la bassesse peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le sujet soit bas, pourvu

vu qu'il soit vrai. Ils disent que la comédie étend ses droits sur tous les caractères, & sur toutes les conditions; que tout ce qui est dans la nature doit être peint; que nous avons une fausse délicatesse, & que l'homme le plus méprisable peut servir de contraste au plus galant homme.

J'ajouterai, pour la justification de Mr. *Hume*, qu'il a l'art de ne présenter son *Frélon* que dans des momens où l'intérêt n'est pas encor vif & touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lésard, une couleuvre dans un coin du tableau, en conservant aux personnages la noblesse de leur caractère.

Ce qui nous a frappés vivement dans cette pièce, c'est que l'unité de tems, de lieu, & d'action y est observée scrupuleusement. Elle a encor ce mérite rare chez les Anglais, comme chez les Italiens, que le théâtre n'est jamais vide. Rien n'est plus commun & plus choquant, que de voir deux acteurs sortir de la scène, & deux autres venir à leur place sans être appelés, sans être attendu: ce défaut insupportable ne se trouve point dans l'*Ecossaise*.

Quant au genre de la pièce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple comédie.

L'honnête-homme y fourit de ce fourire de l'ame préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendriffans jufqu'aux larmes; mais fans pourtant qu'aucun perfonnage s'étudie à être pathétique : car de même que la bonne plaifanterie confifte à ne vouloir point être plaifant; ainfi, celui qui vous émeut ne fonge point à vous émouvoir; il n'eft point rhétoricien, tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puiffe être !

Nous ne favons pas fi cette pièce pourrait être repréfentée à Paris; notre état, & notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter fouvent les fpectacles, nous laiffent dans l'impuiffance de juger quel effet une pièce anglaife ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'eft que malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous fommes très-loin d'avoir atteint au mérite de fes expreffions, toujours fortes, & toujours naturelles.

Ce qui eft beaucoup plus important, c'eft que cette comédie eft d'une excellente morale, & digne de la gravité du facerdoce, dont l'auteur eft

revêtu, fans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie ainfi traitée eft un des plus utiles efforts de l'efprit humain. Il faut convenir que c'eft un art, & un art très-difficile. Tout le monde peut compiler des faits & des raifonnemens. Il eft aifé d'apprendre la trigonométrie : mais tout art demande un talent, & le talent eft rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce paffage de notre compatriote *Montaigne* fur les fpectacles.

« J'ai foutenu les premiers perfonnages ès tragédies latines de *Bucanan*, & de *Guerante*, & de *Muret*, qui fe repréfentèrent à notre collége de Guienne avec dignité. En cela, *Andreas Goveanus* notre principal, comme en toutes autres parties de fa charge, fut fans comparaifon le plus grand principal de France, & n'en tenoit-on maiftre ouvrier. C'eft un exercice que je ne mefloüe point aux jeunes enfans de maifon, & ay vu nos princes depuis s'y adonner en perfonnes, à l'exemple d'aucuns des anciens honnêtement & louablement : il eft loifible même d'en faire meftier aux gens d'honneur & en Grèce. *Ariftoni tragico actori rem operit ; huic & genus,*

& fortuna honesta erant : nec ars, quia nihil tale apud Græcos pudori est, ea deformabat. Car j'ai toujours accusé d'impertinence ceux qui condamnent ces esbattemens, & d'injustice ceux qui empeschent l'entrée de nos bonnes villes aux comédiens qui le valent, & envient au peuple ces plaisirs publics. Les bonnes polices prennent soin d'assembler les citoyens, & les rallier, comme aux offices sérieux de la dévotion, aussi aux exercices & jeux. La société & amitié s'en augmente, & puis on ne leur concède des passe temps plus réglés que ceux qui se font en présence de chacun, & à la vue même du magistrat ; & trouverois raisonnable que le prince à ses dépens en gratifiast quelquefois la commune ; & qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinés, & disposés pour ces spectacles, quelque divertissement de pires actions & occultes. Pour revenir à mon propos, il n'y a tel que d'allécher l'appétit & l'affection; autrement, on ne fait que des asnes chargés de livres ; on leur donne à coups de fouet, en garde, leur pochette pleine de science ; laquelle pour bien faire, il ne faut pas seulement loger chez soi, il la faut espouser „.

ACTEURS.

Maître FABRICE, tenant un café avec des appartemens.

LINDANE, Écossaisse.

Le Lord MONROSE, Écossais.

Le Lord MURRAI.

POLLY, suivante.

FREEPORT, *qu'on prononce* FRIPORT, gros négociant de Londres.

FRÉLON, écrivain de feuilles.

Lady ALTON, *on prononce* Lédy.

Plusieurs Anglais qui viennent au café.

Domestiques.

Un Messager d'État.

La scène est à Londres.



L'ÉCOSSAISE, OU LE CAFÉ, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(La ſcène repréſente un café & des chambres ſur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain-pied des appartemens dans le café. (1)

FRÉLON *(dans un coin, auprès d'une table ſur laquelle il y a un écritoire & du café, liſant la gazette.)*

QUE de nouvelles affligeantes ! des graces répandues ſur plus de vingt perſonnes ! aucunes ſur moi ! cent guinées de gratification à un bas

(1) On a fait hauſſer & baiſſer une toile au théâtre de Paris, pour marquer le paſſage d'une

officier, parce qu'il a fait son devoir ; le beau mérite ! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers ! une à un pilote ! des places à des gens de lettres ! & à moi rien ! Encor, encor, & à moi rien. (*Il jette la gazette & se promène.*) Cependant, je rends service à l'état, j'écris plus de feuilles que personne, je fais enchérir le papier.... & à moi rien ! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal; si je peux parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des sots, j'ai dénigré les talens; à peine y a-t-il là de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune.

(*Au maître du café, qui entre.*)

Bonjour, monsieur Fabrice, bonjour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : j'enrage.

FABRICE.

Mr. Frélon, Mr. Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRÉLON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

---

chambre à une autre; la vraisemblance & la décence ont été bien mieux observées à Lyon, à Marseille & ailleurs. Il y avait sur le théâtre un cabinet à côté du café. C'est ainsi qu'on aurait dû en user à Paris.

FABRICE.

Non, ſur mon ame, ce n'eſt point du tout ce ſentiment là que vous faites naître : écoutez ; j'ai quelque amitié pour vous ; je ſuis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, Mr. Frélon ?

FRÉLON.

C'eſt que j'ai du mérite, Mr. Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encor que vous qui me l'ayiez dit ; on prétend que vous êtes un ignorant ; cela ne me fait rien ; mais on ajoute que vous êtes malicieux, & cela me fâche, car je ſuis bon homme.

FRÉLON.

J'ai le cœur bon ; j'ai le cœur tendre ; je dis un peu de mal des hommes ; mais j'aime toutes les femmes, Mr. Fabrice, pourvu qu'elles ſoient jolies ; & pour vous le prouver, je veux abſolument que vous m'introduiſiez chez cette aimable perſonne qui loge chez vous, & que je n'ai pu encor voir dans ſon appartement.

FABRICE.

Oh pardi, Mr. Frélon, cette jeune perſonne-là n'eſt guère faite pour vous ; car elle ne ſe vante jamais, & ne dit de mal de perſonne.

FRÉLON.

Elle ne dit de mal de perſonne, parce qu'elle

ne connaît personne. N'en feriez-vous point amoureux, mon cher Mr. Fabrice ?

FABRICE.

Oh non ; elle a quelque chose de si noble dans son air, que je n'ose jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs sa vertu.....

FRÉLON.

Ah, ah, ah, ah, sa vertu !...

FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire ? Est-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous ? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte : un domestique en livrée qui porte une malle : c'est quelque seigneur qui vient loger chez moi.

FRÉLON.

Recommandez-moi vîte à lui, mon cher ami.

SCÈNE VII.

Le Lord MONROSE, FABRICE, FRÉLON.

MONROSE.

Vous êtes monsieur Fabrice, à ce que je crois ?

FABRICE.

A vous servir, Monsieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette ville. Ô ciel ! daigne m'y protéger.... Infortuné

que je suis ! ... On m'a dit que je serais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon & honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monsieur, toutes les commodités de la vie, un appartement assez propre, table d'hôte, si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la conversation dans le café.

MONROSÉ.

Avez-vous ici beaucoup de locataires ?

FABRICE.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très-belle & très-vertueuse.

FRÉLON.

Eh oui, très-vertueuse, eh, eh.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeunesse & la beauté ne sont pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude.... Que de peines ! ... Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres ?

FABRICE.

Monsieur Frélon peut vous en instruire, car il en fait ; c'est l'homme du monde qui parle & qui écrit le plus ; il est très-utile aux étrangers.

MONROSE (*en se promenant.*)

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous soyez bien servi. (*Il sort.*)

FRÉLON.

Voici un nouveau débarqué : c'est un grand seigneur sans doute, car il a l'air de ne se soucier de personne. Mylord, permettez que je vous présente mes hommages & ma plume.

MONROSE.

Je ne suis point Mylord ; c'est être un sot de se glorifier de son titre, & c'est être un faussaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je suis ; quel est votre emploi dans la maison?

FRÉLON.

Je ne suis point de la maison, Monsieur ; je passe ma vie au café, j'y compose des brochures, des feuilles : je sers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaissance agréable ou utile, je suis encor votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville?

FRÉLON.

Monsieur, c'est un très-bon métier.

MONROSE.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encor montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur ?

FRÉLON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

SCÈNE III.

FRÉLON (*se remettant à sa table.*) *Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du café.* MONROSE *avance sur le bord du théâtre.*

MONROSE.

MES infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses ? errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie : j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière : une fille me reste, errante comme moi, misérable, & peut-être déshonorée ; & je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murrai qui m'a persécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivans ! car enfin, je n'existe plus ; j'ai perdu mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Ecosse ; je ne suis qu'une ombre qui vient autour de son tombeau.

(UN *de ceux qui sont entrés dans le café, frappant sur l'épaule de* Frélon *qui écrit.*)

Eh bien, tu étais hier à la piéce nouvelle; l'auteur fut applaudi; c'est un jeune homme de mérite, & sans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une piéce nouvelle. Les affaires publiques me désespérent; toutes les denrées sont à bon marché; on nage dans une abondance pernicieuse; je suis perdu, je suis ruiné.

FRÉLON (*écrivant.*)

Céla n'est pas vrai, la piéce ne vaut rien, l'auteur est un sot, & ses protecteurs aussi; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises; tout renchérit; l'état est anéanti, & je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne; la vérité est que la philosophie est bien dangereuse, & que c'est elle qui nous a fait perdre l'île de Minorque.

MONROSE (*toujours sur le devant du théâtre.*)

Le fils de mylord Murrai me paiera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le sang du fils, toutes les barbaries du pére!

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR, (*dans le fond.*)

La piéce d'hier m'a paru très-bonne.

FRÉLON.

Le mauvais goût gagne ; elle est détestable.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de détestable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi je vous dis que les philosophes font baisser les fonds publics, & qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

FRÉLON.

Il faut siffler la pièce qui réussit, & ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(*Ils parlent tous quatre en même tems.*)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaisir de la satyre. Le cinquième acte sur-tout, a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIÈME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque ; ces philosophes la feront prendre.

FRÉLON.

Le quatrième & le cinquième acte sont pitoyables.

MONROSE (*se retournant.*)

Quel sabat !

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut ſubſiſter tel qu'il eſt.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baiſſe pas, la patrie eſt perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, & en tout pays, dès que les hommes ſont raſſemblés, ils parlent tous à la fois ! quelle rage de parler, avec la certitude de n'être point entendu !

Mr. FABRICE (*arrivant avec une ſerviette.*)

Meſſieurs, on a ſervi; ſur-tout, ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monroſe.*) Mr. veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous ?

MONROSE.

Avec cette cohue ? non, mon ami; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*Il ſe retire à part, & dit à* Fabrice.) Écoutez, un mot, Mylord Falbrige eſt-il à Londres ?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

MONROSE.

Eſt-il vrai qu'il vient ici quelquefois ?

FABRICE.

Il me fait cet honneur.

MONROSE.

Cela ſuffit : bon-jour. Que la vie m'eſt odieuſe ! (*Il ſort.*)

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins & d'idées. Je ne ferais point surpris qu'il allât se tuer là-haut; ce serait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

(*Les survenans sortent pour dîner.* Frélon *est toujours à la table où il écrit. Ensuite* Fabrice *frappe à la porte de l'appartement de* Lindane.

SCÈNE IV.

FABRICE, Mlle. POLLY, FRÉLON.

FABRICE.

MADEMOISELLE Polly, Mademoiselle Polly!

POLLY.

Eh bien, qu'y a-t-il, notre cher hôte?

FABRICE.

Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner en compagnie?

POLLY.

Hélas, je n'ose, car ma maîtresse ne mange point; comment voulez-vous que je mange? Nous sommes si tristes!

FABRICE.

Cela vous égaiera.

POLLY.

Je ne peux être gaie ; quand ma maîtresse souffre, il faut que je souffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc secrètement ce qu'il vous faudra.

(*Il sort.*)

FRÉLON (*se levant de sa table.*)

Je vous suis, Mr. Fabrice. Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtresse ? vous rebutez toutes mes prières ?

POLLY.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte !

FRÉLON.

Et de quelle sorte est-elle donc ?

POLLY.

D'une sorte qu'il faut respecter : vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

FRÉLON.

C'est-à-dire que si je vous en contais, vous m'aimeriez ?

POLLY.

Assurément non.

FRÉLON.

Et pourquoi donc la maîtresse s'obstine-t-elle à ne me point recevoir, & que la suivante me dédaigne.

POLLY.

Pour trois raisons ; c'est que vous êtes bel-esprit, ennuyeux & méchant.

FRÉLON.

C'eſt bien à ta maîtreſſe, qui languit ici dans la pauvreté, & qui eſt nourrie par charité, à me dédaigner.

POLLY.

Ma maîtreſſe pauvre! qui vous a dit cela, langue de vipère? ma maîtreſſe eſt très-riche: ſi elle ne fait point de dépenſe, c'eſt qu'elle hait le faſte: elle eſt vêtue ſimplement par modeſtie: elle mange peu, c'eſt par régime; & vous êtes un impertinent.

FRÉLON.

Qu'elle ne faſſe pas tant la fière: nous connaiſſons ſa conduite; nous ſavons ſa naiſſance; nous n'ignorons pas ſes aventures.

POLLY.

Quoi donc? que connaiſſez-vous? que voulez-vous dire?

FRÉLON.

J'ai par-tout des correſpondances.

POLLY.

O ciel! cet homme peut nous perdre. Mr. Frélon, mon cher Mr. Frélon, ſi vous ſavez quelque choſe ne nous trahiſſez pas.

FRÉLON.

Ah, ah, j'ai donc deviné, il y a donc quelque choſe, & je ſuis le cher Mr. Frélon. Ah ça, je ne dirai rien; mais il faut....

POLLY.

Quoi?

FRÉLON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc ; cela n'eſt pas poſſible.

FRÉLON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi : vous ſavez qu'il y a quelque choſe.

POLLY.

Non, il n'y a rien, ſinon que ma maîtreſſe eſt auſſi reſpectable que vous êtes haïſſable : nous ſommes très à nôtre aiſe, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous.

FRÉLON.

Elles ſont très à leur aiſe, de là je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien, c'eſt-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes.. Ah je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur inſolence. Mépriſer Mr. Frélon !

(*Il ſort.*)

SCÈNE V.

LINDANE (*ſortant de ſa chambre, dans un déshabillé des plus ſimples.*) POLLY.

LINDANE.

AH ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'eſt un eſprit de travers, & un cœur de boue, dont la langue, la plume & les démarches ſont également méchantes ;

qu'il cherche à s'insinuer par-tout pour faire le mal s'il n'y en a point, & pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais sortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité & le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait absolument vous voir! & je le rembarrais....

LINDANE.

Il veut me voir; & Mylord Murrai n'est point venu! il n'est point venu depuis deux jours!

POLLY.

Non, Madame; mais parce que Mylord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais?

LINDANE.

Ah! souviens-toi sur-tout de lui cacher toujours ma misère, & à lui, & à tout le monde; je veux bien vivre de pain & d'eau; ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris: je sais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas, ma chère maîtresse, on s'en aperçoit assez en me voyant: pour vous, ce n'est pas de même; la grandeur d'ame vous soutient: il semble que vous vous plaisiez à combattre la mauvaise fortune; vous n'en êtes que plus belle; mais moi je maigris à vue d'œil: depuis un an que vous m'avez prise à votre service en Ecosse, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance ; je supporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse : n'ayions d'obligation à personne ; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent & t'habillent : tu m'as aidée : il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laissez-moi baiser, laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence, que de servir des reines. Que ne puis-je vous consoler !

LINDANE.

Hélas ! Mylord Murrai n'est point venu ! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs ! Ah ! le nom de Murrai nous sera toujours funeste : s'il vient, comme il viendra sans doute, qu'il ignore absolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connaissance ?

LINDANE.

Eh comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'es à peine ? Il ne sait rien, personne ne

m'écrit ; je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau : mais il feint de savoir quelque chose pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly, tu le sais, je suis une infortunée, dont le père fut proscrit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite : il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en désert en Ecosse. Je serais déjà partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune, si je n'avais pas quelque espérance en Mylord Falbrige. J'ai su qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Personne n'abandonne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne, il est à Windsor; j'attends son retour. Mais hélas! Murrai ne revient point. Je t'ai ouvert mon cœur; songe que tu le perces du coup de la mort, si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je? je ne sors jamais d'auprès de vous; & puis, le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui!

LINDANE.

Il est indifférent, Polly, mais il est curieux; mais il aime à déchirer les blessures des infortunés; & si les hommes sont compatissans avec les femmes, ils en abusent; ils veulent se faire un droit de notre misère; & je veux rendre cette misère respectable. Mais hélas! Mylord Murrai ne viendra point!

SCÈNE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE (*avec une serviette.*)

FABRICE.

PARDONNEZ.. Madame.. Mademoiſelle...je ne ſais comment vous nommer, ni comment vous parler: vous m'impoſez du reſpect. Je ſors de table pour vous demander vos volontés...Je ne ſais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur; que voulez-vous de moi?

FABRICE.

C'eſt moi qui voudrais bien que vous vouluſſiez avoir quelque volonté. Il me ſemble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triſte. ; entre nous, pardonnez.... il paraît que votre fortune n'eſt pas comme votre perſonne.

LINDANE.

Comment? quelle imagination! je ne me suis jamais plaint de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'eſt pas ſi belle, ſi bonne, ſi deſirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Écoutez; je ne ſuis qu'un homme ſimple, qu'un homme du peuple; mais je vois tout votre mérite, comme ſi j'étais un homme de la cour: ma chère Dame, un peu de bonne chère: nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu?

FABRICE.

C'eſt un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraiſſez bien affligée, il paraît bien triſte auſſi: deux afflictions miſes enſemble peuvent devenir une conſolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir perſonne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous faſſe ſa

cour : daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins....

LINDANE.

Je vous rends grace avec sensibilité, mais je n'ai besoin de rien.

FABRICE.

Oh je n'y tiens pas ; vous n'avez besoin de rien, & vous n'avez pas le nécessaire.

LINDANE.

Qui vous en a pu imposer si témérairement ?

FABRICE.

Pardon !

LINDANE.

Ah ! Polly, il est deux heures, & Mylord Murrai ne viendra point !

FABRICE.

Eh bien, Madame, ce Mylord dont vous parlez, je sais que c'est l'homme le plus vertueux de la cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins ; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits repas que j'aurais fournis ? C'est peut-être votre parent ?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE (*en tirant* Polly *par la manche.*)

Va, ma pauvre Polly; il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse, je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais qui est donc cette autre dame qui entre dans mon café comme si c'était un homme ? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah ! ma chère maîtresse, c'est mylady Alton, celle qui voulait épouser mylord : je l'ai vue une fois roder près d'ici : c'est elle.

LINDANE.

Mylord ne viendra point, c'en est fait, je suis perdue : pourquoi me suis-je obstinée à vivre ?

(*Elle rentre.*)

SCÈNE VII.

LADY ALTON (*ayant traversé avec colère le théâtre, & prenant* Fabrice *par le bras.*)

SUIVEZ-MOI, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, madame ?

LADY ALTON.

A vous, Fabrice, à vous que je ferai punir de l'affront que vous me faites.

FABRICE.

Moi vous faire des affronts, madame ! eh je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

LADY ALTON.

Bon, bon ! on tue tous les jours des gens qu'on ne connaît pas. Vous me tuez, vous dis-je.

FABRICE.

Je vous tue ?

LADY ALTON.

Oui, suivez-moi, malheureux !

FABRICE.

Quelle diablesse de femme !

Fin du premier acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

JE ne crois pas un mot de ce que vous me dites, monſieur le cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien, Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

LADY ALTON.

Vous m'oſez aſſurer que cette aventurière eſt une perſonne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour: vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame? Quand mylord y eſt venu, il n'y eſt point venu en ſecret, elle l'a reçu en public, les portes de ſon appartement ouvertes, ma femme préſente. Vous pouvez mépriſer mon état, mais vous devez eſtimer ma probité; & quant à celle que vous appelez une aventurière, ſi vous connaiſſiez ſes mœurs, vous les reſpecteriez.

LADY ALTON.

Laiſſez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh ! quelle femme ! quelle femme !

LADY ALTON (*allant à la porte de Lindane & frappant rudement.*)

Qu'on m'ouvre !

SCÈNE II.

LINDANE, LADY ALTON.

LINDANE.

Eh ! qui peut frapper ainſi ? Et que vois-je ?

LADY ALTON.

Connaiſſez-vous les grandes paſſions, Mademoiſelle ?

LINDANE.

Hélas ! Madame, voilà une étrange queſtion.

LADY ALTON.

Connaiſſez-vous l'amour véritable ? non pas l'amour inſipide, l'amour langoureux, mais cet amour.... là.... qui fait qu'on voudrait empoiſonner ſa rivale, tuer ſon amant, & ſe jeter enſuite par la fenêtre.

LINDANE.

Mais c'eſt la rage dont vous me parlez-là.

LADY ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement, que je suis jalouse, vindicative, furieuse, implacable.

LINDANE.

Tant pis pour vous, Madame.

LADY ALTON.

Répondez-moi : mylord Murrai n'est-il pas venu ici quelque fois ?

LINDANE.

Que vous importe, Madame ? & de quel droit venez-vous m'interroger ? suis-je une criminelle ? êtes-vous mon juge ?

LADY ALTON.

Je suis votre partie : si mylord vient encor vous voir, si vous flattez la passion de cet infidelle, tremblez : renoncez à lui ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui si j'en avais une.

LADY ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laissez séduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe, & que vous me bravez : mais sachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien, Madame, puisqu'il est ainsi, je l'aime.

LADY ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre ; tenez, connaissez le traître, voilà les lettres

qu'il m'a écrites ; voilà son portrait qu'il m'a donné ; ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, ou je....

LINDANE.

Qu'ai-je vu, malheureuse ! .... Madame. ...

LADY ALTON.

Eh bien ! ....

LINDANE (*en rendant le portrait.*)

.... Je ne l'aime plus.

LADY ALTON.

Gardez votre résolution & votre promesse : sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère...

LINDANE.

Arrêtez, Madame ; si vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encor. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie, vous n'aurez pas de peine.... Polly, c'en est fait ; viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY.

Qu'est-il donc arrivé, ma très-chère maîtresse, & qu'est devenu votre courage ?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injustice, l'indigence. Il y a cent traits qui s'émoussent sur un cœur noble ; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE III.

LADY ALTON, FRÉLON.

LADY ALTON.

Quoi ! être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! (*à Frélon*) Gazetier littéraire, approchez ; m'avez-vous servie ? avez-vous employé vos correspondances ? m'avez-vous obéi ? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie ?

FRÉLON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur ; je sais qu'elle est Écossaise, & qu'elle se cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles !

FRÉLON.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

LADY ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc servie ?

FRÉLON.

Quand on découvre peu de chose, on ajoute quelque chose, & quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

LADY ALTON.

Comment, pédant ! une hypothèse !

FRÉLON.

Oui, j'ai ſuppoſé qu'elle eſt mal intentionnée contre le gouvernement.

LADY ALTON.

Ce n'eſt point ſuppoſer, rien n'eſt poſé plus vrai: elle eſt très-mal-intentionnée; puiſqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRÉLON.

Vous voyez bien que dans un tems de trouble, une Écoſſaiſe qui ſe cache eſt une ennemie de l'état.

LADY ALTON.

Je ne le vois pas; mais je voudrais que la choſe fût.

FRÉLON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

LADY ALTON.

Et tu ſerais capable de l'affirmer devant des gens de conſéquence?

FRÉLON.

Je ſuis en relation avec des perſonnes de conſéquence. Je connais fort la maîtreſſe du valet de chambre d'un premier commis du miniſtre: je pourrais même parler aux laquais de Mylord votre amant, & dire que le père de cette fille, en qualité de mal intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal intentionnée. Je ſuppoſerais même que le père eſt ici. Voyez-vous? cela pourrait avoir des ſuites, & on mettrait votre rivale, pour ſes mauvaiſes intentions, dans la priſon où j'ai déjà été pour mes feuilles.

LADY ALTON.

Ah! je respire : les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule ; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, ou qu'il se brise. Tu as raison ; une Écossaise qui se cache dans un tems où tous les gens de son pays sont suspects, est sûrement une ennemie de l'état : tu n'es pas un imbécille, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déjà récompensé : je te récompenserai encor. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRÉLON.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, & même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens ; le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle ; qu'est-ce, après tout, que la vérité ? la conformité à nos idées : or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle ; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

LADY ALTON.

Tu me parais subtil : il semble que tu aies étudié à St. Omer (*a*). Va, dis moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

(*a*) Autrefois on envoyait plusieurs enfans faire leurs études au collége de St. Omer.

SCENE IV.

Lady ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

VOILÀ, je l'avoue, le plus impudent, le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage, & lui par instinct de bassesse. A présent que je suis un peu plus de sang froid, je pense qu'il me ferait haïr la vengeance. Je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale : elle a dans son état humble une fierté qui me plaît : elle est décente ; on la dit sage ; mais elle m'enlève mon amant, il n'y a pas moyen de lui pardonner. (*à Fabrice qu'elle aperçoit agissant dans le café.*) Adieu, mon maître, faisons la paix ; vous êtes un honnête homme, vous ; mais vous avez dans votre maison un vilain griffonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déjà dit, Madame, qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse & aimable.

LADY ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.



SCÈNE

SCÈNE V.

Monsieur FRIPORT, (*vêtu simplement, mais proprement, avec un large chapeau.*) FABRICE.

FABRICE.

AH ! Dieu soit béni, vous voilà de retour. Monsieur Friport, comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque?

Monsieur FRIPORT.

Fort bien, monsieur Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. (*Au garçon du café.*) Eh! du chocolat; les papiers publics; .... on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon ?

FRIPORT.

Non, que m'importe ce fatras ? Je me soucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour sucer le sang des mouches ! Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'état ?

FABRICE.

Rien pour le présent.

FRIPORT.

Tant mieux ; moins de nouvelles, moins de

fottifes. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? Qui logez-vous à préfent?

FABRICE.

Il eft venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir perfonne.

FRIPORT.

Il a raifon : les hommes ne font pas bons à grand'chofe, frippons, ou fots : voilà pour les trois quarts, & pour l'autre quart il fe tient chez foi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curiofité de voir une femme charmante que nous avons dans la maifon.

FRIPORT.

Il a tort. Et quelle eft cette femme charmante?

FABRICE.

Elle eft encor plus fingulière que lui : il y a quatre mois qu'elle eft chez moi, & qu'elle n'eft pas fortie de fon appartement; elle s'appelle Lindane, mais je ne crois pas que ce foit fon véritable nom.

FRIPORT.

C'eft fans doute une honnête femme, puifqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh! elle eft bien plus qu'honnête; elle eft belle, pauvre & vertueufe : entre nous, elle eft dans la dernière misère; & elle eft fière à l'excès.

FRIPORT.

Si cela est, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh point ; sa fierté est encor une vertu de plus; elle consiste à se priver du nécessaire, & à ne vouloir pas qu'on le sache ; elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer, ne se plaint jamais, dévore ses larmes ; j'ai mille peines à lui faire garder pour ses besoins l'argent de son loyer ; il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours ; je lui compte tout ce que je lui fournis, à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en aperçoit, ce sont des querelles qu'on ne peut apaiser, & c'est la seule qu'elle ait eu dans la maison : enfin, c'est un prodige de malheur, de noblesse & de vertu : elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendresse.

FRIPORT.

Vous êtes bien tendre; je ne m'attendris point, moi; je n'admire personne, mais j'estime... Ecoutez ; comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là, elle m'amusera.

FABRICE.

Oh ! Monsieur, elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avions un mylord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme y fût présente : depuis quelque tems, il n'y vient plus ; & elle vit plus retirée que jamais.

N 2

FRIPORT.

J'aime qu'on se retire : je hais la cohue aussi-bien qu'elle : qu'on me la fasse venir ; où est son appartement ?

FABRICE.

Le voici, de plain-pied au café.

FRIPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne se peut pas.

FRIPORT.

Il faut bien que cela se puisse ; où est la difficulté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat & les gazettes. (*Il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de tems à perdre, mes affaires m'appellent à deux heures.

(*Il pousse la porte & entre.*)

SCENE VI.

LINDANE (*paraissant toute effrayée,*) POLLY *la suit.* Mr. FRIPORT, monsieur FABRICE.

LINDANE.

Eh mon Dieu ! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas ? Monsieur, vous me paraissez peu civil, & vous devriez respecter davantage ma solitude & mon sexe.

FRIPORT.

Pardon.... (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, Monſieur, ſi Madame le permet.

(FRIPORT *s'aſſied près d'une table, lit la gazette & jette un coup d'œil ſur* Lindane *& ſur* Polly *: il ôte ſon chapeau & le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FRIPORT.

Madame, pourquoi ne vous aſſeyez-vous pas quand je ſuis aſſis?

LINDANE.

Monſieur, c'eſt que vous ne devriez pas l'être, c'eſt que je ſuis très-étonnée, c'eſt que je ne reçois point de viſite d'un inconnu.

FRIPORT.

Je ſuis très-connu; je m'appelle Friport, loyal négociant, riche; informez-vous de moi à la bourſe.

LINDANE.

Monſieur, je ne connais perſonne en ce pays-là, & vous me feriez plaiſir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FRIPORT.

Je ne prétends point vous incommoder; je prends mes aiſes, prenez les vôtres; je lis les

gazettes, travaillez en tapisserie, & prenez du chocolat avec moi, ... ou sans moi, ... comme vous voudrez.

LINDANE.

O ciel! quel visite je reçois! Et mylord ne vient point! Cet homme bizarre m'assassine, je ne pourrai m'en défaire; comment monsieur Fabrice a-t-il pu souffrir cela? Il faut bien s'asseoir!

(*Elle s'assied, & travaille à son ouvrage.*)

(*Un garçon apporte du chocolat*, Friport *en prend sans en offrir; il parle & boit par reprises.*)

FRIPORT.

Écoutez. Je ne suis pas homme à complimens; on m'a dit de vous le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme: ..., vous êtes pauvre & vertueuse; ... mais on ajoute que vous êtes fière, & cela n'est pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, Monsieur?

FRIPORT.

Parbleu, c'est le maître de la maison, qui est un très-galant homme, & que j'en crois sur sa parole.

LINDANE.

C'est un tour qu'il vous joue, il vous a trompé, Monsieur, non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie; non pas sur la vertu, qui est mon premier devoir: mais sur la pauvreté, dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien n'est jamais pauvre.

FRIPORT.

Vous ne dites pas la vérité, & cela eſt encor plus mal que d'être fière : je ſais mieux que vous, que vous manquez de tout, & que quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'eſt par ordre du médecin.

FRIPORT.

Taiſez-vous ! eſt-ce que vous êtes fière auſſi, vous ?

POLLY.

Oh ! l'original ! l'original !

FRIPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées ; je me ſuis fait une loi (& ce doit être celle de tout bon chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne ; c'eſt une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes.... Oui, où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cent guinées payée. Point de remercîment, point de reconnaiſſance ; gardez l'argent & le ſecret.

(*Il jette une groſſe bourſe ſur la table.*)

POLLY.

Ma foi, ceci eſt bien plus original encor.

LINDANE (*ſe levant & ſe détournant.*)

Je n'ai jamais été ſi confondue.... Hélas ! que tout ce qui m'arrive m'humilie ! quelle généroſité ! mais quel outrage !

FRIPORT (*continuant à lire les gazettes, & à prendre son chocolat.*)

L'impertinent gazetier! le plat animal! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique! *Le roi est venu en haute personne.* Eh, malotru! qu'importe que sa personne soit haute ou petite? Dis le fait tout rondement.

LINDANE (*s'approchant de lui.*)

Monsieur. . .

FRIPORT.

Eh bien?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encor que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez: il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FRIPORT.

Qui vous parle de le rendre?

LINDANE.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter; recevez mon admiration; c'est tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit, de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bisarre & du plus galant homme du monde?

FRIPORT.

Eh ! que veux-tu dire, toi ? En quoi suis-je bisarre ?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi ; je vous sers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus dissimuler ; nous sommes dans la dernière misère, & sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes de froid & de faim. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service ; vous l'avez su malgré elle, obligez-la, malgré elle, à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtresse.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire ; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FRIPORT (*toujours lisant.*)

Que disent ces bavardes-là ?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait mylord, s'il m'aimait encor, s'il me croyait capable d'une telle bassesse? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours, & j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu?

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, & vous faites très-mal de refuser. Mylord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point; congédie honnêtement cet homme estimable & grossier, qui sait donner, & qui ne sait pas vivre: dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels présens, elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de sa vertu.

FRIPORT (*toujours prenant son chocolat & lisant.*)
Hem, que dit-elle-là?

POLLY (*s'approchant de lui.*)

Hélas, Monsieur, elle dit des choses qui me paraissent absurdes, elle parle de soupçons; elle dit qu'une fille....

FRIPORT.

Ah, ah! est-ce qu'elle est fille?

POLLY.

Oui, Monsieur, & moi aussi.

FRIPORT.

Tant mieux; elle dit donc qu'une fille... F

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FRIPORT.

Elle ne fait ce qu'elle dit; pourquoi me soupçonner d'un dessein malhonnête, quand je fais une action honnête?

POLLY.

Entendez-vous, Mademoiselle?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, & je suis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime; oui, ce méchant homme de Frélon le dirait, je serais perdue.

POLLY (*allant vers Friport.*)

Monsieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FRIPORT.

Quelle idée! comment puis-je l'aimer? Je ne la connais pas. Rassurez-vous, Mademoiselle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hasard, & vous aussi à m'aimer, à la bonne heure : . . . Comme vous vous aviserez, je m'aviserai. . . . Si vous vous en passez, je m'en passerai. . . . Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuierez. . . . Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. . . . Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*Il tire sa montre.*) Mon tems se perd, j'ai des affaires, serviteur.

N 6

LINDANE.

Allez, Monſieur, emportez mon eſtime & ma reconnaiſſance, mais ſur-tout emportez votre argent, & ne me faites pas rougir davantage.

FRIPORT.

Elle eſt folle.

LINDANE.

Fabrice ! Monſieur Fabrice ! à mon ſecours ; venez.

FABRICE (*arrivant en hâte.*)

Quoi donc, Madame ?

LINDANE (*lui donnant la bourſe.*)

Tenez, prenez cette bourſe que Monſieur a laiſſée par mégarde ; remettez-la lui, je vous en charge ; aſſurez-le de mon eſtime ; & ſachez que je n'ai beſoin du ſecours de perſonne.

FABRICE (*prenant la bourſe.*)

Ah ! monſieur Friport, je vous reconnais bien à cette bonne action ; mais comptez que mademoiſelle vous trompe, & qu'elle en a très-grand beſoin.

LINDANE.

Non, cela n'eſt pas vrai. Ah ! monſieur Fabrice ! eſt-ce vous qui me trahiſſez ?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puiſque vous le voulez. (*Bas à monſieur* Friport.) Je garderai cet argent ; & il ſervira, ſans qu'elle le ſache, à lui procurer tout ce qu'elle ſe refuſe. Le cœur me ſaigne ; ſon état & ſa vertu me pénètrent l'ame.

FRIPORT.

Elles me font aussi quelque sensation; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.

SCÈNE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

Vous avez là bien opéré, Madame; le ciel daignait vous secourir; vous voulez mourir dans l'indigence; vous voulez que je sois la victime d'une vertu, dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

LINDANE.

C'est à moi de mourir, ma chère enfant; mylord ne m'aime plus; il m'abandonne depuis trois jours; il a aimé mon impitoyable & superbe rivale; il l'aime encor sans doute, c'en est fait; j'étais trop coupable en l'aimant; c'est une erreur qui doit finir.

(*Elle écrit.*)

POLLY.

Elle parait désespérée; hélas! elle a sujet de l'être; son état est bien plus cruel que le mien; une suivante a toujours des ressources; mais une personne qui se respecte n'en a pas.

LINDANE (*ayant plié sa lettre.*)

Je ne fais pas un grand sacrifice. Tiens, quand je ne serai plus, porte cette lettre à celui....

POLLY.

Que dites-vous ?

LINDANE.

A celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui, mes dernières volontés le toucheront. Va. (*Elle l'embrasse.*) Sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pû te récompenser moi-même, n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah ! mon adorable maîtresse ! que vous me faites verser de larmes, & que vous me glacez d'effroi ! que voulez-vous faire ? quel dessein horrible ! quelle lettre ! Dieu me préserve de la lui rendre jamais ! (*Elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec mylord ? Peut-être que votre réserve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux ; je lui aurai déplu sans doute ; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père & ma famille ?

POLLY.

Quoi, Madame, ce fut donc le père de Mylord qui....

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dé-

gradés de nobleſſe, qui nous a ravi notre exiſtence. Sans père, ſans mère, ſans bien, je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devais déteſter le fils de Murrai; la fortune qui me pourſuit me l'a fait connaître; je l'ai aimé, & je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je! vous pâliſſez, vos yeux s'obſcurciſſent....

LINDANE.

Puiſſe ma douleur me tenir lieu du poiſon & du fer que j'implorais!

POLLY.

A l'aide! monſieur Fabrice, à l'aide! ma maîtreſſe s'évanouit.

FABRICE.

Au ſecours! que tout le monde deſcende, ma femme, ma ſervante, monſieur le gentilhomme de là-haut, tout le monde....

(*La femme & la ſervante de* Fabrice *&* Polly, *emmènent* Lindane *dans ſa chambre.*)

LINDANE (*en ſortant.*)

Pourquoi me rendez-vous à la vie?



SCÈNE VIII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

Qu'y a-t-il donc, notre hôte ?

FABRICE.

C'était cette belle demoiselle dont je vous ai parlé, qui s'évanouissait ; mais ce ne sera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaisies de filles passent vîte, & ne sont pas dangereuses : que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal ? est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre ? Je croyais que le feu était à la maison.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût, que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Écosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi ! elle est d'Écosse ?

FABRICE.

Oui, Monsieur, je ne le sais que d'aujour-

d'hui ; c'eſt notre folliculaire qui me l'a dit ; car il fait tout, lui.

MONROSE.

Et ſon nom, ſon nom ?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom-là.... (*Il ſe promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne ſoit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injuſtice & de barbarie ? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi ! ton fils reſte ; j'aurai juſtice ou vengeance ! O ma femme ! ô mes chers enfans ! ma fille ! j'ai tout perdu ſans reſſource ! Que de coups de poignard auraient fini mes jours, ſi la juſte fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde, ce fardeau déteſtable de la vie !

FABRICE (*revenant.*)

Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment ? quel changement y a-t-il dans les affaires ? quelle révolution ?

FABRICE.

Monſieur, elle a repris ſes ſens ; elle ſe porte très-bien ; encor un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

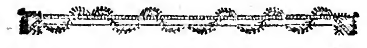
Ah, ce n'eſt que cela.... Il faut que je ſorte.... que j'aille, . . . que je haſarde, . . . oui . . . je le veux. . .

(Il ſort.)

FABRICE.

Cet homme ne ſe ſoucie pas des filles qui s'évanouiſſent. S'il avait vu Lindane, il ne ſerait pas ſi indifférent.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LADY ALTON, ANDRÉ.

LADY ALTON.

OUI, puisque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici, il y viendra sans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raison ; une Écossaise cachée ici dans ce tems de trouble ! Elle conspire contre l'état, elle sera enlevée, l'ordre est donné : ah ! du moins, c'est contre moi qu'elle conspire ! c'est de quoi je ne suis que trop sûre. Voici André le laquais de mylord ; je serai instruite de tout mon malheur. André ! vous apportez ici une lettre de mylord, n'est-il pas vrai ?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Elle est pour moi ?

ANDRÉ.

Non, Madame, je vous jure.

LADY ALTON.

Comment ? ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de sa part ?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'est pas pour vous ; c'est pour une personne qu'il aime à la folie.

LADY ALTON.

Eh bien, ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait ?

ANDRÉ.

Oh que non, Madame, il vous aimait si tranquillement ! mais ceci n'est pas de même ; il ne dort ni ne mange ; il court jour & nuit ; il ne parle que de sa chère Lindane ; cela est tout différent, vous dis-je.

LADY ALTON.

Le perfide ! le méchant homme ! N'importe, je vous dis que cette lettre est pour moi ; n'est-elle pas sans dessus.

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas sans dessus aussi ?

ANDRÉ.

Oui ; mais elle est pour Lindane.

LADY ALTON.

Je vous dis qu'elle est pour moi, & pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah oui, Madame, vous m'y faites penser, vous avez raison, la lettre est pour vous, je l'avais oublié : mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas ; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

L'ADY ALTON.

Laisse-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre ? il n'y a rien de perdu, toutes ces lettres se ressemblent. Si mademoiselle ne reçoit pas sa lettre, elle en recevra d'autres : ma commission est faite. Oh ! je fais bien mes commissions, moi !

(*Il sort.*)

LADY ALTON (*ouvre la lettre & lit.*)

Lisons : *Ma chere, ma respectable, ma vertueuse Lindane*, (il ne m'en a jamais tant écrit) *il y a deux jours, il y a un siècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'est pour vous servir : je sais qui vous êtes, & ce que je vous dois : je périrai, ou les choses changeront. Mes amis agissent : comptez sur moi, comme sur l'amant le plus fidelle, & sur un homme digne peut-être de vous servir.*

(*Après avoir lu.*)

C'est une conspiration. il n'en faut point douter ; elle est d'Écosse, sa famille est mal-intentionnée ; le père de Murrai a commandé en Écosse ; ses amis agissent ; il court jour & nuit ; c'est une conspiration. Dieu merci, j'ai agi aussi,

& si elle n'accepte pas mes offres, elle sera enlevée dans une heure, avant que son indigne amant la secoure.

SCÈNE II.

LADY ALTON, FOLLY, LINDANE.

LADY ALTON (*à* Polly *qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du café.*)

MADEMOISELLE, allez dire tout-à-l'heure à votre maîtresse qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choses très-agréables à lui dire; qu'il s'agit de son bonheur, (*avec emportement*) & qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure: entendez-vous? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh, Madame! nous ne craignons rien; mais votre physionomie me fait trembler.

LADY ALTON.

Nous verrons, si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE (*arrivant toute tremblante, soutenue par* Polly.)

Que voulez-vous, Madame? venez-vous insulter encor à ma douleur?

LADY ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuse. Je sais que vous n'avez rien ; je suis riche, je suis grande dame ; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Écosse, avec les terres qui en dépendent ; allez-y vivre avec votre famille, si vous en avez ; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez Mylord pour jamais, & qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas ! Madame, c'est lui qui m'abandonne ; ne soyez point jalouse d'une infortunée ; vous m'offrez en vain une retraite, j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

LADY ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire !

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage ; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre ; mon cœur vaut peut-être mieux ; & quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encor moins de ma rivale.

(*Elle sort.*)

LADY ALTON (*seule.*)

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité. J'ai honte de m'être servie de ce faquin de Frélon ; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidelle amant ! passion funeste ! je suffoque.

SCÈNE III.

Monsieur FRIPORT, le lord MONROSE *paraissent dans le café avec la femme de Fabrice, la servante, les garçons du café, qui mettent tout en ordre.* FABRICE, LADY ALTON.

LADY ALTON (*à Fabrice.*)

MONSIEUR Fabrice, vous me voyez ici souvent, c'est votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous souhaiterions....

LADY ALTON.

J'en suis fâchée plus que vous; mais vous m'y reverrez encor, vous dis-je.

(*Elle sort.*)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc? Quelle différence d'elle à cette Lindane, si belle & si patiente!

FRIPORT.

Oui, à propos, vous m'y faites songer; elle est, comme vous dites, belle & honnête.

FABRICE.

Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue, il en aurait été touché.

MONROSE

MONROSE (*à part.*)

Ah ! j'ai d'autres affaires en tête.... Malheureux que je suis !

FRIPORT.

Je passe mon tems à la bourse ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature : beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encor une fois.... c'est dommage qu'elle soit si fière.

MONROSE (*à Friport.*)

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FRIPORT.

Moi? non :... n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

MONROSE.

Je le crois, si j'étais riche, & si elle le méritait.

FRIPORT.

Eh bien, que trouvez-vous donc là d'admirable ? (*Il prend les gazettes.*) Ah, ah, voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le lord Falbrige est mort.

MONROSE (*s'avançant.*)

Falbrige mort ! le seul ami qui me restait sur la terre ! le seul dont j'attendais quelque appui ! Fortune, tu ne cesseras jamais de me persécuter !

FRIPORT.

Il était votre ami ? j'en suis fâché.... *D'Edimbourg le 14 avril ...... On cherche par-tout le lord Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

MONROSE.

Juste ciel ! qu'entends-je ! hem, que dites-vous ? mylord Monrose condamné à.....

FRIPORT.

Oui, parbleu, le lord Monrose :... lisez vous-même, je ne me trompe pas.

MONROSE (*lit.*)
(*froidement.*)

Oui, cela est vrai... (*à part.*) Il faut sortir d'ici, la maison est trop publique... Je ne crois pas que la terre & l'enfer conjurés ensemble aient jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme. (*à son valet* Jacq, *qui est dans un coin de la salle.*) Eh ! va faire seller mes chevaux, & que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit.... Comme les nouvelles courent ! comme le mal vole !

FRIPORT.

Il n'y a point de mal à cela ; qu'importe que le lord Monrose soit décapité ou non ? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure : on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, & le surlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'était pas si fière, j'irais savoir comme elle se porte ; elle est fort jolie, & fort honnête.

SCÈNE IV.

Les acteurs précédens, un meſſager d'état.

LE MESSAGER.

Vous vous appelez Fabrice?

FABRICE.

Oui, Monſieur; en quoi puis-je vous ſervir?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café & des appartemens?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Écoſſaiſe nommée Lindane?

FABRICE.

Oui, aſſurément; & c'eſt notre bonheur de l'avoir chez nous.

FRIPORT.

Oui, elle eſt jolie & honnête. Tout le monde m'y fait ſonger.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'aſſurer d'elle de la part du gouvernement; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de ſang dans les veines.

O 2

MONROSE (*à part.*)

Une jeune Écossaise qu'on arrête ! & le jour même que j'arrive ! Toute ma fureur renaît. O patrie ! ô famille ! Hélas ! que deviendra ma fille infortunée ? elle est peut-être ainsi la victime de mes malheurs ; elle languit dans la pauvreté ou dans la prison. Ah ! pourquoi est-elle née ?

FRIPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement ; fi ! que cela est vilain ! vous êtes un grand brutal, Monsieur le messager d'état.

FABRICE.

Ouais ! mais si c'était une aventurière, comme le disait notre ami Frélon ; cela va perdre ma maison ; ... me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ses raisons, je le vois bien.... Non, non, elle est très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raisonnement, en prison, ou caution ; c'est la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maison, mon bien, ma personne.

LE MESSAGER.

Votre personne, & rien, c'est la même chose ; votre maison ne vous appartient peut-être pas ; votre bien, où est-il ? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon monsieur Friport, donnerais-je les

cinq cens guinées que je garde, & qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes ?

FRIPORT.

Belle demande ! apparemment.... Monsieur le messager, je dépose cinq cens guinées, mille, deux mille, s'il le faut, voilà comme je suis fait. Je m'appelle Friport. Je réponds de la vertu de la fille, ... autant que je peux; ... mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fière.

LE MESSAGER.

Venez, Monsieur, faire votre soumission.

FRIPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FRIPORT.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt. (*Friport & le messager vont compter de l'argent, & écrire au fond du café.*)



SCÈNE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

MONSIEUR, vous êtes étonné peut-être du procédé de monſieur Friport, mais c'eſt ſa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! Il n'eſt pas complimenteur, mais il rend ſervice en moins de tems que les autres ne font des proteſtations de ſervices.

MONROSE.

Il y a de belles ames.... Que deviendrai-je?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il eſt paſſé.

MONROSE.

Le ſeul ami que j'avais à Londres eſt mort.... Que fais-je ici?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encor une fois.

SCÈNE VI.

MONROSE *seul.*

On arrête une jeune Écossaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au gouvernement! Je ne sais,... mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions :... tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.

SCÈNE VII.

MONROSE (*apercevant* POLLY *qui passe.*)

Mademoiselle, un petit mot, de grace... Êtes-vous cette jeune & aimable personne née en Écosse, qui....

POLLY.

Oui, Monsieur, je suis assez jeune; je suis Écossaise, & pour aimable, bien des gens me disent que je le suis.

MONROSE.

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays?

POLLY.

Oh non, Monsieur, il y a si long-tems que je l'ai quitté!

MONROSE.

Et qui sont vos parens, je vous prie ?

POLLY.

Mon père était un excellent boulanger, à ce que j'ai oui dire, & ma mère avait servi une dame de qualité.

MONROSE.

Ah ! j'entends, c'est vous apparemment qui servez cette jeune personne dont on m'a tant parlé ; je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous savez, sans doute, qui est votre maîtresse ?

POLLY.

Oui, Monsieur, c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

MONROSE.

Elle est donc malheureuse ?

POLLY.

Oui, Monsieur, & moi aussi ; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

MONROSE.

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille ?

POLLY.

Monsieur, ma maîtresse veut être inconnue ; elle n'a point de famille ; que demandez-vous là ? pourquoi ces questions ?

MONROSE.

Une inconnue ! O ciel, fi long-tems impitoyable ! s'il était poffible qu'à la fin je puffe !... mais quelles vaines chimères ! Dites-moi, je vous prie, quel eft l'âge de votre maîtreffe ?

POLLY.

Oh pour fon âge, on peut le dire ; car elle eft bien au-deffus de fon âge ; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans !... hélas ! ce ferait précifément l'âge qu'aurait ma malheureufe Monrofe, ma chère fille, feul refte de ma maifon, feul enfant que mes mains aient pu careffer dans fon berceau ; dix-huit ans ?...

POLLY.

Oui, Monfieur, & moi je n'en ai que vingt-deux, il n'y a pas une fi grande différence. Je ne fais pas pourquoi vous faites tout feul tant de réflexions fur fon âge ?

MONROSE.

Dix-huit ans, & née dans ma patrie ! & elle veut être inconnue : je ne me poffède plus ; il faut avec votre permiffion que je la voie, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monfieur, il eft impoffible que vous voyiez à préfent ma maîtreffe ; elle eft dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah! c'eſt pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré ſon cœur, lui ont fait perdre l'uſage de ſes ſens. Hélas! elle n'eſt pas de ces filles qui s'évanouiſſent pour peu de choſe. Elle eſt à peine revenue à elle, & le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment eſt un repos mêlé de trouble & d'amertume. De grace, Monſieur, ménagez ſa faibleſſe & ſes douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empreſſement. Je ſuis ſon compatriote; je partage toutes ſes afflictions; je les diminuerai peut-être; ſouffrez qu'avant de quitter cette ville, je puiſſe entretenir votre maîtreſſe.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendriſſez; attendez encor quelques momens. Les filles qui ſe ſont évanouies ſont bien long-tems à ſe remettre, avant de recevoir une viſite. Je vais à elle. Je reviendrai à vous.



SCÈNE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE (*le tirant par la manche.*)

MONSIEUR, n'y a-t-il personne là?

MONROSE.

Que j'attends son retour avec des mouvemens d'impatience & de trouble!

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point?

MONROSE.

Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche....

MONROSE (*se retournant.*)

Quoi? quoi? comment? pourquoi? que voulez-vous dire?

FABRICE.

On vous cherche, Monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sais qui vous êtes; mais on est venu me demander qui vous étiez: on rode autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette, & je ne serai point surpris si dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune &

chère demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vîte, croyez-moi; notre ami Friport ne ferait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon.... Je ne sais.... où j'étais.... je vous entendais à peine... Que faire? ou aller, mon cher hôte? Je ne puis partir sans la voir.... Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire, & sur-tout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Ecossaise.

FABRICE.

Ah! je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau & plus honnête.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, FRÊLON (*dans le café à une table.*) FRIPORT (*une pipe à la main au milieu d'eux.*)

FABRICE.

Je suis obligé de vous l'avouer, Monsieur Frélon; si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRIPORT.

Tout ce qu'on dit est toujours faux; quelle mouche vous pique, Monsieur Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles. Mon café passera pour une boutique de poisons.

FRIPORT (*se tournant vers Fabrice.*)

Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FRIPORT (*à Frélon.*)

De tout le monde, entendez-vous? c'est trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un frippon, mais je ne veux pas le croire.

FRIPORT (à *Frélon.*)

Un fripon...entendez-vous ! cela passe la raillerie.

FRÉLON.

Je suis un compilateur illustre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût; vous me faites tort, vous dis-je.

FRÉLON.

Au contraire, c'est moi qui achalande votre café; c'est moi qui l'ai mis à la mode; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaisante réputation ! celle d'un espion, d'un malhonnête-homme, (pardonnez, si je répète ce qu'on dit) & d'un mauvais auteur !

FRÉLON.

Monsieur Fabrice, Monsieur Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît; on peut attaquer mes mœurs; mais pour ma réputation d'auteur, je ne le souffrirai jamais.

FABRICE.

Laissez-là vos écrits; savez-vous bien, puisqu'il faut tout vous dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre mademoiselle Lindane ?

FRIPORT.

Si je le croyais, je le noyerais de mes mains, quoique je ne fois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'eſt vous qui l'avez accuſée d'être Ecoſſaiſe, & qui avez auſſi accuſé ce brave gentilhomme de là-haut d'être Ecoſſais.

FRÉLON.

Eh bien! quel mal y a-t-il à être de ſon pays?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu pluſieurs conférences avec les gens de cette dame ſi colère qui eſt venue ici, & avec ceux de ce mylord qui n'y vient plus ; que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FRIPORT (*à Frélon.*)

Seriez-vous un frippon en effet? je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah! Dieu merci, je crois que j'aperçois enfin notre mylord.

FRIPORT.

Un mylord! adieu. Je n'aime pas plus les grands ſeigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'eſt pas un grand ſeigneur comme un autre.

FRIPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre

n'importe. Je ne me gêne jamais, &, je sors... Mon ami, je ne sais, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Écossaise : je reviendrai incessamment ; ... oui, je reviendrai, je veux lui parler sérieusement ; serviteur.... Cette Écossaise est belle & honnête. Adieu. (*En revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

SCÈNE II.

MYLORD MURRAI (*pensif & agité.*) FRELON, *lui faisant la révérence, qu'il ne regarde pas.* FABRICE *s'éloignant par respect.*

LORD MURRAI (*à Fabrice, d'un air distrait.*)

Je suis très-aise de vous revoir, mon brave & honnête-homme : comment se porte cette belle & respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous ?

FABRICE.

Mylord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu : mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

LORD MURRAI.

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle ; daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, & pour tirer d'oppression les infortunés. Graces à tes bontés & à

mes soins, tout m'annonce un succès favorable. Ami, (*à Fabrice*) laissez-moi parler en particulier à cet homme, (*en montrant* Frélon.)

FRÉLON (*à Fabrice.*)

Eh bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, & que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE (*en sortant.*)

Je ne vois point cela.

LORD MURRAI (*à Frélon.*)

Mon ami !

FRÉLON.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome ? . . .

LORD MURRAI.

Non : il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecosse ; c'est vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du ministre d'état.

FRÉLON.

Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAI (*lui donnant quelques guinées.*)

Vous m'avez rendu service sans le savoir : je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, & que vous avez fait du bien ; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait : mais si vous vous avisez jamais de prononcer le nom de cet homme, & de mademoiselle Lindane, je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez,

FRÉLON.

Grand-merci, Monfeigneur. Tout le monde me dit des injures, & me donne de l'argent; je fuis bien plus habile que je ne croyais.

SCÈNE III.

LORD MURRAI, *seul.*

Un vieux gentilhomme arrivé d'Ecoffe, Lindane née dans le même pays! Hélas! s'il était poffible que je puiffe réparer les torts de mon père! fi le ciel permettait!... Entrons. (*A* Polly *qui fort de la chambre de* Lindane.) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aie paffé tant de tems fans venir ici? deux jours entiers!... je ne me le pardonnerais jamais, fi je ne les avais employés pour la refpectable fille de mylord Monrofe; les miniftres étaient à Vindfor, il a fallu y courir. Va, le ciel t'infpira bien quand tu te rendis à mes prières, & que tu m'appris le fecret de fa naiffance.

POLLY.

J'en tremble encor, ma maîtreffe me l'avait tant défendu! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas! votre abfence lui a caufé aujourd'hui un affez long évanouiffement, & je me ferais évanouie auffi, fi je n'avais pas eu befoin de mes forces pour la fecourir.

LORD MURRAI.

Tiens, voilà pour l'évanouiſſement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Mylord, j'accepte vos dons; je ne ſuis pas ſi fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien, & qui feint d'être à ſon aiſe, quand elle eſt dans la plus extrême indigence.

LORD MURRAI.

Juſte ciel! la fille de Monroſe dans la pauvreté! malheureux que je ſuis! que m'as-tu dit? combien je ſuis coupable! que je vais tout réparer! que ſon ſort changera! Hélas! pourquoi me l'a-t-elle caché?

POLLY.

Je crois que c'eſt la ſeule fois de ſa vie qu'elle vous trompera.

LORD MURRAI.

Entrons, entrons vîte, jetons-nous à ſes pieds, c'eſt trop tarder.

POLLY.

Ah! mylord! gardez-vous-en bien, elle eſt actuellement avec un gentilhomme, ſi vieux, ſi vieux, qui eſt de ſon pays, & ils ſe diſent des choſes ſi intéreſſantes!

LORD MURRAI.

Quel eſt-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéreſſe déjà comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

LORD MURRAI.

O destinée ! juste ciel ! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je desire qu'il soit ? Et que se disaient-ils, Polly ?

POLLY.

Mylord, ils commençaient à s'attendrir ; & comme ils s'attendrissaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fusse présente, & je suis sortie.

SCÈNE IV.

LADY ALTON, MYLORD MURRAI, POLLY.

LADY ALTON.

AH ! je vous y prends enfin, perfide ! me voilà sûre de votre inconstance, de mon opprobre, & de votre intrigue.

LORD MURRAI.

Oui, Madame, vous êtes sûre de tout. (*à part*, Quel contre-tems effroyable

LADY ALTON.

Monstre perfide!

LORD MURRAI.

Je peux être un monstre à vos yeux, & je n'en suis pas fâché ; mais pour perfide, je suis très-loin de l'être, ce n'est pas mon caractère. Avant

d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

LADY ALTON.

Après une promesse de mariage ! scélérat ; après m'avoir juré tant d'amour !

LORD MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais : quand je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

LADY ALTON.

Eh qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure?

LORD MURRAI.

Votre caractère, vos emportemens ; je me mariais pour être heureux, & j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un, ni l'autre.

LADY ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur & pour les graces.

LADY ALTON.

Traître, tu n'es pas où tu crois en être ; je me vengerai plutôt que tu ne penses.

LORD MURRAI.

Je sais que vous êtes vaindicative, envieuse, plutôt que jalouse, emportée, plutôt que tendre ; mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous ; je ſais qui elle eſt, je ſais qui eſt l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle ; je ſais tout ; des hommes plus puiſſans que vous ſont inſtruits de tout; & bientôt on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez mépriſée.

LORD MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous ſommes perdus.

LORD MURRAI.

Ah! Madame, arrêtez-vous, un mot, expliquez-vous, écoute....

LADY ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconſtant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(*Elle ſort.*)



SCÈNE V.

LORD MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI.

QUE prétend cette furie ? Que la jalousie est affreuse ! O ciel ! fais que je sois toujours amoureux, & jamais jaloux. Que veut-elle ? elle parle de faire enlever ma chère Lindane & cet étranger ; que veut-elle dire ? fait-elle quelque chose ?

POLLY.

Hélas ! il faut vous l'avouer, ma maîtresse est arrêtée par ordre du gouvernement ; je crois que je le suis aussi ; & sans un gros homme, qui est la bonté même, & qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle : on m'avait fait jurer de n'en rien dire ; mais le moyen de se taire avec vous ?

LORD MURRAI.

Qu'ai-je entendu ? quelle aventure ! & que de revers accumulés en foule ! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas ! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne ; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison allaient tout réparer ; la vertu m'inspirait ; le crime s'oppose à tout ce que je tente, il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse ; je cours chez

le ministre; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours, & je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore. (*Il sort.*)

POLLY (*seule.*)

Voilà d'étranges aventures ! Je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCÈNE VI.

MONROSE, LINDANE. (POLLY *reste un moment, & sort à un signe que lui fait sa maîtresse.*)

MONROSE.

CHAQUE mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber ! & témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante, & si malheureuse avec des sentimens si nobles !

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentimens mêmes à mes malheurs; peut-être si j'avais été élevée dans le luxe & la mollesse, cette ame qui s'est fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous ! digne du plus beau nom du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que

que vous êtes d'une de ces familles proſcrites, dont le ſang a coulé ſur les échafauts dans nos guerres civiles, & vous vous obſtinez à me cacher votre nom & votre naiſſance?

LINDANE.

Ce que je dois à mon père, me force au ſilence; il eſt proſcrit lui-même; on le cherche; je l'expoſerais peut-être ſi je me nommais; vous m'inſpirez du reſpect & de l'attendriſſement; mais je ne vous connais pas; je dois tout craindre. Vous voyez que je ſuis ſuſpecte moi-même, que je ſuis arrêtée & priſonnière; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas! un mot ferait peut-être la première conſolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la deſtinée cruelle vous ſépara de votre père, qui fut depuis ſi malheureux?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu! qui avez pitié de moi, toutes ces époques raſſemblées, toutes les choſes qu'elle m'a dites, font autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O providence! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi! vous verſez des larmes! Hélas! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE (*s'essuyant les yeux.*)

Achevez, je vous en conjure. Quand votre pére eut quitté sa famille pour ne la plus revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mère ?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur & de misère, & que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah ! je succombe ! Quel moment, & quel souvenir ! Chère & malheureuse épouse ! ... fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vu tant de désastres ! Reconnaîtriez-vous ce portrait ? (*Il tire un portrait de sa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je ? est-ce un songe ? c'est le portrait même de ma mère ; mes larmes l'arrosent, & mon cœur qui se fend, s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'est-là votre mère, & je suis ce père infortuné dont la tête est proscrite, & dont les mains tremblantes vous embrassent.

LINDANE.

Je respire à peine ! Où suis-je ? Je tombe à vos genoux ! voici le premier instant heureux de ma vie.... O mon père ! ... hélas ! comment osez-vous venir dans cette ville ! je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chère fille, vous connaissez toutes les

infortunes de notre maison ; vous savez que la maison des Murrai, toujours jalouse de la nôtre, nous plongea dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me restait un ami, qui pouvait par son crédit me tirer de l'abîme où je suis, qui me l'avait promis ; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Écosse, que ma tête y est à prix ; c'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encor ; il faut que je meure de sa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer mylord Murrai ?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille ou je périrai ; je ne hasarde qu'un reste de jours déjà proscrits.

LINDANE.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes ! que faire ? quel parti prendre ? Ah, mon père !

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez... Etes-vous bien résolu à cette entreprise funeste ?

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon père, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre, lorsque je vous retrouve; ... ayez pitié de moi; épargnez votre vie & la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendrissez, votre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de votre mère. Hélas! que voulez-vous?

LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous... & pour moi... Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous; ... oui, à tout: ... je suis prête à vous suivre, je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades; je vous y servirai de mes mains; c'est mon devoir, je le remplirai. C'en est fait! partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien, l'amour paternel l'emporte, puiſque vous avez le courage de vous attacher à ma funeſte deſtinée ; je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure ſe paſſe ; ſoyez prête, & recevez encor mes embraſſemens & mes larmes.

SCÈNE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'EN eſt fait, ma chère Polly, je ne reverrai plus mylord Murrai, je ſuis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoiſelle, vous le verrez dans quelques minutes. Il était ici tout à l'heure.

LINDANE.

Il était ici ! & il ne m'a point vue ! c'eſt-là le comble. O mon malheureux père ! que ne ſuis-je partie plutôt !

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette déteſtable mylady Alton....

LINDANE.

Quoi ! c'eſt ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours ſans me voir, ſans m'écrire ! Peut-on plus indignement ſe voir outrager ? Va, ſois sûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, ſi ma vie n'était pas néceſſaire à mon père.

POLLY.

Mais, Mademoiſelle, écoutez-moi donc, je vous jure que mylord...

LINDANE.

Lui perfide ! c'eſt ainſi que ſont faits les hommes ! Père infortuné, je ne penſerai déſormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que mylord n'eſt point perfide, que c'eſt le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout ſon cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter ſur l'amour ; je ne ſais où je vais ; je ne ſais ce que je deviendrai ; mais ſans doute je ne ſerai jamais ſi malheureuſe que je le ſuis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien · reprenez vos eſprits, ma chère maîtreſſe : on vous aime.

LINDANE.

Ah ! Polly ! es-tu capable de me ſuivre ?

POLLY.

Je vous fuivrai jufqu'au bout du monde ; mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laiffe-moi : ne me parle point de mylord : hélas ! quand il m'aimerait, il faudrait partir encor. Ce gentilhomme que tu as vu avec moi.

POLLY.

Eh bien ?

LINDANE.

Viens, tu apprendras tout : les larmes, les foupirs me fuffoquent. Suis-moi, & fois prête à partir.

Fin du quatrième acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LINDANE, FRIPORT, FABRICE.

FABRICE.

CELA perce le cœur, Mademoifelle ; Polly fait votre paquet ; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, & vous, Monfieur, à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère fi généreux, vous qui ne me laiffez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma vie.

FRIPORT.

Qu'eft-ce donc que tout cela ? qu'eft-ce que c'eft que ça ? qu'eft-ce que ça ? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller ; eft-ce que vous craignez quelque chofe ? vous avez tort, une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

Monfieur Friport, ce vieux gentilhomme qui eft

de ſon pays fait auſſi ſon paquet. Mademoiſelle pleurait, & ce monſieur pleurait auſſi, & ils partent enſemble : je pleure auſſi en vous parlant.

FRIPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie ; fi ! que cela eſt ſot de pleurer ! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette beſogne. Je ſuis affligé, je ne le cache pas ; & quoiqu'elle ſoit fière, comme je le lui ai dit, elle eſt ſi honnête, qu'on eſt fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, ſi vous vous en allez, Mademoiſelle. Je vous ferai toujours du bien... Nous nous retrouverons peut-être un jour, que ſait-on ? ne manquez pas de m'écrire, ... n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaiſſance ; & ſi jamais la fortune....

FRIPORT.

Ah ! mon ami Fabrice, cette perſonne-là eſt très-bien née. Je ſerai très-aiſe de recevoir de vos lettres. N'allez pas y mettre de l'eſprit au moins.

FABRICE.

Mademoiſelle, pardonnez, mais je ſonge que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici ſous la caution de monſieur Friport, & qu'il perd cinq cens guinées ſi vous nous quittez.

LINDANE.

Oh ciel ! autre infortune ! autre humiliation !

quoi ! il faudrait que je fusse enchaînée ici, & que mylord, . . & mon père...

FRIPORT (*à Fabrice.*)

Oh qu'à cela ne tienne ; quoiqu'elle ait je ne sais quoi qui me touche, ... qu'elle parte si elle en a envie ; ... il ne faut point gêner les filles ; je me soucie de cinq cens guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Fourre-lui encor les cinq cens autres guinées dans sa valise... Allez, Mademoiselle, partez quand il vous plaira ; écrivez-moi ; revoyez-moi quand vous reviendrez, ... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime & d'affection.

SCÈNE II.

LORD MURRAI, & ses gens *dans l'enfoncement.* LINDANE, & les acteurs précédens *sur le devant.*

LORD MURRAI (*à ses gens.*)

RESTEZ ici, vous : vous, courez à la chancellerie, & rapportez-moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*Il tire un papier de sa poche & le lit.*) Quel bonheur d'assurer le bonheur de Lindane !

LINDANE (*à Polly.*)

Hélas ! en le voyant je me sens déchirer le cœur.

FRIPORT.

Ce mylord-là vient toujours mal à propos ; il est si beau & si bien mis, qu'il me déplaît souverainement ; après tout, que cela me fait-il ? j'ai quelque affection, moi... mais je n'aime point. Adieu, Mademoiselle.

LINDANE.

Je ne partirai point sans vous témoigner encor ma reconnoissance & mes regrets.

FRIPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être. Je vous dis que je n'aime point... Je vous verrai pourtant encor une fois : Je resterai dans la maison ; je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là haut. Je me sens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette demoiselle.



SCÈNE III.

LORD MURRAI, LINDANE.

LORD MURRAI.

ENFIN donc, je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes! elle ne vous convient pas! une plus digne de vous vous attend. Quoi! belle Lindane, vous baissez les yeux & vous pleurez! quel est ce gros homme qui vous parlait? vous aurait-il causé quelque chagrin? il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE (*en essuyant ses larmes.*)

Hélas! c'est un bon-homme, un homme grossièrement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgraces, qui n'a point parlé ici long-tems à ma rivale en dédaignant de me voir, qui, s'il m'avait aimée n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

LORD MURRAI.

Ah! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches. Je n'ai été absent que pour vous, je vous ai servie mal-

gré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative & cruelle qui voulait vous perdre, je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand Dieu! moi ne vous avoir pas écrit!

LINDANE.

Non.

LORD MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres, sa méchanceté augmente encor, s'il se peut; ma tendresse: qu'elle rappelle la vôtre. Ah! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, & l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom?

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

LORD MURRAI (*montrant Polly.*)

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi! tu m'as trahie?

POLLY.

Vous vous trahissiez vous-même; je vous ai servie.

LINDANE.

Eh bien, vous me connaissez; vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons; votre père a fait condamner le mien à la mort;

il m'a réduit à cet état que j'ai voulu cacher ; & vous son fils ! vous ! vous osez m'aimer !

LORD MURRAI.

Je vous adore, & je le dois ; c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon père : c'est une justice de la providence ; mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage ; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords & l'amour du fils réparer les fautes du père !

LINDANE.

Hélas ! & il faut que je parte, & que je vous quitte pour jamais.

LORD MURRAI.

Que vous partiez ! que vous me quittiez ! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds.... Hélas ! daignez-vous m'aimer ?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiselle, j'y mettrai bon ordre ; vous prenez toujours des résolutions désespérées. Mylord, secondez-moi bien.

LORD MURRAI.

Eh ! qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles ?

LINDANE.

Mon père.

LORD MURRAI.

Votre père ? eh où eſt-il ? que veut-il ? que ne me parlez-vous ?

LINDANE.

Il eſt ici ; il m'emmène, c'en eſt fait.

LORD MURRAI.

Non, je jure par vous, qu'il ne vous enlèvera pas. Il eſt ici, conduiſez-moi à ſes pieds.

LINDANE.

Ah, cher amant, gardez qu'il ne vous voie ; il n'eſt venu ici que pour finir ſes malheurs en vous arrachant la vie, & je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible réſolution.

LORD MURRAI.

La vôtre eſt plus cruelle ; croyez que je ne le crains pas, & que je le ferai rentrer en lui-même. (*En ſe retournant.*) Quoi ! on n'eſt pas encor revenu ? Ciel que le mal ſe fait rapidement, & le bien avec lenteur !

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher, ſi vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre, . . . écartez-vous, . . . du moins pour quelque tems.

LORD MURRAI.

Ah ! que c'est avec regret ! mais vous m'y forcez, je vais rentrer, je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les siennes de ses mains.

SCENE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

ALLONS, ma chère fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie ! ... partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée ! ... je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez souffrir que je reste encor.

MONROSE.

Quoi ! après m'avoir pressé vous-même de partir, après m'avoir offert de me suivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgraces ! avez-vous changé de dessein ? avez-vous retrouvé & perdu en si peu de tems le sentiment de la nature ?

LINDANE.

Je n'ai point changé, ... j'en suis incapable ; ...

je vous fuivrai ; . . . mais , encor une fois , attendez quelque tems , accordez cette grace à celle qui vous doit des jours fi remplis d'orages , . . . ne me refufez pas des inftans précieux.

MONROSE.

Ils font précieux en effet , & vous les perdez ; fongez-vous que nous fommes à chaque moment en danger d'être découverts , que vous avez été arrêtée , qu'on me cherche , que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier fupplice ?

LINDANE.

Ces mots font un coup de foudre pour moi ; je n'y réfifte plus. J'ai honte d'avoir tardé : . . . cependant j'avais quelque efpoir ; . . . n'importe , vous êtes mon père , je vous fuis. Ah , malheureufe !



SCÈNE V.

Monsieur FRIPORT & FABRICE *paraissent d'un côté, tandis que* MONROSE & sa fille *partent de l'autre.*

FRIPORT (*à Fabrice.*)

SA suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre ; elles ne partiront point, j'en suis bien aise : je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point, mais elle est si bien née, que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude, que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble, . . . je ne sais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE (*à Friport.*)

Adieu, Monsieur, nous partons le cœur plein de vos bontés ; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FRIPORT.

Vous partez donc avec cette dame : je n'approuve point cela ; vous devriez rester : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être ; demeurez.



SCÈNE VI & dernière.

Les acteurs précédens : le lord MURRAI *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.*

LORD MURRAI.

Ah ! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô ciel ! qui m'avez secondé.

FRIPORT.

Quoi ! verrai-je toujours ce maudit mylord ? que cet homme me choque avec ses grâces !

MONROSE (*à sa fille, tandis que mylord* Murrai *parle à son domestique.*)

Quel est cet homme, ma fille ?

LINDANE.

Mon père, c'est... ô ciel ! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Monsieur, c'est mylord Murrai, le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai ! grand Dieu ! mon fatal ennemi, qui vient encor insulter à tant de malheurs ! (*Il tire son épée.*) Il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LORD MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer. (*Il tire son épée.*)

LINDANE (*entre les bras de* Polly.)

Cruel ! ... vous oseriez ! ...

LORD MURRAI.

Oui j'ose..... Père de la vertueuse Lindane, je suis le fils de votre ennemi : (*Il jette son épée.*) c'est ainsi que je me bats contre vous.

FRIPORT.

En voici bien d'une autre !

LORD MURRAI.

Percez mon cœur d'une main, mais de l'autre, prenez cet écrit, lisez,... & connaissez-moi. (*Il lui donne un rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je ! ma grace ! le rétablissement de ma maison ! O ciel ! & c'est à vous, c'est à vous, Murrai, que je dois tout ? Ah mon bienfaiteur ! .. (*Il veut se jeter à ses pieds.*) Vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups.

LINDANE.

Ah ! que je suis heureuse ! mon amant est digne de moi.

LORD MURRAI.

Embrassez-moi, mon père.

MONROSE.

Hélas ! comment reconnaître tant de générosité ?

LORD MURRAI (*en montrant* Lindane.)

Voilà ma récompenſe.

MONROSE.

Le père & la fille ſont à vos genoux pour jamais.

FRIPORT (*à Fabrice.*)

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiſelle n'était pas faite pour moi ; mais après tout, elle eſt tombée en bonnes mains, & cela fait plaiſir.

Fin du neuvième volume.



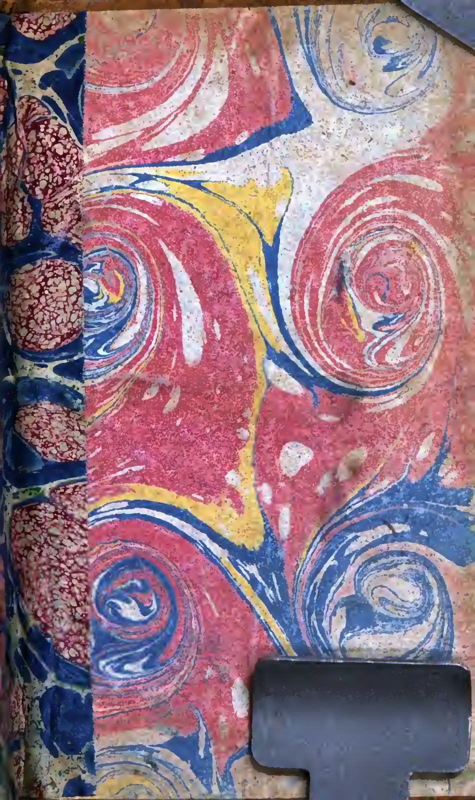
TABLE

DES PIECES

Contenues dans le neuvième volume.

Fin de la table du tome neuvième.






BIBL
Sc
Pr
N